Nouvelle Collection illustrée

ANDRÉ THEURIET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

BOISFLEURY



Calmann-Lévy, Éditeurs



BOISFLEURY

ANDRÉ THEURIET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

BOISFLEURY

ILLUSTRATIONS

DE

MAURICE TOUSSAINT



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3





Je suis revenu pour vingt-quatre heures dans ce pays du Barrois, qui a été le mien jusqu'à ma vingt-troisième année. J'y voulais revoir un coin de bois où, en compagnie de quelques amis, j'ai vécu une vie de jeunesse, joyeuse, enthousiaste et tendrement inquiète. — Par une après-midi mouillée du commencement de novembre, j'ai gravi la *chalaide* qui serpente entre des vignes, dont la pluie détrempait l'argile rouge et grasse. Arrivé au sommet de la colline, j'ai cherché le taillis, clos de haies vives, où une sinueuse allée de sapins s'enfonçait parmi des saules et des cytises... Tout a disparu. Sur le plateau dénudé, à la place où frissonnaient les frondaisons légères de « Boisfleury », des champs de betteraves couvrent maintenant le sol de leurs lignes régulières aux plates végétations. Il n'y a plus trace des allées fleuries de sauge et d'origan, ni des pelouses étoilées de coquelicots, ni des couverts où chantait la grive. On a rasé la maisonnette blanche et le *chaume* à la toiture de mousse, qui nous servaient de gîte. De tout le décor d'autrefois un maigre sapin seul est resté. Ébranché et lamentable, grelottant sous la bruine, cet arbre unique se dressait en cette morne étendue, comme

pour attester les mélancoliques transformations apportées à ce qui nous fut cher, par la chute successive de trente-cinq années.

Ce sapin mutilé semblait tristement rêver, ainsi que moi, aux saisons de notre jeunesse, aux printemps évanouis où les arbres en pleine sève enveloppaient de leur ombre fraîche la grâce des fleurs sauvages, et aussi la grâce riante des jeunes gens qui vivaient là en une si étroite communauté de goûts, d'aspirations et d'espérances. Maintenant, où sont-ils ?... De même que les feuilles en automne, un âpre vent les a éparpillés aux quatre coins du pays. Quelques-uns sont morts ; d'autres sont vieux et solitaires, à l'exemple de ce sapin morfondu sous la bise, et peut-être, à cette heure, la vie est-elle pour eux aussi monotone et nue que ce plateau défriché où jadis verdoyait leur jeunesse.

Je me suis assis sur l'une des bornes qui marquaient l'entrée du domaine et qui se sont usées chaque jour sous le heurt des charrettes. Je voyais, de l'autre côté de l'étroite vallée, s'arrondir sur l'horizon gris la croupe rougeâtre des vignobles de Sainte-Catherine, et un peu vers la droite, surgir les clochetons d'une église. La petite ville elle-même, couchée au bas de la côte, ne révélait son existence que par de flottantes vapeurs bleuâtres, par de sourdes rumeurs entrecoupées de quelques sonneries de cloches. Le crépuscule tombait du ciel bas et mêlait son ombre aux bruines épaissies. Les coteaux fumeux, la plaine solitaire, les vignobles où se tordaient les ceps noueux et noirs, m'apparaissaient maintenant comme au travers d'un rêve. Peu à peu, sous les brumes accrues, je perdais le sens du réel et la notion des années. Il me semblait que tout ce passé regretté était d'hier et que je touchais presque du doigt le moment de la durée où des fouillis d'arbres moutonnaient dans ce coin de plaine, où tout autour de moi s'agitaient les compagnons de jadis avec leur gaieté et leur fougue printanières. Les antiques années ressuscitaient dans leur verdeur. Tout ce qui datait de cette époque lointaine me redevenait cher, même les heures d'amertume, d'angoisse ou de colère. Je me retournais vers ces ombres de la vingtième année ; je leur tendais affectueusement les mains et je les aimais toutes également encore, oubliant les brouilles et les malentendus survenus au souffle des passions humaines.

Le jour était tout à fait tombé. J'ai quitté le plateau désert et dénudé et je me suis mis à redescendre vers Juvigny, croyant encore entendre, près de moi, sonner sur la terre caillouteuse du chemin le pas des compagnons de Boisfleury ; comme au temps où, le soir, nous nous en revenions en bande, tandis que les angelus tintaient à travers les fumées de la ville prochaine...

Aujourd'hui que me voici de retour et tout remué par les émotions de mon dévot pèlerinage, je ne puis m'empêcher de revivre en pensée avec les amis d'autrefois ; je les évoque de nouveau dans leur souriante jeunesse, et j'ai voulu conter ici l'histoire de quelques-uns d'entre eux.

I

Les voix familières des cloches de vêpres tintaient à l'église Saint-Antoine. Mêlées au vol des hirondelles, elles planaient légèrement au-dessus de la somnolente rue des Tanneurs, où luisait un clair soleil de septembre. Au milieu de la paix dominicale répandue sur ce quartier de fabriques, leur grêle timbre argentin pénétrait par la fenêtre ouverte d'un cabinet de travail qu'il égayait de sa berceuse musique. Le maître et seigneur de cette chambre d'étude, Jacques Chantal, était en train de lire *les Oiseaux* d'Aristophane, et la chanson aérienne des cloches accompagnait à souhait le rythme ailé des chœurs de la comédie grecque. La pièce, simplement meublée et dont le papier bleu disparaissait presque sous les livres d'une bibliothèque de bois blanc, invitait à un recueillement studieux. Au long des rayons, des dictionnaires, une collection de classiques grecs et latins, coudoyaient des volumes de poésie, des romans modernes à couvertures jaunes et aussi quelques ouvrages de droit. Sur la table, parmi les brochures et les papiers épars, des clématites et des scabieuses dans un vase de grès répandaient un discret parfum d'automne. Accrochées au mur, deux sanguines de Boucher, représentant le bain de Diane et la surprise d'Actéon, détonnaient seules parmi l'austérité des livres

et y mettaient, avec les fleurs automnales, une note de nature et d'art.

Jacques Chantal avait vingt et un ans. Il était petit, maigre et brun, robuste sous une apparence gracile. Une barbe noire naissante allongeait sa figure pâle au menton trop court et aux pommettes saillantes. Des cheveux brunissants encadraient son front carré. Des yeux verts enfoncés sous l'orbite, où s'allumaient de fugaces étincelles ; des lèvres charnues, encore mal cachées par la moustache, donnaient à sa physionomie une expression de rêverie sensuelle.

Fils d'un fonctionnaire de Juvigny, élevé avec une tendre sévérité par une mère très pieuse et très bourgeoise, il n'avait guère quitté la maison paternelle. A sa sortie du collège, où il montrait un goût fort vif pour les lettres, il s'était d'abord préparé au concours de l'École normale. Mais, tandis qu'il piochait ses auteurs grecs, le coup d'État de décembre 1851 s'accomplissait brutalement, fauchant en herbe les illusions politiques de la jeunesse d'alors et faisant litière des libertés publiques. Le spectacle de l'Université abaissée, sacrifiée aux rancunes du parti catholique ; les révocations de professeurs illustres, les règlements nouveaux qui réduisaient les libres études de l'École à un simple cours de pédagogie et de logique, dégoûtèrent Jacques de la carrière de l'enseignement, et il annonça à son père qu'il désirait faire son droit. Il espérait de la sorte obtenir l'autorisation de s'installer au quartier Latin ; mais par des motifs d'économie, et aussi parce que madame Chantal redoutait pour son fils unique les dangereuses séductions de la capitale, on décida qu'il se bornerait à prendre ses inscriptions à la Faculté et reviendrait étudier le Code et les Institutes dans sa famille.

Faute de mieux, Jacques se résignait à ce moyen terme. Chaque trimestre, il allait passer une semaine à Paris, puis rentrait sagement à Juvigny. Pendant trois mois, il vivait, en ruminant les voluptés de cette délicieuse semaine parisienne : soirées de théâtre, promenades au Luxembourg avec des amis plus chanceux que lui, discussions d'art et de littérature autour de la table d'un café de la Rive gauche. Bien qu'il eût renoncé à l'École normale, il avait gardé le goût des lettres. Il demeurait un amoureux de la poésie antique ; il s'était épris également de Gœthe et de Henri Heine, qui, avec un accent tout moderne, concevaient la passion et la beauté à la façon des lyriques grecs. En dépit de son éducation chrétienne, Jacques Chantal, par suite de quelque obscur atavisme, était un païen de cœur et d'esprit. Il avait pour la beauté des choses et des êtres une religieuse adoration. La majesté d'un grand arbre, la grâce d'une fleur, les lignes harmonieuses d'un jeune corps féminin, la belle ordonnance d'un paysage, l'enthousiasmaient. Les formes, les couleurs, la musique, l'enivraient comme un vin pur. Dans la nature entière : parmi les herbes des prés, sous l'écorce argentée d'un hêtre, à travers la transparence des eaux courantes ou la fuite des nuages sur le bleu du ciel, il croyait sentir palpiter des divinités cachées. Son âme communiait tendrement avec l'âme verte des plantes et des arbres. La vision de deux beaux yeux lui donnait de la joie pour toute une journée. La rencontre d'une ouvrière à la démarche souple et rapide, portant comme une fleur sa tête mignonne aux cheveux abondants, l'enamourait pendant vingt-quatre heures. A la vérité, cette griserie s'évaporait vite. Une impression nouvelle succédait avec une égale vivacité à l'impression de la veille. Le moindre heurt, une déception soudaine, un obstacle imprévu, effaçaient l'image un moment adorée et laissaient la place vide pour une autre idole. Il y avait dans cette facilité à recevoir avec la même volupté tant d'impressions successives, un épicurisme égoïste qui était la tare de cette âme exaltée et mobile.

Pour le quart d'heure il jouissait pleinement de la joie de vivre en compagnie des belles idées et des beaux vers. La lyre d'or d'Aristophane, toute résonnante de mots mélodieux, suscitait dans son esprit de lumineuses apparitions. Il écoutait les chœurs des Oiseaux, « chantant sous l'épaisse frondaison des frênes, parmi les jardins consacrés aux Charites ». Pour lui, les minutes s'envolaient semblables « aux blondes abeilles, nourries de sucs ambrosiaques, qui passent, les ailes bruissantes de chansons heureuses... »

Tout à coup, dans le silence de la rue, le tintinnabulement des cloches recommença, annonçant la sortie des vêpres. Comme s'il obéissait à un mystérieux

signal. Jacques quitta son livre pour se rapprocher de la fenêtre. Sa chambre d'étude était située au second étage d'une vieille maison bourgeoise datant du XVIIe siècle. Au dire des historiens du cru, ce logis avait été occupé en 1743 par le chevalier de Saint-Georges, Jacques-Édouard Stuart, pendant le séjour qu'il fit en Barrois. On prétendait même qu'une venelle en escalier, qui s'ouvrait en face et conduisait directement à la ville haute, avait été construite pour permettre au Prince de se rendre plus facilement chez sa maîtresse, logée dans le quartier de la côte Saint-Jean. Jacques se pencha sur la barre d'appui. En bas, tandis que mouraient les dernières sonneries, des groupes endimanchés s'éparpillaient au sortir de l'église ; des dévotes regagnaient à petits pas leur demeure ; des familles de boutiquiers se dirigeaient joyeusement vers les jardins des faubourgs, où elles comptaient achever leur dimanche en soupant sous un bosquet. Mais le spectacle de la rue un moment animée n'attirait pas le jeune homme. Il venait de prendre sur sa table une lorgnette et la braquait sur la ville haute, dont les vergers en terrasse s'étageaient en face de lui, au revers de la colline. Son regard se fixait plus particulièrement sur un des vieux logis dominant la côte Saint-Jean. La façade en retrait, percée de fenêtres à petits carreaux, était précédée d'un parterre, dont on distinguait nettement les ifs taillés en boule, les bordures de buis et les massifs de phlox en fleurs. L'une des portes-fenêtres s'était entre-bâillée et une jeune fille en robe rose y apparaissait. Elle longea lentement les plates-bandes et s'accouda à la balustrade de pierre qui bordait la terrasse. Elle y demeurait immobile, le visage tourné vers les maisons de la rue des Tanneurs. La lorgnette était très bonne. Jacques pouvait contempler à son aise la mignonne figure et les cheveux châtains de la jeune personne qui semblait, du reste, n'être point amenée là par un simple hasard, mais bien plutôt par une sorte de tacite convention.

IL BRAQUAIT LA LORGNETTE SUR LA VILLE HAUTE..

En effet, entre les deux spectateurs s'ébauchait depuis cinq mois un ingénu roman d'amour. La demoiselle en rose s'appelait Claudette Le Mesnil. Sa mère, restée veuve avec peu de fortune, habitait le rez-de-chaussée de cette vieille maison dont le jardinet surplombait au-dessus de la côte Saint-Jean. Ils

s'étaient rencontrés pour la première fois dans une sauterie chez le principal du collège, dont la fille était une amie de Claudette. Les élèves étant partis pour les vacances de Pâques, on avait organisé le bal dans l'un des dortoirs. Un ample rideau de cretonne dissimulait les lits de fer empilés au fond de la vaste pièce. L'orchestre très sommaire, composé d'un violon, d'une basse et d'une clarinette, était juché sur une estrade en encoignure. Les mères faisaient tapisserie le long des murs blanchis à la chaux. Les lampes du dortoir éclairaient la salle d'une lumière si discrète qu'on apercevait sur le parquet les losanges bleuâtres dessinés par la pleine lune à travers les carreaux des fenêtres. Frôlée par un de ces rais de lune, Claudette était assise sur la première banquette à côté de son amie.

Dès son entrée dans le bal, Jacques la remarquait. Elle était vêtue d'une robe grise unie et montante, dont un bouquet de muguets des bois, passé dans la ceinture, relevait seul la simplicité. Modestement coiffée de ses cheveux châtains retroussés et crêpés sur le front, elle avait de jolis yeux rieurs, couleur noisette, une bouche tendrement malicieuse et un teint d'une blancheur rosée qui rappelait la nuance des fleurs de pommiers. Il l'invita pour un quadrille. Dans les intervalles des figures, elle causait avec un naïf abandon. Il apprit ainsi qu'elle courait sur ses dix-sept ans, qu'elle venait de quitter le couvent des Dominicaines et qu'elle habitait la maison dont le jardin en terrasse s'appuyait au grand mur de la côte Saint-Jean. La franchise de son babil, la caresse de ses yeux, le frais parfum de jeunesse qui s'exhalait de son mignon corps, gagnèrent le cœur de Jacques. Il l'invita de nouveau pour une mazurka, puis pour une valse qu'elle lui accorda en faisant faux bond à un autre danseur. Avant la fin du bal, il se sentit pour la première fois sérieusement amoureux. Il s'enflamma d'autant plus vivement qu'il crut deviner que Claudette avait également du penchant pour lui. Les sympathies se trahissent sans le secours des paroles. Ils s'étaient séparés sans rien se dire ; néanmoins,



ELLE S'ACCOUDA A LA BALUSTRADE...

depuis ce bal, Claudette venait, à certaines heures, s'accouder au parapet de sa terrasse, et Jacques, de sa fenêtre haut perchée, guettait chaque jour son apparition.

Ce dimanche de septembre, il pressentait qu'elle descendrait au jardin après vêpres ; et, tandis qu'il la contemplait amoureusement à travers la lorgnette, il se remémorait pour la centième fois les menus incidents de la

sauterie du collège : les paroles insignifiantes en apparence, mais qui prenaient, à la façon dont elles étaient prononcées, l'importance d'un aveu : les furtifs regards qui valaient des promesses ; la poignée de main échangée au départ et dont l'étreinte longuement appuyée semblait sceller un pacte de tendresse. La magie de l'amour qui commence embellissait pour Jacques le paysage de la ville haute. Sur le bleu fin du ciel de septembre, les vieux logis profilaient leurs faîtes inégaux ; la massive tour de l'Horloge y détachait sa toiture en éteignoir ; les vitres du couvent des Dominicaines étincelaient déjà à l'irradiation du soleil plus oblique ; sur le vert foncé des ifs de la terrasse, la robe de Claudette s'épanouissait comme une rose. Jacques repensait alors au chevalier de Saint-Georges, à ce Stuart qui avait occupé la maison de la rue des Tanneurs et qui, le soir, escaladait les marches des *Quatre-vingts degrés* pour aller rejoindre sa maîtresse logée à la ville haute... Lui aussi, aurait voulu bâtir dans l'air un escalier féerique pour monter, invisible, jusqu'à la terrasse où Claudette s'accoudait en ce moment, et pour baiser l'ourlet de sa robe rose.



IL L'INVITA POUR UN QUADRILLE.

Un coup frappé à la porte de la chambre le tira brusquement de sa contemplation ; en même temps l'huis s'ouvrit pour livrer passage à son ami Maurice Courtois. Jacques dissimula vivement sa lorgnette sous les paperasses de la table et une rougeur lui empourpra les joues.

Maurice Courtois était un ami d'enfance. Ils avaient depuis leur plus jeune âge joué et étudié ensemble. La communauté des conditions, des goûts et des idées les liait intimement. Leur amitié s'était parachevée sur les bancs du collège où ils partageaient les mêmes plaisirs et les mêmes déboires, où ils édifiaient déjà des projets d'avenir. Leurs camarades, témoins de cette constante et chevaleresque confraternité, les avaient baptisés « Nisus et Euryale ».

Rien n'avait pu rompre cette étroite intimité — plus expansive et enthousiaste de la part de Jacques, plus jalouse et plus tendre de la part de Maurice. Ils en savouraient le charme avec cette ferveur, ces inquiètes préoccupations, cette effusion qu'on met plus tard dans l'amour. Ils ne s'étaient quittés qu'à la sortie du collège. Plus âgé de deux ans — et plus favorisé, — Maurice avait pu faire son droit à Paris, d'où il ne revenait qu'aux vacances ; mais ils s'écrivaient fréquemment. Maurice envoyait à son ami, dans ses lettres, un peu de l'atmosphère parisienne. Il le tenait au courant des nouvelles littéraires ou mondaines, lui contait les manifestations du Quartier, les détails de sa vie d'étudiant. Tout cela faisait venir à Jacques l'eau à la bouche. A son tour, il se soulageait en confiant à Maurice la chute de ses illusions politiques, les mesquineries de l'existence provinciale, le désarroi jeté dans son esprit par la réaction qui avait suivi le coup d'État... Depuis le mois d'avril, les lettres de Chantal étaient plus espacées, plus écourtées. Une secrète pudeur, un scrupule de délicatesse, l'avaient empêché de révéler à son ami son amoureuse aventure. Il lui répugnait de s'expliquer par écrit ; il réservait pour la saison des vacances les confidences auxquelles Maurice avait droit. Mais, bien que ce dernier fût revenu depuis quinze jours, Jacques n'avait pas encore osé s'épancher, soit par discrétion, soit par crainte d'effaroucher l'ombrageuse amitié de Courtois.

Celui-ci, en entrant, avait surpris le geste de Jacques pour dissimuler la lorgnette. La rougeur de son camarade n'avait pas non plus échappé à sa clairvoyance.

— Bonjour ! dit-il avec un accent légèrement goguenard ; je venais te chercher pour une promenade, mais je vois que tu es occupé et que je te dérange...

En même temps il fixait un regard ironique sur la lorgnette, qu'on entrevoyait sous les papiers parmi lesquels Jacques l'avait gauchement cachée.

Assez grand, mince, de tournure élégante, Maurice Courtois affectait la tenue soignée et correcte d'un jeune doctrinaire. Cela lui donnait au premier abord quelque chose de froid et de guindé. Mais sa froideur n'était qu'apparente ; il avait le cœur ardent et le sang vif, en dépit de ses airs réservés. Pour s'en convaincre, il suffisait d'observer attentivement ses yeux bleus au regard pétillant, son teint coloré où montaient de soudaines chaleurs, et, sous sa moustache retroussée, une bouche aimable, à l'expression passionnée.

— Depuis quand, reprit-il, as-tu besoin d'une lorgnette pour examiner les jardins de la ville haute ?

— Mais, répliqua Jacques en rougissant de nouveau, le paysage qu'on a de ma fenêtre est assez pittoresque pour qu'on le regarde de près.

— Voyons ! repartit Courtois.

Il prenait la lorgnette et la braquait à son tour sur les maisons en amphithéâtre.

— En effet, ajouta-t-il railleusement, c'est très intéressant... surtout cette robe rose au coin d'un mur noir !

— Je... ne comprends pas.

— A quoi bon ces cachotteries, mon vieux Jacques? continua Maurice avec une nuance de dépit. J'ai trop l'habitude de lire en toi pour n'avoir pas deviné quelque anguille sous roche... Pourquoi, lorsque dans nos promenades nous arrivons au pied de certain mur tapissé de giroflées, tes yeux se lèvent-ils vers la balustrade qui le couronne, comme pour y chercher quelque chose... ou quelqu'un? Jacques, tu es amoureux de la petite Le Mesnil?

— Eh bien ! oui, je l'aime et je suis un sot de te l'avoir caché... Je l'aime depuis un soir de printemps où j'ai dansé avec elle chez le principal... Ah ! mon cher, après l'avoir rencontrée, j'ai mieux compris la beauté et je me suis convaincu que l'amour est le seul bien désirable au monde. C'était comme une coupe enchantée qu'on tendait vers moi et je brûlais d'y poser mes lèvres, pour savourer tout ce qu'il y a d'exquisement voluptueux dans la tendresse et la grâce féminines !

— C'est du Musset que tu me récites là... Jadis tu avais un autre idéal !

— Possible, mais le 2 décembre m'a ôté mes illusions sur la justice, la liberté et le progrès... D'ailleurs je ne suis pas un ambitieux comme toi, et la politique me répugne. Je n'en ai jamais mieux compris la laideur et le néant qu'après deux tours de valse avec Claudette. Le

Mesnil... Ah ! Maurice, quel charme ingénu dans sa petite personne !... Quelle caresse dans ses yeux clairs, quel délice dans le sourire de sa bouche... Je l'adore et je crois qu'elle m'aime !...

— Elle te l'a dit ? s'écria Maurice choqué.

— Non, répondit Jacques, devenant à mesure plus expansif : mais il y a des indices qui ne trompent pas ; de menus actes, qui paraissent puérils à des indifférents et qui, pour un cœur épris, ont la valeur d'un aveu... Ainsi, par exemple, peu de temps après la sauterie où j'ai connu Claudette, je me suis trouvé dans une partie de campagne avec Rosine Saintot, la fille du principal. Nous nous promenions à la lisière d'un bois et je lui ai cueilli un bouquet de pervenches. Au retour, Rosine a eu la visite de mademoiselle Le Mesnil, et elle lui a avoué que les pervenches venaient de moi. J'ai su depuis que Claudette, profitant d'une absence de son amie, avait chipé la moitié des fleurs en les cachant au fond de son ombrelle... Chère enfant ! quelle âme charmante !... N'est-ce pas plus significatif et plus délicieux qu'une déclaration ?...

A ces enfantines confidences, murmurées d'un ton quasi lyrique, Maurice Courtois ne souriait pas. Il se bornait à hocher la tête et à froncer les sourcils. Cette rivalité d'une femme s'installant en souveraine dans le cœur de son ami alarmait son amitié jalouse. Il s'attristait en constatant les progrès de ce fâcheux amour, et prenait déjà en grippe la jeune fille en train d'occuper une place qu'il croyait exclusivement sienne. Il dissimulait à grand'peine son dépit et ses lèvres gardaient un pli chagrin.

— Et après ? objecta-t-il enfin avec amertume, où cette belle passion te mènera-t-elle ? Tu as vingt et un ans ; mademoiselle Le Mesnil, dix-sept. Tu es sans position et elle est sans fortune... Tu ne peux songer à l'épouser ; ce serait une folie à laquelle, d'ailleurs, tes parents s'opposeraient. Alors... quoi ? Je te suppose trop honnête pour vouloir faire de Claudette ta maîtresse, et je la crois trop bien élevée pour se laisser séduire... Tu la compromettras inutilement, tu en souffriras, et ton aventure se terminera par quelque éclat regrettable... Est-ce là où tu veux en venir ?

Mais Jacques supportait mal les objections. Il n'entendait pas, quand il prenait son essor en plein azur, qu'on le forçât à retomber dans le terre à terre de la réalité.

— Tu m'ennuies ! répliqua-t-il impatienté, et ta logique correcte me fait froid dans le dos... J'aime Claudette, je suis heureux de l'aimer et de me croire aimé... Voilà !... Si c'est déraisonnable, laisse-moi déraisonner à mon aise !

— Au fait, s'écria Maurice en haussant les épaules, je suis bien bon de perdre mon temps à prêcher un fou ! L'expérience se chargera suffisamment de te corriger... En attendant, viens faire un tour à la fête de Combles. On y danse en plein air. Tu y trouveras des grisettes qui ont déjà jeté leur bonnet par-dessus les moulins et avec lesquelles, puisque tu es d'humeur amoureuse, tu pourras galantiser à ton aise... Ce serait peut-être pour toi le remède le plus efficace, car, comme dit le vieux Mathurin Régnier :

> . . . . Il n'est rien qui guérisse
> Un homme vicieux comme son propre vice...

II

C'était le jour de madame Chantal. Le salon, situé au premier étage, — un froid salon de fonctionnaire, dont le meuble de fabrication moderne jurait avec les boiseries blanches datant du XVIIIe siècle, — avait l'aspect inhospitalier et inconfortable des pièces qu'on n'habite qu'exceptionnellement. Les sièges de velours grenat, méthodiquement rangés ; le piano droit surmonté d'une corbeille de fleurs artificielles ; les médiocres lithographies, encadrées de baguettes dorées et maladroitement accrochées au mur ; le parquet miroitant ; la cheminée de marbre noir avec ses candélabres de simili-bronze et sa pendule à sujet, accroissaient encore l'aspect frigide de l'appartement, que le feu allumé trop tard ne parvenait pas à réchauffer. Il avait neigé dans la matinée et, à travers les fenêtres drapées de rideaux de damas broché, la blancheur des toits se reflétait, baignant dans un jour blafard les têtes des visiteuses emmitouflées de fourrures.

— Chère madame, disait d'une voix légèrement zézayante madame Daumance dont les mains ne quittaient pas un manchon de chinchilla, et dont la tête menue était engoncée dans les enroulements du boa, notre Société maternelle est tout à fait lancée. Pendant l'année dernière, nous avons secouru trente-deux pauvres femmes en couches, et cette année, avec l'aide de Dieu, nous ferons mieux encore... D'abord nous organisons une fête de charité au profit de l'œuvre...

Madame Daumance était une petite brunette de vingt-huit ans, dodue et mignonne, avec une figure rose, un nez en l'air, une bouche d'enfant et des yeux bruns fort éveillés. Très mondaine au début de son mariage, elle avait été touchée par la grâce en écoutant les sermons d'un Père jésuite et avait entraîné son mari dans le mouvement de réaction religieuse, déterminé par le coup d'État. Elle était devenue dévote, mais parfois le naturel reparaissait, et on pouvait observer en elle un mélange piquant de religiosité et de coquetterie.

— Oui, continua-t-elle, ce sera fort beau ; nous aurons une messe en musique à Saint-Antoine, avec un sermon du Père Hennequin...

— Le Père Hennequin est un habile prédicateur, interrompit malignement madame Herbillon, grande femme osseuse à figure chevaline, portant avec dignité une toilette cossue, et ayant le verbe doctoral ; il a eu le don de ramener à Dieu plus d'une brebis égarée...

— Il est plein d'une onction toute céleste, reprit madame Daumance en baissant les yeux, et de plus il est homme du monde ; aussi n'a-t-il élevé aucune objection contre le concert de charité qui aura lieu, le soir, au théâtre. Il nous faudra des commissaires pour placer les billets et s'aboucher avec les artistes... Nous comptons sur monsieur votre fils, ma chère madame Chantal.

Madame Chantal, douce, calme, aux gestes sobres, inclina en signe d'assentiment sa tête grisonnante, encapuchonnée dans une mantille noire. Elle était sujette à de fréquentes migraines, ce qui donnait à ses traits tirés quelque chose de souffreteux et de résigné.

— Jacques, murmura-t-elle, sera heureux de vous être utile, madame Daumance ; je vais le faire prévenir.

En même temps elle sonnait et glissait quelques mots à l'oreille de la servante qui venait d'entrer.

— Monsieur Jacques est de retour ? demanda madame Herbillon.

— Oui, il était allé à Paris prendre une inscription et passer un examen... Tout a bien marché, Dieu merci ! il est revenu à notre grande satisfaction, après trois semaines d'absence.

— Vous êtes heureuse de pouvoir le conserver près de vous ! ajouta son interlocutrice en secouant son chef empanaché de plumes violettes ; Paris est un séjour si dangereux pour les garçons de son âge ! Quand j'y songe, je me réjouis de n'avoir que des filles.

Sur ces entrefaites, Jacques Chantal se présenta. Dès qu'il eut salué les visiteuses, madame Daumance l'accapara. Elle l'avait fait asseoir auprès d'elle, et, avec de discrets chuchotements, comme si elle eût été au confessionnal, elle lui exposait ses projets charitables, en le pressant d'accepter les fonctions de commissaire. S'apercevant que le jeune homme manquait d'enthousiasme, elle le catéchisait longuement, entremêlant ses pieuses exhortations de vives œillades décochées en dessous.

On annonça madame et mademoiselle de Velaines. La mère, une femme remuante, au nez proéminent, aux yeux fureteurs, souple et onduleuse comme une chatte, embrassa câlinement madame Chantal. La fille — seize ans, la taille longue, sans hanches, les épaules et les coudes pointus — ressemblait à sa mère avec la souplesse et la vivacité en moins. Elle avait des yeux de mouton rêveur, un menton fuyant, une bouche constamment entr'ouverte où deux incisives saillantes, penchées sur la lèvre inférieure, semblaient chercher où était passé le menton.

A peine assise, madame de Velaines annonça qu'elle sortait de la préfecture et que, décidément, le préfet donnerait deux grands bals, cet hiver : le premier le jeudi, et le second le mardi gras. Alors la conversation dévia et des sujets pieux on passa aux sujets profanes. Ces dames discutèrent la question des toilettes à préparer en vue des fêtes préfectorales.

— Le bal du jeudi gras, dit madame de Velaines, sera le plus brillant ; on a invité les officiers de la garnison de Verdun ;

beaucoup de jeunes filles y débuteront : entre autres, Charlotte, que je conduirai pour la première fois dans le monde... La pauvre enfant en est tout émue, elle ne connaît pas de danseurs et craint de faire tapisserie.

— Oh ! déclara madame Chantal empressée, je suis sûre que les cavaliers ne lui manqueront pas... D'abord voici Jacques qui sera charmé de danser le premier quadrille avec mademoiselle Charlotte et qui la recommandera à ses amis.

Jacques s'efforçait de trouver un geste et un mot pour ratifier la promesse de sa mère.

— Combien je vous en serai reconnaissante ! déclara madame de Velaines ; ainsi c'est chose convenue... Charlotte, tu inscriras monsieur Jacques en tête de ton carnet !

— Puisqu'on fait des invitations d'avance, zézaya madame Daumance, je vous réserve la première mazurka, monsieur Chantal... A l'exception de la valse, mon confesseur m'a permis les danses tournantes.

— Votre confesseur, chère Madame, remarqua ironiquement madame Herbillon, me paraît avoir toutes les indulgences...

Elle se levait et prenait congé. Sous prétexte de la reconduire, Jacques quitta le salon et se hâta de regagner son cabinet de travail. De toute cette conversation féminine il n'avait retenu qu'une phrase : plusieurs jeunes filles devaient faire leur début au bal du jeudi gras... Pourquoi Claudette Le Mesnil ne serait-elle pas parmi les débutantes? Madame Le Mesnil, à la vérité, vivait fort retirée ; mais elle appartenait à la bonne bourgeoisie du pays et elle devait être inscrite d'office sur les listes d'invités. Seulement, se soucierait-elle de conduire Claudette à ce bal officiel, qui devait l'effaroucher un peu?... Au surplus, tout dépendrait des dispositions de la jeune fille ; si elle désirait sérieusement aller au bal, elle saurait triompher des résistances de sa mère, et quelque chose disait à Jacques que Claudette profiterait de cette nouvelle occasion de se rencontrer avec lui.



ELLE LUI EXPOSAIT SES PROJETS CHARITABLES...

Tandis qu'il se posait ces questions, il s'était rapproché de la fenêtre, et contemplait les maisons de la ville haute aux toits capitonnés de neige. On distinguait dans le jour vaporeux de l'après-midi d'hiver la terrasse poudrée à blanc

du jardin Le Mesnil. Les gelées de décembre et les frimas de janvier avaient forcément supprimé les stations de la jeune fille près du parapet de la côte Saint-Jean. Une seule fois, Jacques avait eu la chance de la revoir et de lui parler. C'était à la fin des vacances, chez le principal, auquel il était allé rendre visite. M. Saintot l'avait conduit près de sa fille Rosine, qui travaillait en plein air en compagnie de Claudette Le Mesnil. Le jardin du collège bordait un petit bois planté sur la pente déclive qui s'étend jusqu'aux terrasses de l'ancien château ducal. Tandis qu'on flânait dans les allées montantes, Jacques était resté un moment seul avec Claudette et il avait fait allusion aux pervenches dérobées à Rosine Saintot. Mademoiselle Le Mesnil, rougissante, avoua son méfait :

— Je les ai encore, dit-elle.

— Je suis si heureux que vous les ayez prises ! murmura Jacques ; je les avais cueillies en pensant à vous...

Il lui confessa que la nouvelle de cet aimable larcin lui avait inspiré des vers tout remplis du souvenir de Claudette.

— Vous les avez sur vous ?

— Oui, ils ne me quittent pas.

— Donnez-les-moi...

Il tira de son carnet une mince feuille de papier ; Claudette s'en saisit, la plia, la replia et la glissa dans son gant.

Le retour de Rosine Saintot ne leur permit pas d'en dire plus long, mais Jacques sortit du collège ayant au cœur une jaillissante source de joie. Pendant toute la soirée, il se répéta ses vers, en songeant qu'à cette même heure Claudette devait être sans doute occupée à les relire. Il avait mis toute la chaleur de sa jeunesse en ces strophes, où il célébrait l'enviable destinée des pervenches écloses

Dans la forêt d'avril frissonnante d'amour,

et auxquelles mademoiselle Le Mesnil avait donné l'hospitalité. « Fleurs heureuses, s'écriait-il, vous avez vu à la nuit se dénouer librement ses cheveux et vous avez assisté pendant les claires matinées de mai à sa virginale toilette... »

Quelques-unes de vous encore plus fortunées
Ont trouvé le chemin de son rose peignoir,
Et lorsque s'est flétri le bouquet, un tiroir
A logé tendrement vos reliques fanées
Dans un coin embaumé du meuble de bois noir..

Il conjurait les pervenches d'infuser



MADAME ET MADEMOISELLE DE VELAINES...

dans le jeune cœur de l'adorée un peu de la sève amoureuse des arbres au renouveau, et de lui remémorer les joies de son premier bal :

Les bouquets effeuillés pendant les valses lentes,
Et les aveux muets et les rougeurs troublantes
Que voilait mal le frêle abri de l'éventail...

Depuis cette unique rencontre de l'arrière-saison, ils ne s'étaient plus revus que deux ou trois fois, par hasard, au détour d'une rue, et un furtif regard, rapidement échangé, n'avait pu renseigner que très vaguement Jacques sur l'effet



ROSINE TRAVAILLAIT EN PLEIN AIR...

produit par sa poésie. Son juvénile amour en était réduit à se nourrir de sa propre substance. Il ne lui restait même plus la ressource d'en entretenir son ami Courtois, car ce dernier avait quitté Juvigny en octobre. L'obligation où il était de tout concentrer en lui-même enflammait son imagination et redoublait l'ardeur de son amour pour Claudette.

Par ce soir hivernal, il contemplait nostalgiquement les toits neigeux de la ville haute. Il les voyait se confondre dans les vapeurs du crépuscule, et, tandis que les vitres commençaient à s'étoiler, il se demandait anxieusement si Claudette viendrait au bal de la Préfecture... Mélancolies de l'attente, fiévreuses angoisses des premières tendresses, ce sont vos tourments dont on se souvient avec le plus de délices ; c'est de vos transes et de vos doutes que la poésie de l'amour est faite !...

III

L'appartement de réception de la Préfecture se composait de quatre pièces en enfilade : un grand salon, une salle de billard également livrée aux danseurs, un petit salon pour les joueurs, et la salle à manger où se dressait le buffet. Une spacieuse galerie régnait le long de ces quatre pièces et communiquait avec elles par de larges baies. On y avait installé l'orchestre à demi dissimulé derrière des



... LES TOITS NEIGEUX DE LA VILLE HAUTE.

plantes et des arbustes. Bien que le local fût vaste, dès neuf heures et demie il était encombré et les dames avaient déjà du mal à se caser dans le salon central où recevaient les maîtres du logis. Le préfet, M. Juhellé, ancien commandant de dragons, avait déployé au 2 Décembre un zèle énergique qui enthousiasmait les conservateurs et inspirait une sage terreur aux fonctionnaires. On tenait à lui plaire ; on le craignait et on lui obéissait d'autant

mieux qu'on le savait bien en cour. C'était un préfet à poigne, à la fois aimable et autoritaire. Il avait gardé des allures militaires, portait ses moustaches coupées en brosse et parlait d'une voix de commandement ; mais sa physionomie était ouverte, ses manières courtoises. Dès qu'il ne s'agissait plus de politique, il se montrait charmant et dépensait généreusement ses frais de représentation pour amuser ses administrés. Aussi les femmes l'adoraient et on accourait à ses bals de tous les coins du département.

Sur trois rangées, les dames garnissaient trois côtés du grand salon. Peu à peu, en dépit de l'affluence, elles avaient réussi à se grouper en petits clans bien distincts, séparés par d'invisibles démarcations, se classant d'après un ordre de préséances tacitement établi et proportionné à l'importance de chaque coterie. Bien qu'à Juvigny la noblesse ne soit plus guère représentée que par quelques familles casanières et boudeuses, il y existe néanmoins une aristocratie recrutée dans la magistrature, parmi les chefs de services et les riches familles bourgeoises indigènes. Au centre de ce groupe prépondérant se détachaient en belle vue madame Herbillon, madame et mademoiselle de Velaines, et la petite madame Daumance. Cette dernière avait reçu sans doute une dispense spéciale pour se décolleter, car elle exhibait libéralement des épaules et une poitrine fort blanches sous les dentelles d'un corsage très échancré. Un peu plus loin se tenaient des femmes d'officiers, reconnaissables à leurs robes plus tapageuses et à leurs façons moins réservées ; sur les banquettes voisines de l'orchestre se tassaient, plus modestes, les familles de petits fonctionnaires et de petits rentiers.

Mais, à quelque groupe qu'elles appartinssent, jeunes femmes et jeunes filles avaient fait montre de fraîches toilettes. La claire lumière des lustres caressait mollement les rubans et les joailleries des corsages ; les velours, les moires ou les frêles tarlatanes des jupes ; les têtes brunes ou blondes des danseuses, et aussi les coques blanches ou grisonnantes des mamans assises en arrière. La tonalité variée et chantante des roses vifs, des verts tendres, des mauves argentés, des jaunes d'or et des bleus pâles, se mouvant et se fondant parmi la vaporeuse blancheur des tulles et des gazes, était une fête pour les yeux ; et c'était aussi une caresse pour les sens, ces rangées de femmes, laissant voir, au gré du va-et-vient de l'éventail, tantôt une nuque penchée et un chignon enguirlandé de fleurs naturelles, tantôt deux prunelles allumées par l'attente du plaisir, tantôt la rondeur pulpeuse d'une épaule nue.

Perdu dans la foule des habits noirs et des uniformes, Jacques Chantal fouillait du regard cette triple guirlande féminine et y cherchait en vain Claudette Le Mesnil. Il commençait à craindre qu'elle ne vînt pas, et, pour lui, toute la joie du bal s'évanouissait. L'orchestre donnait le signal du premier quadrille. Trop agité par la fièvre du doute, Jacques, oubliant qu'il avait promis cette contredanse à mademoiselle de Velaines, passa dans la galerie, d'où l'on pouvait apercevoir l'entrée du vestiaire. Quelques retardataires arrivaient encore, et il se reprit à espérer. Il songeait que les voitures montent difficilement à la ville haute, et que ces dames avaient dû sans doute descendre à pied. Tout en cherchant à se rassurer, il guettait anxieusement les invités qui débouchaient de l'antichambre. Le quadrille était terminé ; on jouait maintenant une mazurka, et les couples lentement tournaient, glissaient, se balançaient sous les lustres ; quelques-uns même, trop bousculés, dans le grand salon, gagnaient la galerie et passaient de là dans la salle de billard. Jacques, planté dans une embrasure, ne les voyait même pas. Il consulta sa montre : dix heures un quart !... C'était fini, elle ne viendrait sûrement plus... Les derniers accords de la mazurka résonnaient. Un noir désenchantement lui tombait sur le cœur, et il se demandait s'il ne ferait pas mieux de rentrer chez lui. Tout à coup, à la suite des couples qui regagnaient leur place, il aperçut dans l'antichambre le capitaine de gendarmerie escortant madame Le Mesnil et, derrière eux, Claudette, vêtue d'une simple robe de tulle, avec des rangs de jais blancs tordus dans ses cheveux.

La figure de Jacques s'éclaira et il respira plus à l'aise ; il lui semblait que tout un jardin de roses s'épanouissait en lui. Il rentra dans le salon, juste au moment où, grâce à l'insistance de leur cavalier, les deux dames réussissaient à se caser à

l'extrémité d'une banquette. Dès qu'elles furent assises, il courut les saluer, et invita Claudette pour la première contredanse dont on venait précisément de jouer le prélude. La jeune fille se leva et s'éloigna au bras de son danseur.

La musique éclatante et allègre du quadrille résonnait aux oreilles de Jacques comme un hymne nuptial. Serrant doucement le bras nu de mademoiselle Le Mesnil, il croyait marcher au milieu d'une avenue enchantée et fleurie, menant à quelque château d'amour. Ce fut la jeune fille qui l'arrêta en lui touchant la main du bout de son éventail :

— Eh bien ! où allez-vous?... Voici votre vis-à-vis...

La première figure commençait ; ils furent séparés par les traversés et les chassés-croisés, mais dès qu'ils purent enfin causer pendant une pause, Jacques dit à Claudette :

— Je me désespérais tout à l'heure, je m'imaginais que vous ne viendriez pas.

— Quelle idée ! Il y a des semaines que je pense à ce bal... Je l'attendais avec impatience ; j'aurais voulu pousser les journées les unes sur les autres et les faire choir comme des capucins de cartes !... J'étais prête dès neuf heures... Mais le capitaine Nivard, qui nous chaperonne lorsque nous allons en soirée, s'est mis en retard et nous avons croqué le marmot jusqu'à dix heures...

— Quel idiot, ce capitaine !... Et pourtant, tout à l'heure, quand je l'ai vu apparaître avec votre mère, je l'aurais volontiers embrassé... A propos, avez-vous lu mes vers?

— Mais oui, naturellement...

Ils furent interrompus par leurs vis-à-vis qui s'impatientaient.

En avant deux, balancé, en avant quatre. Enfin ils se retrouvèrent l'un près de l'autre :

— Vous ont-ils plu ou déplu, mes pauvres vers? Dites-moi franchement votre opinion.

Claudette baissa les yeux, et un clair sourire courut sur ses lèvres :

— Vous tenez à la connaître?



ESCORTANT MADAME LE MESNIL...

— Certes !

— Soit, je vais vous la dire, au risque de paraître pédante... Il y a dans *Bérénice* un passage qui m'a toujours charmée :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois...

Eh bien ! en changeant quelques mots, je pourrais dire la même chose de vos vers : je les sais par cœur et je crois toujours les lire pour la première fois...

— Vraiment ! s'écria-t-il radieux.

Il y eut un silence, puis il demanda :

— Vous connaissez donc *Bérénice?*

— Oui, je suis une liseuse... Mon père avait une bibliothèque assez bien montée, et j'en ai dévoré une bonne partie.

La pastourelle les sépara de nouveau, mais, avant le galop final, Jacques reprit :

— Vous m'accorderez encore une danse ou deux?

— La prochaine mazurka, si vous voulez, puis une polka, mais tout à la fin du bal, pour qu'on ne le remarque pas trop.

Le quadrille terminé, il la reconduisit à sa place et alla s'embusquer dans une embrasure d'où, mêlé à un groupe d'hommes mûrs, il pouvait contempler Claudette tout à son aise. Elle était assise devant sa mère, près de la porte du salon de jeu. La lumière blonde d'une torchère, placée derrière elle, l'éclairait de haut en bas, faisant scintiller les jais blancs de sa coiffure et veloutant d'une ombre mystérieuse ses yeux rieurs. La chaleur rosait les contours fermes de ses joues ; son éventail agité découvrait ou voilait alternativement son fin visage, sa naissante poitrine. La sensation du plaisir franchement savouré, la grâce de la jeunesse fraîchement éclose, émanaient de son mignon corps. Des souvenirs païens remontèrent à la mémoire de Jacques ; il la comparait à « Hébé à la couronne de violettes », ou bien à la nymphe de Théocrite, à cette Nichéia « qui avait le printemps dans les yeux ». Absorbé dans sa contemplation, il ne voyait qu'elle. Derrière lui, le procureur impérial causait politique avec un vieux magistrat nommé M. Chanoineau, qui passait pour avoir été un enragé dénonciateur des républicains, à l'époque du 2 Décembre.

— Les avoués, affirmait l'homme du parquet, sont animés d'un mauvais esprit...

— Bah ! répliquait le juge Chanoineau, on en a raison avec un bon dîner... C'est ce que j'avais l'honneur de répondre, l'autre jour, au préfet. Comme vous, il les accusait d'être tous des républicains rouges : « Moi, lui disais-je, monsieur le préfet, je ne les ai jamais vus que gris...

En une autre occasion, ces propos auraient indigné Jacques ; il les écoutait à peine. L'orchestre s'était remis à jouer. Claudette se levait, partait au bras d'un danseur, et d'un regard admiratif il la suivait dans la foule. Mais tandis qu'il ne la quittait pas des yeux, il se devinait guetté à son tour, et surprenait les glauques prunelles de madame de Velaines curieusement fixées sur lui. Il se souvint tout à coup de s'être, dix jours auparavant, engagé pour le premier quadrille avec Charlotte de Velaines. Au milieu de ses préoccupations au sujet de Claudette, il avait totalement oublié sa promesse. Confus de s'être rendu coupable d'une impolitesse, dès que la musique eut cessé, il alla s'excuser près de l'amie de sa mère. Celle-ci l'accueillit avec des lèvres pincées :

— En effet, dit-elle aigrement, vous devez avoir votre faux bond sur la conscience, monsieur !... C'est sans doute mademoiselle Le Mesnil qui vous a troublé la mémoire... Enfin !... Charlotte heureusement n'en a point pâti ; elle a trouvé des danseurs plus empressés que vous.

Il balbutiait de piteuses phrases, et le ricanement de madame de Velaines le décontenançait de plus en plus. Madame Daumance, assise dans le voisinage, eut pitié de lui et l'appela :

— Vous m'avez oubliée aussi, murmura-t-elle en lui coulant une œillade ironique. C'est fort vilain de votre part ! Mais je consens à me montrer clémente, à condition que vous réparerez vos torts et que nous danserons la prochaine mazurka.

— Hélas ! madame, vous me voyez navré... Je l'ai déjà promise.

— Bah ! insista-t-elle câlinement, vous aurez un faux bond de plus à votre passif... Vous me devez bien ce dédommagement.

— Impossible ! répondit-il brièvement, excusez-moi...

Il salua et s'esquiva vivement, mais la petite madame Daumance, vexée, ne le perdit pas de vue. Quand l'orchestre attaqua la mazurka convoitée, elle aperçut Jacques donnant le bras à mademoiselle Le Mesnil et, avec un hochement de tête significatif, elle chuchota quelques mots à l'oreille de madame de Velaines, en lui montrant le couple qui s'éloignait.

Jacques n'en avait cure. Il enlaçait la taille de Claudette et savourait le plaisir de la sentir ployer sur son bras.

— Si vous m'en croyez, insinua la jeune fille, nous gagnerons la galerie et le billard... Je devine là-bas des yeux peu charitables qui nous espionnent...

Bercés par le rythme tantôt ralenti et tantôt précipité de la mazurka, ils pénétrèrent dans la galerie d'où l'invasion des danseurs avait chassé les spectateurs. Il ne restait plus, près d'une fenêtre, que le juge et le procureur causant à mi-voix comme des gens qui complotent. Les deux amoureux se taisaient, tournant lentement, les regards fondus l'un dans l'autre. Un joli sourire errait sur la bouche de Claudette et la joie donnait à ses prunelles l'humide éclat des fleurs mouillées. Jacques, grisé par l'odeur des plantes, la langueur du rythme et le brouhaha du bal, contemplait d'un œil charmé les épaules de Claudette, où les jais de la coiffure émiettaient sur la chair satinée une poudre scintillante comme le givre. Ils étaient seuls en ce moment à danser autour du billard un désir monta au cerveau du jeune homme, un désir fou d'effleurer de ses lèvres cette blanche chair virginale. La subite arrivée d'un second couple débouchant du salon l'empêcha de commettre cette folie ; mais en regagnant la galerie, il murmura :

— Je vous aime, Claudette !

Elle rougit de plaisir plus que de confusion, et du bout des lèvres elle balbutia :

— Bien vrai?... sérieusement?

— De toute mon âme !...

Dans leur embrasure, les deux magistrats continuaient de dresser des listes de proscription :

— Ce professeur, disait le juge, prêche des doctrines subversives...

— C'est un homme dangereux, répondait le procureur, il faudra trouver un biais pour le faire révoquer...

Jacques et Claudette passaient indifférents. Enlacés, heureux de vivre, ils glissaient à travers la foule, laissant derrière eux comme un sillage d'amour. La mazurka était finie, qu'ils dansaient encore, étourdis par cette sève montante de la jeunesse qui les grisait ainsi qu'un vin d'Orient. Ils s'en revinrent par le buffet où un doigt de champagne acheva, comme disent les Allemands, « de leur faire entendre des violons dans le ciel ». Jacques ramena Claudette près de sa mère et bavarda complaisamment avec madame Le Mesnil, dont il espérait ainsi capter les bonnes grâces ; puis il alla se mêler aux jeunes gens qui stationnaient au milieu du salon, lorgnant les dames ou consultant d'un air affairé la carte sur laquelle ils inscrivaient leurs invitations. Les yeux brillants, le visage épanoui, Jacques se sentait léger, emporté en plein idéal et détaché de la terre. Il trouvait je ne sais quel air maussade et



— IL FAUDRA TROUVER UN BIAIS.

prosaïque aux gens qui l'entouraient, et les prenait tous en pitié.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule et, se retournant, il reconnut un de ses anciens condisciples, Marcel Lafrogne, fils d'un banquier de Juvigny. Riche, oisif, grand chasseur, Marcel était la fleur des pois de la petite ville et le point de mire des grisettes aussi bien que des filles à marier. On racontait tout bas ses bonnes fortunes et on vantait l'élégance raffinée de ses toilettes. Jacques, bien qu'il ne partageât ni ses goûts ni ses plaisirs, restait lié avec lui parce qu'il le savait bon enfant et aimable compagnon.

— Mon cher, dit Marcel, tu as l'air de

planer au septième ciel et de rire aux anges... Est-ce le plaisir d'avoir dansé avec la petite Le Mesnil qui te donne cette mine de saint en extase? En ce cas, mets une sourdine à ton allégresse, car il y a déjà des dames qui en jasent derrière leur éventail... Maintenant redescends un moment de ton nuage et écoute-moi... Maurice Courtois vient passer les jours gras à Juvigny...

— Comment ! il ne m'en a pas prévenu? interrompit Jacques, un peu froissé.

— C'est une surprise... Il est arrivé ce soir et s'est trouvé trop las pour paraître au bal ; mais demain il doit clore la chasse avec moi dans les bois de la Pentière... Es-tu homme à te lever matin et à te joindre à nous?

— Certainement.

— Parfait... Sois prêt à huit heures, j'irai te prendre dans mon char à bancs... Sur ce, bonsoir, je vais me coucher, et, si tu m'en crois, tu en feras autant...

Mais Jacques n'était pas d'humeur à quitter le bal. Claudette ne lui avait-elle pas promis la dernière polka? Il ne voulait pas se retirer avant de danser encore une fois avec elle. Il lui restait tant de choses à dire !... Pour tromper son impatience, il invitait quelques jeunes femmes qu'il connaissait peu ou prou. Cela lui procurait la chance de figurer de temps à autre en face de mademoiselle Le Mesnil. Sa persévérance fut mal récompensée, car, vers une heure du matin, il vit tout à coup les dames Le Mesnil traverser le salon et se diriger vers la sortie, sous l'escorte du capitaine Nivard. Il n'eut que le temps de les rejoindre au vestiaire, et son unique consolation fut d'aider la jeune fille à s'envelopper dans sa pelisse, tandis que le capitaine rendait le même service à la mère.

— Et ma polka? murmura Jacques à l'oreille de Claudette.

— Je suis désolée !... C'est la faute de ce maudit capitaine, qui est un couche-tôt.

— Quand vous reverrai-je maintenant?

Elle secoua sa mignonne tête encapuchonnée, puis chuchota :

— A la soirée du mardi gras... Dimanche, après la grand'messe, je descendrai sur notre terrasse.

— A dimanche !... En attendant, je vais rêver de vous...

A son tour, il endossa son pardessus et s'esquiva. Arrivé sur la place, il s'arrêta un moment pour suivre au clair de lune, dans la rue du Bourg solitaire, le groupe formé par les deux femmes emmitouflées et par le capitaine de gendarmerie, dont la silhouette obèse s'arrondissait sous la lumière bleuâtre qui baignait la rue.

IV

Un vaporeux et froid matin de février. A travers les taillis de la Pentière, le soleil coulait de timides rayons sur les herbes givrées des sentiers et sur les cépées de chênes où frissonnaient encore les feuilles mortes de l'automne dernier. Au-dessus du bois, des nuées blanches couraient sur un ciel bleu pâle, où le vent d'est les effilochait comme des flocons de laine. Il faisait bon marcher sur la terre gelée, parmi les feuilles sèches craquantes et les lierres enchevêtrés au ras du sol. Jacques Chantal et Maurice Courtois, tous deux médiocres chasseurs, étaient heureux, après une heure de voiture, de se dégourdir les jambes en tournant autour de la maisonnette qui servait de rendez-vous de chasse.

Ils entendaient très loin, au cœur de la forêt, les appels des tireurs et les abois des chiens courants. Parfois le vent apportait par-dessus la futaie des sonneries d'églises de village, et cette argentine musique tintait délicieusement aux oreilles de Jacques, encore entrepris par les émotions de sa nuit de bal. Il lui semblait que les cloches carillonnaient tout exprès pour fêter ses amours avec Claudette. Ces sonorités, tantôt réveillantes et allègres, tantôt assourdies et fuyantes selon le caprice du vent, étaient comme un écho de la joie qui chantait dans son cœur. Il se trouvait pleinement heureux et ne pouvait s'empêcher de manifester au dehors cette félicité intérieure. Il agitait triomphalement sa canne, humait avec délices l'air vif du matin et s'écriait :

— Comme on respire à pleins poumons ! On sent déjà un souffle de printemps !

— Hum ! répondait Maurice, en relevant le col fourré de son paletot, le vent est frisquet... Ce que c'est que l'imagination des amoureux ! Tu as intérieure-

ment un feu qui te réchauffe et met du printemps dans tes veines... moi, pas.

— Mon vieux, je suis heureux !... J'ai passé hier une adorable soirée...

— Je m'en doutais... Et mademoiselle Le Mesnil se trouvait au bal, naturellement?

— Oui, elle y était... Nous avons dansé ensemble plusieurs fois... Ah ! mon ami, quel charme, quelle fraîcheur d'âme, quel naturel ! Ce n'est pas une jeune fille, c'est la personnification de la jeunesse !

— Mazette, quel lyrisme !... Cela signifie probablement en bon français que tu lui as déclaré ton amour et que sa tendresse répond à la tienne?

— Oui, nous nous aimons et pour toujours.

— Toujours... un bien gros mot ! objecta Maurice en riant.

— Pourquoi ris-tu? demanda Jacques vexé.

— C'est vrai, j'ai tort ; je devrais plutôt m'apitoyer.

— Je ne suis pas à plaindre...

— Aussi n'est-ce pas toi que je plaindrai, mais cette pauvre fille naïve, qui sera bien vite éveillée de ses illusions et qui seule en pâtira... Tiens, vois-tu cette branche couverte de givre?... Tout à l'heure un rayon de soleil l'atteindra et changera en gouttes d'eau les fleurs de glace... En moins d'une minute elles se dissoudront. et ce sera fini... Ton bel amour n'a pas plus de consistance... Ce sera un déjeuner de soleil.

— Qu'en sais-tu?... Pourquoi doutes-tu de ma tendresse ?

— Parce que vous êtes tous deux dupes de votre imagination surchauffée... Mademoiselle Claudette a dix-sept ans ; elle sort du couvent où sa petite tête a travaillé, après la lecture de quelque roman sentimental. Comme toutes les jeunes filles, elle aimait l'amour avant même de rencontrer un amoureux. Elle t'a vu, tu représentes pour elle sous une forme concrète cet amour abstrait dont elle rêvait... et voilà tout. Quant à toi, qui n'as guère vécu que dans tes livres, rien d'étonnant à ce que tu te sois entiché d'une jolie fille, aimable, coquette, et qui admire tes vers. Ce que tu prends pour de la tendresse, c'est la jeunesse qui te monte au cerveau, comme la sève d'avril, et qui se transforme en bourgeon. Si seulement tu avais vécu à Paris six mois, tu serais déjà fixé sur la banale sensualité de cette sève printanière ; elle se serait vite extravasée en de vulgaires aventures galantes. Il est malheureux que ce phénomène tout naturel et tout physique se soit d'abord produit à la vue d'une honnête fille... Enfin, ce qui me rassure, c'est que la force des choses fera tomber vos illusions, de même qu'une gelée blanche grille les boutons trop précoces...

— Mon cher, ton discours est plein d'ingénieuses métaphores, mais il n'a pas le don de me convaincre.

— C'est bon, la réalité se chargera de te décharmer.

— Je serais curieux de savoir par quel procédé !

— Oh ! mon Dieu, ce sera très simple... A Juvigny, comme dans toutes les petites villes, on est curieux et cancanier. On connaîtra vite votre passionnette ; on en jasera, on avertira madame Le Mesnil ou tes parents, qui s'effaroucheront. La maman sermonnera sa fille et lui enjoindra de te tenir à distance ; au pis aller, on cherchera à vous brouiller et on y réussira. Claudette pleurera d'abord, puis, comme tu n'es pas d'âge à songer aux justes noces, il se présentera un jour un épouseur sérieux et elle le prendra. Cela jettera une douche sur ton beau feu et tu reconnaîtras alors que, dans le domaine des sentiments affectifs, rien ne vaut encore une amitié solide comme la nôtre... Ce jour-là tu seras guéri.

— *Amen !*

Ils étaient revenus vers la maisonnette où le groom de Marcel Lafrogne était en train d'éventrer des bourriches d'huîtres, en surveillant la cheminée brasillante où un gigot rôtissait à la ficelle.

— Messieurs, dit le groom, il y a douze douzaines d'huîtres et je ne viendrai jamais à bout de les ouvrir toutes pour midi... Puisque vous êtes de loisir, vous seriez bien gentils de me donner un coup de main.

— Tiens, bel oiseau bleu, reprit railleusement Maurice, voici un exemple de la façon dont la vile prose succède sans transition à la plus idéale poésie... Après avoir célébré les grâces de Claudette, tu vas écailler des huîtres !

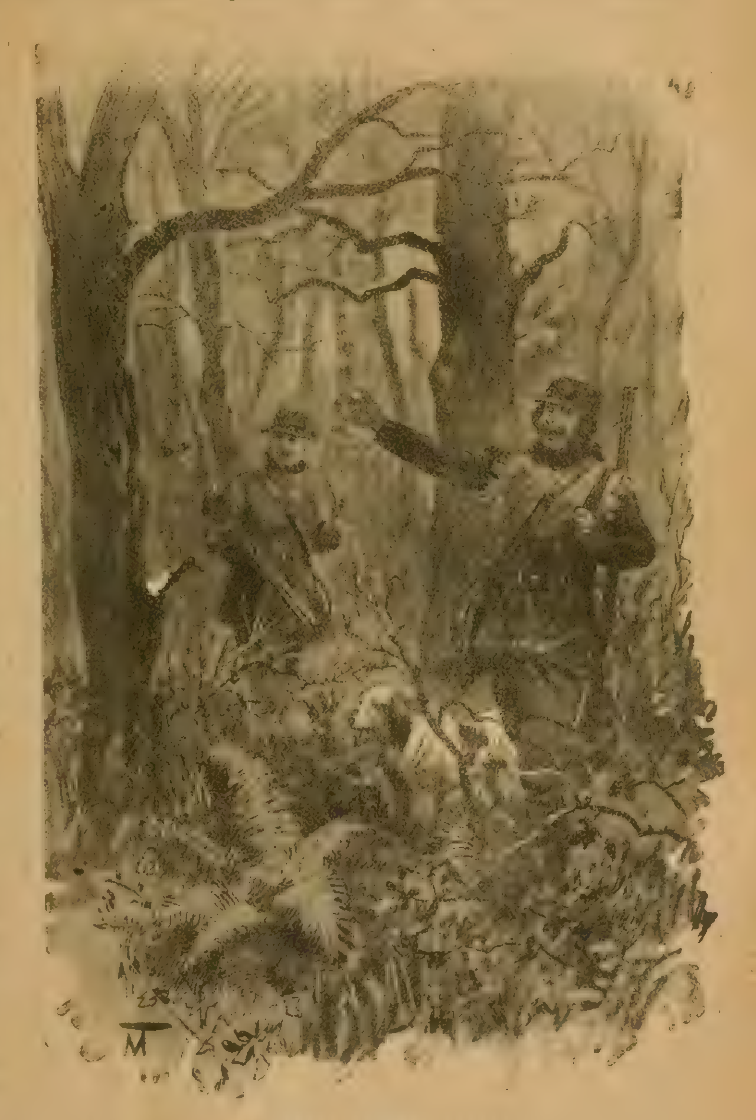
Il lui jeta un tablier, et tous deux, assis près de la table dressée devant la porte,

commencèrent à vider les bourriches. Jacques agacé par les plaisanteries de Courtois, acceptait la corvée sans sourciller. Cette besogne matérielle le dispensait de causer et lui permettait de savourer tranquillement les souvenirs de sa nuit de bal. Il s'acquittait en conscience de sa tâche, rangeait artistement les huîtres ouvertes sur des plats de faïence et, tout en introduisant son couteau entre les écailles, il contemplait les coudriers dont le vent d'est secouait les ramures couvertes d'étoiles de givre. Cette blanche poussière glacée lui remémorait la coiffure de Claudette, les jais blancs émiettés dans l'agitation de la danse et poudrant les mignonnes épaules de la jeune fille.


ILS COMMENCÈRENT A VIDER LES BOURRICHES.

Le soleil montant au zénith et déjà plus chaud dissolvait peu à peu les pendeloques de givre. Elles pleuvaient en fines gouttelettes sur la terre dégelée. Une lumière blonde baignait les fougères recroquevillées et les ronciers de la clairière, où çà et là l'ellébore noir dressait de pâles inflorescences verdâtres. Des mésanges se mirent à gazouiller dans les sapins qui abritaient le rendez-vous de chasse; on les voyait sautiller, la tête en bas, au long des branches résineuses, épluchant les aiguilles une à une et jetant une menue et brève modulation. Sous la caresse du soleil de février, le bois se montrait dans toute sa beauté hivernale. Les arbres dépouillés révélaient mieux l'élégance solide ou légère de leur armature, les nuances tendres et variées de leur écorce humide. Le gris argenté des hêtres, le vert cendré des frênes, le satin blanc des bouleaux, le rouge aurore des sommités du tilleul formaient une gamme de couleurs d'une délicatesse infinie. Les yeux en étaient doucement caressés, les sens se délectaient sous l'action de ce premier effort de la nature pour se débarrasser de son enveloppe glacée. De tièdes vapeurs

s'exhalaient du sol amolli. Cela sentait la sève désengourdie et remontante, le parfum moite de la terre mouillée par les larmes du printemps nouveau-né ; lentement, par-dessus les bois ensoleillés, les cloches villageoises recommencèrent à tinter pour l'angelus de midi. Peu après, les chasseurs débouchèrent d'une tranchée, ayant sur les talons leurs chiens aux oreilles pendantes.



LES CHASSEURS DÉBOUCHÈRENT...

Ils bramaient la faim et s'affalèrent sur les bancs, autour de la table dressée. Indépendamment des camarades de Marcel Lafrogne, il y avait là les meilleurs fusils de Juvigny et, entre autres, deux ou trois de ces avoués réputés pour leurs opinions avancées et que, la veille, au bal, le juge Chanoineau déclarait « n'avoir jamais vus que gris ». Pour le moment, ils s'apprêtaient à justifier l'observation du magistrat, car ils se versaient dès le début de larges rasades de vin blanc, pour faire couler leurs huîtres. L'entrée du gigot odorant et cuit à point fut saluée par leurs vivats et servit de prétexte à la production de nouvelles bouteilles poudreuses, débouchées avec précaution. Le sang généreux du vieux bourgogne remplaça dans les verres l'or liquide du graves. Les têtes commencèrent à s'échauffer. Récits de chasse, histoires de femmes, propos salés, se croisèrent tumultueusement. Au milieu de cette grosse joie bruyante et communicative, Jacques Chantal allait bientôt vérifier à ses dépens combien son ami Courtois avait été judicieux, en disant que la transition est plus facile qu'on ne croit entre la poésie enthousiaste et la vulgaire prose. Les éclats de voix de ces bourgeois vantards et paillards, la matérialité grossière de leur conversation chassèrent l'image de Claudette. Effarouchée, elle s'enfuit, comme s'étaient envolées du sapin les mésanges terrifiées par le tapage des convives. La contagion du rire et des plaisanteries rabelaisiennes

gagna Jacques peu à peu. Au spectacle des fioles débouchées et des pâtés éventrés, il fut suggestionné à son tour et succomba à l'esprit d'imitation. Une sotte vanité juvénile s'en mêlant, il voulut tenir tête à ses voisins et se laissa verser du vin à verre pleurant. Mais il avait le cerveau moins solide que ces intrépides vide-bouteilles ; le grand air le grisa avant tous les autres. Il commença d'élever la voix, gesticula et, pour se mettre à l'unisson, entonna une chanson à boire. Maurice, réservé et correct comme toujours, gardait mieux son sang-froid; il observait son ami avec un compatissant sourire qui exaspérait ce buveur novice. Il s'imaginait que Courtois, le jugeant fort émoustillé, se gaussait de lui. Alors, pour lui prouver sa force de résistance, il continuait de trinquer et de vider son verre. Au dessert, le champagne l'acheva.

Quand, vers cinq heures, on se leva de table pour remonter en voiture, Jacques était devenu le plus tapageur et le plus déséquilibré des convives. Tandis que le char à bancs roulait à travers bois, il se dressait debout sur la banquette pour déclamer des vers incohérents ; il menaçait à chaque instant de culbuter pardessus les roues et on était obligé de le violenter pour le faire asseoir. A la fin cependant, l'air frais lui tapa sur le front et le calma. Il tomba insensiblement dans un état de désagréable torpeur, qui ne se dissipa que lorsque les voitures arrivèrent à Juvigny.

Il se frotta les yeux, vit tout à coup la ville haute dessiner sur le ciel étoilé son profil accidenté de toits aigus et de clochers. Les vitres trouaient de points rouges l'obscurité des façades. Brusquement Jacques songea que l'une de ces fenêtres éclairées était celle de mademoiselle Le Mesnil. Cette soudaine résurrection de l'image de Claudette dans son cerveau embrumé suffit à en dissiper les fumées. La crainte lui vint qu'on ne contât sa débauche à la jeune fille, et cette appréhension de déchoir dans l'estime de sa bien-aimée le dégrisa subitement. Il eut honte de la faiblesse de sa volonté, de son humiliante défaillance. Un dégoût



DEBOUT SUR LA BANQUETTE JACQUES DÉCLAMAIT DES VERS INCOHÉRENTS...

de lui-même lui monta aux lèvres. Ce fut avec un amer sentiment de mortification qu'il sortit de la voiture et, les jambes lourdes, rentra chez lui au bras de Maurice Courtois.

V

Les dames patronnesses de la Société maternelle se réunissaient tous les samedis au rez-de-chaussée d'une maison située place de la Couronne, non loin du vieux collège. La pièce affectée à l'ouvroir était éclairée par deux fenêtres ouvrant sur la place et d'où un jour froid filtrait, à travers les rideaux de mousseline, sur la longue table de travail, sur les murs garnis de placards et de casiers et sur la cheminée surmontée d'une statue de saint Vincent de Paul en plâtre colorié. Quatre heures sonnaient à l'horloge du collège et, dans la rue, s'opérait bruyamment la sortie des externes. Plusieurs dames avaient déjà quitté l'ouvroir; celles qui restaient causaient discrètement, occupées à empaqueter des layettes qu'elles classaient ensuite dans les casiers. Seule, la petite madame Daumance demeurait oisive. Assise à l'angle de la cheminée, elle présentait alternativement au brasier les semelles de ses bottines.

— Chère madame, dit la trésorière, madame Herbillon, relevant sa longue tête penchée sur un registre et interpellant la frileuse patronnesse, je trouve une erreur dans vos comptes... Si cela ne vous dérange pas, vous serez bien aimable de les vérifier avec moi.

— Je vous en prie, répondit madame Daumance d'une voix languissante, grâce pour ce soir !... J'ai la migraine et ne suis bonne à rien.

— Vous avez trop dansé avant-hier, insinua la compatissante madame Chantal ; je me souviens que lorsque j'allais au bal, j'étais sûre de souffrir de ma névralgie, le lendemain... C'était réglé... Mon fils tient de moi, sous ce rapport, car ce matin il se plaignait d'un violent mal de tête.

— En tout cas, répliqua malignement madame Daumance, si monsieur Jacques a attrapé la migraine, ce n'est pas en dansant avec moi... Il m'a totalement négligée.

— Si Charlotte était ici, ajouta aigrement madame de Velaines, elle pourrait en dire autant... Dès le premier quadrille, monsieur Jacques lui a fait faux bond.



MADAME DAUMANCE DEMEURAIT OISIVE.

— Est-ce possible ! s'exclama plaintivement madame Chantal. Jacques sera arrivé en retard...

— Ou peut-être avait-il de plus agréables engagements? reprit sournoisement madame Daumance.

— Ah ! dame, Charlotte n'est ni coquette ni évaltonnée comme mademoiselle Le Mesnil, et monsieur Jacques préfère sans doute les jeunes filles avec lesquelles on n'a pas à se gêner.

— Elle est jolie, la petite Le Mesnil, on ne peut pas en disconvenir, affirma madame Daumance... Un peu étourdie, un peu trop en l'air, mais les jeunes gens aiment ça... monsieur Jacques l'invitait souvent et, quand ils ne dansaient pas ensemble, ils ne se quittaient pas des yeux... Mon Dieu, je comprends que la jeunesse soit un peu folle ; pourtant il y avait des dames que ça scandalisait...

— Je dois avouer que j'étais parmi ces dernières, déclara sentencieusement madame Herbillon ; je souffrais pour mes fillettes qui ne sont pas habituées à être témoins de pareilles inconvenances. Je regrettais de les avoir amenées, et c'est d'un exemple déplorable... En contant fleurette à une fille inconséquente, monsieur Chantal joue son rôle de jeune homme et, tout en le blâmant, je ne m'en étonne pas trop... Mais conçoit-on une mère assez aveugle pour tolérer un semblable manque de tenue ? Madame Le Mesnil s'imagine-t-elle que lorsque son enfant aura coqueté de la sorte avec cinq ou six jeunes fous, elle trouvera facilement à l'établir ?

— Elle espère probablement que Jacques deviendra assez amoureux de Claudette ou la compromettra suffisamment pour être obligé de l'épouser? remarqua perfidement madame de Velaines.

— C'est insensé ! protesta madame Herbillon ; par le temps qui court, un garçon sans position ne se marie pas avec une fille sans fortune... Voyons, madame Chantal, vous qui êtes une femme de sens, si votre fils venait vous dire qu'il s'est amouraché de mademoiselle Le Mesnil et qu'il veut l'épouser, que répondriez-vous?

Madame Chantal était suffoquée de ce qu'on lui apprenait.

— Moi ! s'écria-t-elle en joignant les mains, j'en serais au désespoir ! Jacques aurait-il cinq ans de plus et une situation, je refuserais net mon consentement... Nous n'en sommes pas là, Dieu merci ! et j'y mettrai bon ordre... J'espère encore, d'ailleurs, qu'on aura exagéré les choses...

— Je le souhaite, madame, repartit sèchement madame Herbillon ; en tout cas, une amie charitable devrait avertir madame Le Mesnil du danger auquel elle expose sa fille...

Madame Chantal quitta l'ouvroir dans un état fort troublé. Elle avait l'esprit un peu étroit et timoré. L'idée qu'en ce moment la conduite de Jacques défrayait la conversation des gens de Juvigny, la mettait aux champs. Elle détestait d'occuper d'elle ou des siens la curiosité publique. Très alarmée, elle se demandait jusqu'à quel point son fils s'était avancé. Son honnêteté s'effarouchait, sa prudence bourgeoise s'inquiétait. Elle avait rêvé pour Jacques, lorsqu'il serait casé dans l'administration, un beau mariage, c'est-à-dire l'alliance de quelque famille riche et influente du pays. Parfois, plongée en ses ambitieux calculs, elle s'était flattée que madame de Velaines, veuve, bien rentée et appartenant au meilleur monde, ne serait pas éloignée d'accepter un peu plus tard Jacques pour son gendre. Charlotte n'avait que seize ans, elle était fille unique et sa mère déclarait qu'elle ne la marierait qu'à sa majorité. D'ici là, Jacques aurait acquis une position honorable, et rien ne s'opposerait à ce qu'il se mît sur les rangs... Et voilà que l'apparition de cette petite Claudette menaçait de démolir ce château en Espagne !... Depuis quand cette fâcheuse inclination était-elle née et quels progrès avait-elle déjà faits?... Madame Chantal l'ignorait, mais vraisemblablement les choses avaient été poussées assez loin, puisque ces dames en parlaient si haut et s'en scandalisaient... Le plus clair indice, et aussi le plus désolant, c'était la mauvaise humeur de madame de Velaines. Jacques, en courtisant mademoiselle Le Mesnil, avait blessé l'amour-propre de la mère de Charlotte. Il fallait au plus tôt et par tous les moyens remédier au mal, couper à la racine une amourette qui mettait en péril l'avenir de ce malheureux enfant... Tête basse, le front soucieux, madame Chantal méditait tristement sur cette malencontreuse aventure et se hâtait vers son logis de la rue des Tanneurs.

Dès qu'elle fut rentrée, elle s'assura

que son mari travaillait encore à son bureau et le pria de venir causer avec elle.

M. Chantal frisait la cinquantaine. De petite taille, comme son fils, il était vif, remuant, toujours affairé. Vêtu de noir, propret, les joues et le menton rasés, les yeux protégés par les lunettes bleues, le front carré surmonté d'une forêt de cheveux poivre et sel, il avait les qualités et les défauts de cette génération de fonctionnaires, dont le règne de Louis-Philippe vit la grandeur et dont le second Empire prépara la décadence. Très f dans sa spécialité, travailleur acharn se montrait respectueux du pouvoir et de la hiérarchie, amoureux d'ordre et de régularité. L'administration était son idéal, l'unique objet de son culte. Honnête et méthodique, il poussait parfois l'économie jusqu'à la parcimonie, et la prudence jusqu'à la pusillanimité. En bourgeois prévoyant, après s'être donné le luxe d'un garçon, il s'était arrêté là et n'avait plus eu d'enfants ; au demeurant, un excellent père de famille, aimable, d'humeur gaie, et spirituel à ses heures.

Lorsque sa femme lui eût conté ce qu'elle venait d'apprendre, M. Chantal demeura un moment pensif :

— Diable ! diable ! murmura-t-il, le gaillard jette sa gourme, cela devait arriver... J'aurais préféré seulement qu'il s'attaquât à quelque grisette sans conséquence, au lieu de tomber sottement amoureux d'une jeune fille du monde... Elle est donc bien jolie, cette petite Le Mesnil?

— Il ne s'agit pas de cela ! se récria madame Chantal, choquée ; belle ou laide, Jacques la compromet par ses assiduités... C'est inconvenant et, de plus, c'est malhonnête, puisqu'il ne peut l'épouser.

— Bah ! ce n'est qu'une passade... Jacques en reviendra de lui-même, dès qu'il sera fatigué de jeter sa poudre aux moineaux !

— En attendant, il se monte la tête et sa lubie l'affole. Cette jeune étourdie et lui se donnent en spectacle, chacun en jase... J'ai bien vu, cette après-midi, que madame de Velaines était vexée et me battait froid. Rappelle-toi que nous avions pensé à un mariage possible entre Charlotte et Jacques, lorsqu'ils auraient quatre ou cinq ans de plus... Charlotte sera un excellent parti et jusqu'a présent sa mère paraissait entrer dans nos vues ; mais si ton fils s'entête à commettre des sottises, adieu, paniers !...

Cet argument sembla agir sur M. Chantal. Il rentra ses lèvres, enleva ses lunettes, les frotta machinalement, ce qui était chez lui un symptôme de graves préoccupations. Sa femme comprit qu'elle avait touché l'endroit sensible et qu'il était perplexe :

— Si tu m'en crois, poursuivit-elle, tu



M. CHANTAL.

feras venir Jacques tu le chapitreras d'importance et tu lui enjoindras de cesser de s'occuper de mademoiselle Le Mesnil... Il faut absolument trancher dans le vif.

— Hum !... Le garçon est rétif et en outre il a des idées romanesques... Si nous prenons son amourette au sérieux, il est capable de s'obstiner et de nous occasionner de pires désagréments... Non, cette méthode-là n'est point la bonne. A mon avis, le meilleur remède consisterait en un changement d'air. Dès que Jacques sera loin de mademoiselle Le Mesnil, le danger que tu redoutes se trouvera tout doucement conjuré.

— Tu veux que nous nous séparions de lui?

— Parfaitement... Il avait témoigné le désir de faire son droit à Paris ; je

vais lui dire que je l'autorise à s'installer au quartier Latin dans un bref délai... Je serais bien étonné s'il refusait d'obéir... C'est un sacrifice d'argent, mais de deux maux il faut choisir le moindre.

— Le moindre !... En es-tu sûr?... Ne crains-tu pas qu'un enfant de vingt et un ans, jeté en plein Paris, ne soit exposé à des tentations, à des entraînements plus dangereux encore?

— D'abord il n'aura pas assez d'argent pour y succomber, et puis il sera préservé précisément par son amour platonique pour mademoiselle Le Mesnil... et voilà pourquoi nous devons nous garder de lui ôter ses illusions. Elles s'en iront d'elles-mêmes à la longue, quand il sera tout à fait acclimaté à l'air parisien, et d'ici là, elles l'empêcheront de penser à mal...

Le même soir, après le dîner, quand le dessert fut enlevé et la domestique retirée en sa cuisine, M. Chantal dit à son fils :

— Mon cher ami, jusqu'à présent, tu as pu te dispenser de suivre les cours de la Faculté et subir victorieusement un examen, tout en restant avec nous ; il n'en sera pas de même pour les autres épreuves qui sont beaucoup plus difficiles. La procédure, le droit romain, demandent à être étudiés sur place ; c'est pourquoi, en vue de ton avenir, ta mère et moi nous nous sommes résignés à t'envoyer à Paris. Cela grèvera notre modeste budget et nous imposera des privations ; mais, nous l'espérons du moins, tu nous dédommageras en travaillant d'arrache-pied et en menant là-bas une conduite exemplaire.

Pris à l'improviste, Jacques manifestait plus d'étonnement que de joie. Il était devenu rouge ; ses regards inquiets interrogeaient alternativement les figures un peu énigmatiques de ses parents, comme pour y chercher les motifs d'une détermination si inattendue.

— Quoi ! s'écria M. Chantal, tu ne réponds rien?... Pourtant, il y a un an, tu insistais pour habiter le quartier Latin comme ton ami Courtois, et, ma foi, aujourd'hui, en te proposant de tâter de la vie d'étudiant, je croyais aller au-devant de tes désirs !...

— C'est vrai, répliqua enfin Jacques, mais vous vous étiez si carrément opposés à la réalisation de mon projet que j'avais fini par y renoncer... Je n'y pense même plus.

— Nous y avons pensé pour toi... Quand il s'agit de tes intérêts, nous ne reculons devant aucun sacrifice.

Madame Chantal, qui comptait nerveusement les mailles de son tricot, poussa un soupir.

— Je vous remercie tous deux, murmura Jacques ébaubi.

— A la bonne heure ! C'est donc chose convenue, tu partiras après le carnaval... Mais entendons-nous bien ! Comme je tiens à ce que ton séjour à Paris se prolonge le moins possible, tu t'arrangeras de façon à subir tes examens dans le plus bref délai... Par conséquent, pas de vacances, point d'allées et venues. Les voyages sont coûteux et entraînent d'inutiles pertes de temps. Tu ne reviendras à Juvigny qu'avec ton diplôme de licencié en poche... Maintenant embrasse ta mère qui a le cœur gros à la pensée d'être séparée de toi pendant un an et demi.

Là-dessus, madame Chantal fondit en larmes et Jacques, très ému de son côté, se jeta au cou de sa mère. La pieuse femme en profita pour adresser à son fils un sermon où elle l'exhorta à vivre chrétiennement dans cette capitale pleine d'embûches, à calmer l'ardeur de son imagination, à fuir les fréquentations mauvaises, à ne jamais s'écarter des principes d'honnêteté et d'économie dans lesquels il avait été élevé... Puis, après une dernière embrassade, le jeune homme regagna son cabinet de travail.

Quand il se trouva seul, assis devant sa table où l'abat-jour de la lampe renvoyait un étroit cercle lumineux sur les livres ouverts, et qu'il chercha à se rendre compte de ce qu'il éprouvait, il fut surpris, presque humilié de se sentir plus troublé qu'attristé. Dans le silence de la nuit de février, il écoutait sans bouger la voix grave des quarts, tintant à la tour de l'Horloge, et peu à peu il démêlait au fond de son cœur une timide et confuse joie. Assurément il souffrait de se séparer de Claudette au moment où s'épanouissait leur mutuelle tendresse, et pourtant, à travers sa peine, un consolant filet de lumière perçait ainsi qu'une lointaine blancheur d'aube. Il avait toujours souhaité de vivre à Paris dans une atmosphère intellectuelle où ses goûts pourraient se développer à l'aise et se satisfaire pleinement. Grâce à un revirement

inespéré de la volonté paternelle, ce vœu allait être exaucé. Dans quelques jours il pourrait se mêler au monde des lettrés et des artistes, passer de longues heures au Louvre, fréquenter les bibliothèques et les théâtres, sortir enfin de l'horizon où il étouffait. Cette perspective d'une existence plus libre et plus large l'exaltait et, sans qu'il en eût nettement conscience, cette excitation atténuait le regret de quitter si brusquement mademoiselle Le Mesnil. Il se tourmentait de cet éloignement, de ces dix-huit mois d'absence pendant lesquels il demeurerait sans nouvelles de la bien-aimée ; mais, en même temps, l'allégresse d'habiter Paris adoucissait secrètement son chagrin. Il avait honte d'être moins désolé qu'il ne l'eût cru. Pour apaiser ses scrupules, il se disait que, là-bas, il travaillerait de façon à assurer son indépendance. Il reviendrait de Paris plus fort, mieux armé pour la lutte, peut-être même ayant déjà conquis une position qui lui permettrait d'épouser Claudette au retour. Il s'endormit fiévreusement, et, le lendemain, se réveilla presque joyeux. Le mot « Paris » tintait à son oreille comme une formule d'incantation, comme un magique « Sésame » destiné à lui ouvrir toutes grandes les portes de l'avenir...

Ce lendemain était précisément le dimanche où mademoiselle Le Mesnil avait promis de se montrer au coin de sa terrasse, après la grand'messe. A onze heures, Jacques ouvrit sa fenêtre et s'accouda à la barre d'appui. La température était douce, le vent soufflait du sud et apportait par volées sonores le carillon des cloches de la ville haute, annonçant la sortie de la messe. Il avait plu pendant la nuit. Une tiède humidité imprégnait l'air. A travers de gros nuages blancs, un pâle soleil filtrait sur l'ardoise des toits mouillés qui luisaient clairs comme argent. Au bout de la lorgnette, Jacques distinguait la façade noire du logis Le Mesnil, le jardinet sans verdure, la porte-fenêtre entr'ouverte où flottait la mousseline des rideaux, et il attendait l'apparition de Claudette avec un frisson intérieur. Mais il eut beau écarquiller les yeux, il ne vit rien venir. Aucune main féminine ne poussa la porte-fenêtre entre-bâillée, la terrasse demeura déserte et midi sonna sans que mademoiselle Le Mesnil se fût montrée. Il craignit de s'être trompé d'heure et, aussitôt après son déjeuner, remonta à son poste d'observation. Même solitude de la terrasse ; seulement les fenêtres étaient maintenant closes ; les rideaux soigneusement baissés interposaient leur voile blanc entre ses regards avides et l'intérieur du logis où rien ne remuait.

Dépité, Jacques s'assit à sa table de travail et repensa à Paris où il devait arriver le soir du mercredi des Cendres. Le manque de parole de Claudette le préoccupait, mais, à travers son inquiétude, l'image de Paris revenait comme une caresse et changeait le cours de ses réflexions. Pour calmer la fièvre qui l'agitait, il se remit à lire un volume de Gœthe ouvert devant lui. C'était le livre de *Poésie et Vérité*, où l'auteur de *Faust* conte ses impressions de jeunesse. Depuis quelque temps, cette autobiographie était la lecture favorite de Jacques. Il s'arrêtait surtout complaisamment aux chapitres relatifs à la liaison de Gœthe et de Frédérique Brion. Les amours de l'étudiant de Strasbourg et de la fille du pasteur de Sesenheim l'attiraient, parce qu'il y trouvait une analogie avec sa propre situation à l'égard de Claudette. Ce dimanche après-midi, la ressemblance le frappa davantage encore. Comme Gœthe, n'entrevoyait-il pas qu'un jour il serait forcé de quitter celle qu'il aimait et, de même que Gœthe, n'avait-il pas, trop facilement et avec une sorte de perversité égoïste, cédé à la tentation de troubler une âme innocente, sans être bien sûr de pouvoir jamais lui donner le bonheur promis?...

Il abandonna son livre et retourna près de la fenêtre. Les cloches carillonnaient pour la sortie des vêpres. Dans le logis Le Mesnil, tout demeurait clos, le jardinet restait désert. Des nuages plombés, lourds de pluie, s'amassaient au-dessus de la ville haute ; le vent, plus vif et plus humide, les poussait au-dessus de la vallée. A l'ouest, dans la direction de Paris, le soleil glissait parmi des nuées violettes où, par d'étroites déchirures, le ciel apparaissait teinté de rose et de safran. L'astre plongea au fond d'un dernier lac de brume, qu'il empourpra un moment et où il se noya. Un crépuscule gris succéda à cette suprême flambée du couchant. Déjà les maisons de la ville haute s'enténébraient. Le logis Le Mesnil,

dont aucune lueur n'étoilait les vitres, semblait vide et abandonné. De larges gouttes de pluie commencèrent à s'écraser contre les murs et Jacques quitta la fenêtre, tandis qu'avec la nuit descendante, une anxieuse mélancolie lui tombait sur le cœur.

VI

Jacques devait partir en compagnie de Maurice Courtois qui retournait à Paris pour y préparer sa thèse. Lorsque ce dernier fut informé de la détermination prise par M. Chantal, il dit à son ami :

— Je parie que tes parents connaissent ton roman avec la petite Le Mesnil !

Cette éventualité, à laquelle le jeune homme n'avait nullement songé, le tourmenta singulièrement. Il lui sembla tout d'un coup apercevoir une corrélation entre le brusque revirement de son père et la persistance de Claudette à ne plus se montrer sur la terrasse, et cette coïncidence lui mit martel en tête. Si on avait jasé au sujet de ses assiduités auprès de la jeune fille et si ces commérages étaient venus aux oreilles de M. Chantal, vraisemblablement, madame Le Mesnil avait dû de son côté en être avertie. Cette désagréable supposition prit bien vite en son esprit la consistance d'une certitude. Son imagination travailla : il vit Claudette sermonnée, tancée, questionnée par sa mère, et avouant tout ce qui s'était passé depuis la sauterie chez le principal. Plus de doute, on lui avait interdit les stations sur la terrasse ; peut-être madame Le Mesnil était-elle en possession des vers remis par Jacques à sa fille?... Leur poétique histoire d'amour courait probablement la ville et les bourgeois de Juvigny en faisaient gorges chaudes !

Tout en préparant sa malle pendant l'après-midi du mardi gras, le jeune homme ruminait ces pénibles hypothèses et le désenchantement pénétrait en lui par lentes infiltrations. En cette âme mobile et facilement impressionnable, l'enthousiasme flambait avec d'éclatantes lueurs, puis, au moindre mécompte, s'éteignait comme un feu de pâtre sur lequel tombe une pluie d'été. Son esprit ombrageux grossissait les obstacles jusqu'à les faire paraître insurmontables. Sa volonté s'alanguissait, il se décourageait avant d'avoir combattu et voyait tout en noir.

En ce moment, après avoir impatiemment compté les heures qui le séparaient du bal du mardi gras, il se demandait s'il n'agirait pas plus honnêtement en s'abstenant de s'y montrer.

La malle béante était déjà presque remplie, et il se résignait à y enfermer son habit, quand une musique nasillarde, montant de la rue, l'attira à la fenêtre. En bas, au milieu de la chaussée, un pauvre diable de joueur d'orgue, vêtu de velours verdâtre, appuyait sa boîte sur l'un de ses genoux ployé en avant, et tournait sa manivelle, en fouillant du regard les embrasures des fenêtres. L'orgue jetait dans l'air humide les lambeaux d'une valse espagnole, dont Jacques avait entendu au dernier bal les motifs tantôt fringants et tantôt langoureux. Comme les parfums, la musique a une magie évocatrice. Accoudé à la barre d'appui, Jacques suivait les modulations de la valse ; le rythme l'entraînait peu à peu vers le pays du rêve et des ressouvenirs. Une attrayante image passait et repassait devant ses yeux. Légère et vaporeuse, Claudette glissait dans le tourbillon du bal, soutenue par le bras de l'heureux cavalier qui enlaçait sa taille souple. Il revoyait sa figure rieuse inclinée sur l'épaule du valseur, ses petits pieds chaussés de satin blanc qui touchaient à peine le sol, et un fougueux désir le ressaisissait. Il voulait une dernière fois se griser du clair regard de Claudette, entendre, à travers le sourire les lèvres malicieuses, cette voix qui lui avait murmuré de si troublantes confidences... Oh ! respirer une fois encore cette fleur de grâce et de jeunesse, puis emporter avec lui ce suprême délice, et lorsqu'il serait loin, en savourer la douceur, pareille à l'odeur pénétrante des violettes fanées !... Il rejeta vivement l'habit noir sur le dossier d'une chaise, et ferma précipitamment la malle...

Le soir, lorsque, ayant achevé sa toilette, il redescendit dans la salle à manger où, sous l'abat-jour de la lampe, madame Chantal tricotait, il avait les yeux brillants et le geste nerveux. Sa mère, l'examinant à la dérobée avec inquiétude, fut presque tentée de lui adresser quelques

recommandations prémonitoires ; mais elle se souvint à temps des injonctions de M. Chantal, elle songea que son fils partait le lendemain et, attendrie, jugea cruel de gâter le dernier plaisir qu'il prendrait à Juvigny. Elle se borna, en arrangeant le nœud de cravate de Jacques, à l'embrasser et à murmurer :

— Allons, amuse-toi bien, et surtout n'oublie pas cette fois d'inviter Charlotte de Velaines !

On dansait déjà, quand le jeune homme entra dans le grand salon. Dès le premier coup d'œil circulairement jeté, il distingua à l'autre bout de la pièce, Claudette qui figurait dans un quadrille. Elle était vêtue d'une robe de gaze rose, et une rose mousseuse s'épanouissait dans ses cheveux crêpés. Jacques la trouva un peu pâlie. Il remarqua que ses clairs yeux couleur noisette n'avaient pas leur pétillante vivacité coutumière, et que ses lèvres souriaient à peine. Ce sérieux insolite réveilla ses appréhensions et un douloureux pressentiment lui comprima la poitrine. Sitôt le quadrille terminé, il traversa le salon et se dirigea vers les sièges occupés par madame Le Mesnil et sa fille. La mère répondit froidement à son salut ; Claudette, gênée, évitait de le regarder et, quand il l'eut invitée pour une prochaine contredanse, avant de répondre, elle consulta des yeux sa mère :

— Une mazurka seulement ! murmura brièvement madame Le Mesnil.

Claudette rougit, consulta son carnet et dit très vite :

— Je suis engagée pour toutes les contredanses, mais je puis vous donner la première mazurka...

Jacques s'inclina, puis s'éloigna, glacé par cet accueil auquel on ne l'avait pas habitué, et où il vit le présage d'un désastre. Il se rencogna dans l'angle d'une porte, la figure allongée et le cœur serré. De nouveau, une subite dépression l'inclinait à tout envisager sous de noires couleurs. Il lui semblait que les regards fixés sur lui épiaient sa mine abattue et devinaient sa déconvenue. Il était certain maintenant que madame Le Mesnil lui en voulait d'avoir compromis Claudette, et que celle-ci lui gardait rancune de la situation fausse où elle se trouvait. Et, en conscience, il était contraint de reconnaître qu'il méritait les reproches de la mère et de la fille. Claudette avait agi avec la candide étourderie d'une enfant qui ignore le mal et suit ingénument les impulsions de son cœur. Mais lui, en sa qualité d'homme, aurait dû se montrer moins égoïste et plus réservé. Il aurait dû se souvenir que la réputation d'une jeune fille est pareille à la neige ; la moindre goutte d'eau suffit à y faire une tache. Il n'ignorait pas qu'à son âge, il ne pouvait songer à se marier et, d'ailleurs, il connaissait les visées ambitieuses de ses parents. La responsabilité de ce qui arrivait lui incombait donc entièrement... Du fond de son âme, un remords s'élevait comme une vapeur délétère qui ternit toutes choses autour d'elle. Les danses venaient de recommencer. L'orchestre jouait cette même valse espagnole qu'il avait entendu moudre par un orgue des rues ; mais à cette heure la musique n'évoquait plus que des images décolorées et des regrets stériles Jacques voyait les couples tournoyer et, de cette féerie de la valse, il ne percevait plus que les aspects prosaïques et grotesques. Les femmes n'étaient préoccupées que des heurts pouvant déranger leurs coiffures ou endommager leur toilette ; les danseurs, rouges, essoufflés, roulaient des yeux apoplectiques, et dans les intervalles de repos, épongeaient d'un geste vulgaire leur front ruisselant. Il prenait le bal en dégoût, redoutait le moment prochain où il faudrait s'expliquer avec Claudette ; il souhaitait d'être bien loin déjà, roulant dans le train qui l'emporterait vers Paris ; et pourtant la pensée de cette inévitable disparition faisait monter de son cœur à sa gorge un flot d'amère tristesse...

Tout à coup les musiciens attaquèrent le prélude de la mazurka promise. Il quitta son coin et, frissonnant, se dirigea vers la chaise que Claudette occupait près de sa mère. En le voyant, la jeune fille s'était levée, et, sans un mot, avait accepté son bras. Ils firent quelques pas dans la foule. Dès les premières mesures, le bras de Jacques entoura la taille de Claudette, et silencieusement ils commencèrent à danser. D'un accord tacite ils pénétrèrent dans la galerie et, toujours muets, débouchèrent dans la salle de billard encore déserte. Là ils se trouvaient comme en un refuge relativement paisible. La musique y arrivait assourdie, et on y pouvait converser quelques mi-

nutes sans témoin. Ils s'y arrêtèrent : leurs yeux échangèrent un regard contrit.

— Qu'avez-vous? demanda Jacques, que s'est-il passé?



ILS COMMENCÈRENT A DANSER

— Depuis jeudi, répondit mademoiselle Le Mesnil, j'ai eu beaucoup d'ennuis. Nous avons été espionnés au dernier bal et on a averti ma mère... On lui a répété des propos qui l'ont irritée et c'est à grand'-peine que j'ai obtenu de danser une seule fois avec vous, afin de vous expliquer moi-même pour quelles raisons je ne dois plus vous parler...

— Et... quelles sont ces raisons? balbutia-t-il, troublé.

La mignonne poitrine de Claudette se gonfla, et un soupir rouvrit ses lèvres.

— Il y a des gens méchants au monde! reprit-elle, des gens qui voient le mal partout et qui en donneraient l'idée à ceux mêmes qui n'y songent pas... On a prétendu que vous vous amusiez à me compromettre et que vous n'étiez pas sérieux ; on a ajouté que votre famille, du reste, avait été furieuse en apprenant que vous vous occupiez de moi, et que madame votre mère s'était écriée : « Je serais au désespoir si mon fils aimait cette petite fille !... »

Jacques protesta. C'était une calomnie, sa mère n'avait certainement pas tenu ce langage..

— Je suis desolé, continua-t-il, d'avoir été la cause de ces commérages dont madame Le Mesnil a dû être froissée avec raison... Dites-lui bien que je m'estimerais, au contraire, très heureux de vous épouser dès demain, si je n'écoutais que mon cœur et si j'etais maître de ma personne... Rassurez-la ; qu'elle le permette ou non, hélas! je n'aurai plus de longtemps le bonheur de vous voir... Je pars demain pour Paris, et j'y resterai dix-huit mois...

Claudette pâlit, et une buée voila ses yeux clairs.

— Vous partez ! répéta-t-elle consternée.

— On veut que j'achève mon droit là-bas, répondit-il en baissant la tête... Je pars navré, croyez-le bien... Mais quoi? je ne suis ni en âge ni en situation de résister à mon père... et je...

Il balbutiait, honteux de ses hésitations et comprenant trop que Claudette espérait de lui autre chose que de stériles regrets.

— Allons, répliqua-t-elle en secouant la tête, je m'aperçois que tout n'était pas faux dans ce qu'on nous a rapporté... On veut vous éloigner de moi... Je sais bien que vous n'avez pas de position et que vous ne pouvez vous marier maintenant ; mais nous sommes jeunes, et je m'imaginais... Moi, je vous aurais attendu !

Il vit qu'elle avait les yeux mouillés et fut tenté de se prosterner aux pieds de cette adorable fille, en lui demandant pardon de son misérable égoïsme. Du moins, il essaya de s'excuser :

— Claudette, je vous jure que...

— Il suffit, interrompit-elle en se mordant les lèvres; prenez garde,on nous observe... Dansons !

Il l'enlaça et ils repartirent. La musique de la mazurka devenait plus tendre, plus langoureuse, comme pour mieux faire sentir à Jacques la tristesse de cette séparation. D'un regard passionné, il enveloppait les formes mignonnes, la délicate beauté de cette enfant dont il venait de déchirer le cœur. Il admirait ces lèvres roses, ces yeux purs, cette taille fine et pliante ainsi qu'un brin d'osier. L'orchestre se tut, et il offrit le bras à Claudette.

— Alors, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de la galerie et en tournant vers lui ses yeux moites, alors... c'est adieu?

— Claudette, je vous aime !... murmura-t-il.

Elle hocha la tête d'un geste incrédule, et, sans plus se parler, ils rentrèrent dans le salon.

Dès qu'il eut ramené la jeune fille près de sa mère, Jacques n'eut plus le courage de rester au bal. Il avait conscience du mal qu'il venait de faire, et le remords qu'il éprouvait lui rendait odieuses toutes ces lumières, toutes ces musiques de fête. Il courut au vestiaire, endossa son paletot et s'en alla.

Rentré chez lui, dans son cabinet de travail, il alluma la lampe et s'accouda à sa table. Au dehors, la nuit était noire et pluvieuse ; le silence était troublé par les grossières clameurs de quelques masques en goguette, se dirigeant vers le bal du théâtre. Ces voix avinées et fausses, résonnant dans les ténèbres, accroissaient encore l'impression de mécontentement et de malaise qu'il rapportait de la préfecture. Elles étaient ironiques et vulgaires comme la réalité qui succédait si piteusement à son roman d'amour et de poésie.

Soudain ses yeux tombèrent sur le volume de Gœthe, dont la lampe baignait de sa clarté tranquille les feuillets ouverts, et au milieu d'une page il lut :

« Ces amours de la première jeunesse auxquelles on se livre sans aucune pensée d'avenir, sont pareilles aux bombes qui s'élèvent en courbes brillantes vers les étoiles, semblent séjourner un instant au milieu d'elles, reparaissent pour décrire la même courbe en sens inverse et pour porter la désolation là où elles retombent. »

Le lendemain, par le train de midi, il partit avec Maurice Courtois. La file des wagons démarra lentement, et, tandis qu'elle roulait au fond de la vallée, Jacques, la tête à la portière, regardait les terrasses, les vieux logis et les clochers de la ville haute fuir derrière la fumée blanche de la locomotive. Il vit les vitres de la maison Le Mesnil scintiller un moment sous un rayon de soleil, puis s'éteindre. Il songea douloureusement que c'était le symbole de son amour pour Claudette : une brève flambée de lumière entre deux nuages. La pluie recommençait à fouetter la paroi du wagon ; il releva la glace et se rejeta dans son coin, en face de Maurice qui l'observait avec une douce commisération.



VII

Au lieu de dix-huit mois, Jacques Chantal passa deux ans au quartier Latin. Dès les premières semaines, il était pris par ce charme subtil qu'on respire avec l'air de Paris et il s'en imprégnait délicieusement. Le seul fait de descendre dans la rue, de s'arrêter devant les

affiches de spectacle, de feuilleter les livres nouveaux sous les galeries de l'Odéon ou de flâner au Luxembourg, constituait pour lui un excitant plaisir. Il n'oubliait pas cependant qu'on l'avait envoyé dans la grande ville pour devenir licencié et, sagement, il partageait en deux ses journées : la matinée était consacrée au droit ; il réservait l'après-midi à ses études et à ses distractions préférées : les bibliothèques, les musées et le théâtre. Son amour pour les lettres s'avivait, s'affinait, prenait le meilleur de son temps et le préservait des chutes périlleuses. Il ne poussait pas la vertu jusqu'à l'abstinence et ne se privait pas de quelques passagères bonnes fortunes ; mais l'attrait des étudiantes du Quartier ne réussissait pas à le détourner du travail ; après quelques brèves escapades galantes, il n'en revenait que plus passionnément au culte de l'intellectuelle Beauté. Les excitations de sa vie nouvelle n'avaient pas totalement effacé de son cœur l'image de Claudette Le Mesnil, mais elles l'avaient insensiblement décolorée. Les impressions de son premier amour ressemblaient à des fleurs couchées dans un herbier et qui perdent de jour en jour leurs nuances et leur parfum. L'enchantement de Paris faisait fuir dans un vaporeux lointain les souvenirs de Juvigny. Jacques se livrait tout entier à la joie de vivre en un milieu cultivé, plus conforme à ses goûts et à ses aspirations. Aussi, malgré les rappels de son père, allongeait-il la courroie sous prétexte de retards survenus dans l'impression de sa thèse. Il fallut que M. Chantal menaçât de supprimer l'allocation mensuelle pour activer la soutenance de cette thèse tant de fois ajournée.

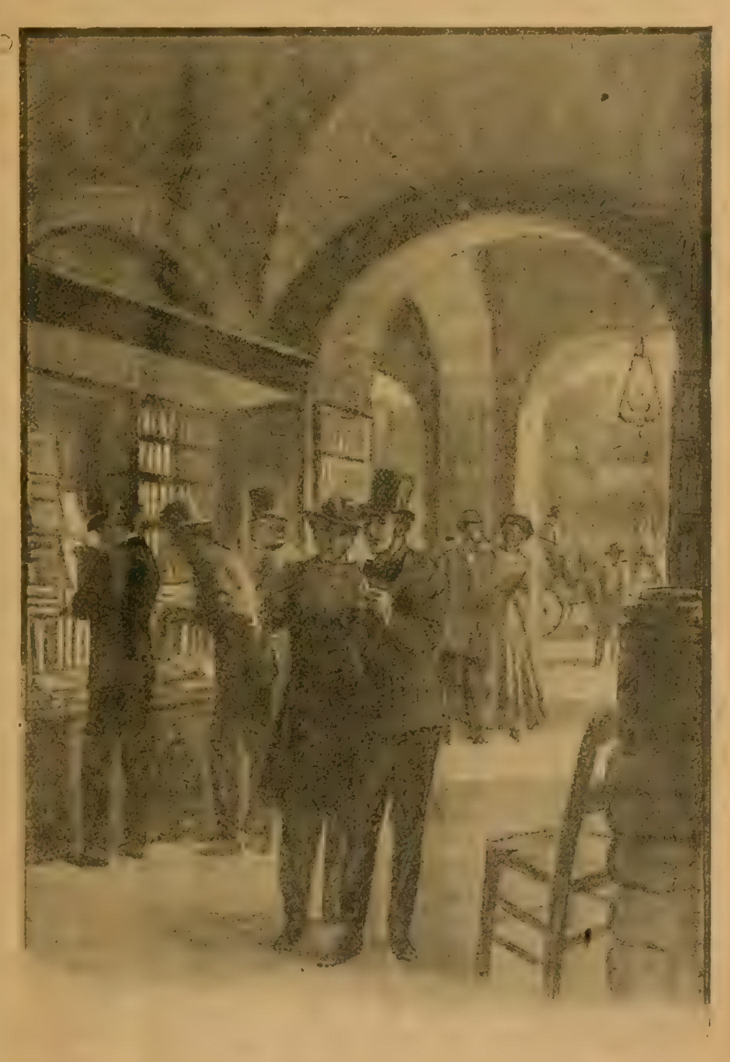


LA FILE DES WAGONS ROULAIT AU FOND DE LA VALLÉE

Jacques ne rentra à Juvigny qu'à la fin d'avril 1854. Il réintégrait le domicile paternel en rechignant ; néanmoins, quand, au soleil couchant, le train roula à proximité de la petite ville ; lorsque le jeune homme revit les prés arrosés par la rivière étroite et sinueuse, les pans de forêt déjà égayés par la verdure des hêtres, la terre rouge des vignobles où les ceps bourgeonnaient ; puis, tout au fond, la ville haute en amphithéâtre, avec ses vitres empourprées par une dernière flambée de lumière ; en dépit de ses regrets, il éprouva la rafraîchissante émotion que donnent les paysages familiers, retrouvés après de longs mois d'absence. Au logis de la rue des Tanneurs, on fêta son retour et son diplôme, et, en recevant les embrassades maternelles, il savoura un moment de félicité domes-

tique. Le contentement qui illumnait les traits de son père et de sa mère se refléta en lui et le rasséréna pendant le reste de la soirée. Las du voyage, il se coucha de bonne heure et s'endormit presque aussitôt, heureux encore de la salubre odeur d'iris qui s'exhalait des draps lessivés à la maison.

Il fut réveillé par la chanson des hirondelles. Revenues depuis peu, elles gazouillaient discrètement sur la corniche du toit, avant de prendre leur volée, en quête des matériaux nécessaires à la réfection de leur nid. Il procéda à sa toilette, au déballage de ses caisses, et goûta de nouveau quelques minutes de satisfaction en rangeant sur les rayons les livres qu'il rapportait. Son cabinet de travail gardait la tranquille et studieuse physionomie d'autrefois. Les sanguines de Boucher y jetaient leur note voluptueuse, et la grâce des nymphes demi-nues souriait aux yeux. Dans le vase de grès, un bouquet de muguets répandait une suggestive senteur forestière. Jacques ouvrit la fenêtre. Le fond de la rue baignait dans une ombre somnolente ; le silence n'était troublé que par de matinales laitières criant leur lait d'une voix aiguë. Il releva la tête : devant lui, les terrasses et les logis de la ville haute se teignaient de rose au soleil levant. On entendait dans les jardins les dernières modulations des rossignols, lassés d'avoir chanté toute la nuit. Des bouffées de lilas, passant par-dessus le canal des tanneries, arrivaient jusqu'au jeune homme et suscitaient en lui des sentiments très complexes. Il regrettait les émotions de sa vingtième année, tout en ayant conscience qu'elles ne pouvaient renaître. Regardant la terrasse fleurie du logis Le Mesnil, il se demandait ce qu'était devenue Claudette. Il ne savait rien d'elle, sinon qu'elle n'était pas mariée. Il comprenait maintenant l'inanité de son enfantin roman, déjà vieux de



SOUS LES GALERIES DE L'ODÉON...

deux ans, et se sentait incapable de le recommencer. Mais cette incapacité même de raviver la naïve fraîcheur des enthousiasmes de jadis, lui causait une indéfinissable tristesse.

Il constatait un vide dans son cœur, et cette constatation le laissait désemparé, désorienté. Il comparait l'existence si remplie, si active, qu'il avait menée à Paris, avec la succession de journées monotones et d'antipathiques besognes qui l'attendait à Juvigny, et il avait peur de ne plus pouvoir se raccoutumer au train-train de la vie provinciale. Les gens de sa petite ville lui apparaissaient si étrangers à ses façons de penser, si hostiles à ses aspirations nouvelles ! Le seul ami avec lequel il aimait à converser et à s'épancher, Maurice Courtois, avait été appelé pour quelques semaines à Nancy. Jacques était donc momentanément isolé et privé de la ressource d'exhaler au dehors ses plaintes et son ennui. Comme distraction, il entrevoyait uniquement la série des visites officielles obligatoires, auxquelles il devait procéder prochainement en compagnie de son père.

Cette corvée eut lieu le dimanche suivant dans l'après-midi. M. Chantal, fier d'exhiber son fils fraîchement licencié, ne lui fit grâce d'aucun fonctionnaire ni d'aucun bourgeois notable. Il le traîna chez le préfet et le receveur général, chez les chefs de service et les membres de la magistrature assise et debout. Il advenait de temps à autre que les gens visités étaient absents, mais on se rattrapait sur ceux qui se trouvaient au logis. La conversation roulait sur des sujets locaux : changements dans le personnel, commérages administratifs, questions financières ou juridiques. Quand d'aventure on rencontrait des dames, l'entretien était plus frivole ; on parlait des réunions de l'hiver, des réceptions de la préfète ou du dernier mandement de monseigneur l'Évêque. Parfois même on descendait, faute de mieux, à des détails de ménage ; on se plaignait du renchérissement des denrées et de la difficulté de se procurer des domestiques. Partout, M. Chantal annonçait que Jacques, ayant soutenu sa thèse, allait s'installer définitivement à Juvigny où il ferait son stage dans l'administration paternelle. Alors s'égrenait un chapelet d'invariables lieux communs. Madame de Velaines formula aigrement des souhaits pour que le jeune homme, après avoir goûté les plaisirs parisiens, s'habituât sans trop de peine à l'honnête vie familiale de Juvigny ; madame Herbillon le félicita d'avoir échappé enfin aux dangers de la capitale ; la petite madame Daumance, toujours zézayant et minaudant, s'extasia sur sa bonne mine et insista pour qu'il acceptât les fonctions d'assesseur dans l'œuvre des Mères chrétiennes. Jacques revint de cette journée de visites excédé, déprimé, moralement transi comme s'il eût reçu dans le dos une pluie fine et grise. Il n'éprouva un peu de soulagement que lorsque, au détour d'une rue escarpée, il vit à l'horizon moutonner les bois qui entourent Juvigny d'une ceinture verdoyante. Cette échappée de nature lui donna un sursaut et lui inspira le désir véhément de s'enfuir en pleine solitude...

Le lendemain commença son initiation aux besognes administratives. La vie de bureau acheva de noircir son humeur, d'alanguir sa volonté. Quand, remontant à cinq heures dans son cabinet de travail, il essayait de se remettre à ses occupations ou à ses lectures favorites, il se sentait sans élan et sans énergie. Le silence endormeur du quartier alourdissait son esprit. Il avait la nostalgie de Paris, du roulement des fiacres dans la rue, du cri réveillant des marchandes des quatre saisons, du Luxembourg où les statues blanchissaient entre les massifs d'aubépines roses et les quinconces de marronniers. Il relisait les pages ébauchées là-bas et ne trouvait plus d'intérêt à les terminer. « A quoi bon ? » murmurait-il, désenchanté. Avec angoisse, il se répétait le mot de Balzac : « Tout homme qui s'attarde en province, passé trente ans, est perdu pour l'Art... » Ce fut dans cet état de morne découragement que le surprit Maurice Courtois, en rentrant à Juvigny.

— Mon vieux, dit ce dernier, après l'avoir embrassé, je suis content de te revoir !... Comment vas-tu?

— Mal, répliqua Jacques; je t'attendais avec impatience pour geindre à mon aise en compagnie d'un ami.

— En effet, tu sembles morose et déferré... Qu'as-tu? Je parie que tu penses encore à Claudette Le Mesnil !

— Hélas ! non, je n'ai plus même assez de ressort pour être amoureux...

— Je t'en félicite... Mais alors, quoi? qu'y a-t-il?

— Rien... Je te répondrai en parodiant le mot de Henri Heine : voilà dix jours que j'échange mes idées avec les gens de Juvigny, et je me sens tout bête...

— Tu es dur pour tes compatriotes !

— Possible... mais là, franchement, est-ce que tu t'habitues à cette vie de béotien? Est-ce qu'elle te satisfait?

— Non ; je prends mon mal en patience... Je plaidaille quelques affaires de servitude ou de mur mitoyen, et, sans me mêler de la politique actuelle, je me prépare pour les luttes à venir... En ce moment, notre département est représenté par les nullités de la candidature officielle, mais les populations se lasseront de confier leurs intérêts à des imbéciles. Par conséquent, nous autres, les jeunes, nous devons fourbir nos armes et nous tenir prêts à aller, dans quelques années, grossir les rangs du parti libéral.

— Je t'envie d'avoir au moins cette fiche de consolation... Quant à moi, la politique me laisse froid, mon métier de bureaucrate me donne des nausées ; je me heurte constamment à des gens hostiles ou insignifiants, je n'ai même plus le courage de travailler à ce que j'aime ; j'ai le remords de mon inaction et de mon inutilité, et je m'ennuie... je m'ennuie formidablement !

— Je connais cela, reprit Maurice, c'est la crise provoquée par la transition de la vie de Paris à la vie de province... Nous sommes ici quatre ou cinq qui en avons grièvement souffert au début. Je te citerai entre autres notre camarade le docteur Raillard, ainsi que deux de mes jeunes confrères du barreau, Eusèbe Monneron et Jean Poincelot. En arrivant à Juvigny, nous nous sommes trouvés fort dépaysés au milieu des jeunes indigènes, qui emploient leur temps à jouer au cercle, à se griser dans des parties de chasse, et à médire niaisement les uns des autres. Nous rapportions de Paris des allures indépendantes, un besoin de culture intellectuelle et un tour d'esprit qui choquaient les habitudes provinciales nous-mêmes nous étions froissés par la veulerie, la médiocrité prétentieuse et les préjugés de notre entourage... Ah ! les commencements ont été durs, surtout pour le docteur, qui est un excentrique, pour Monneron, qui est féru de théâtre, et pour Poincelot, qui ressemble à l'ours des temps préhistoriques. Mais nous avons résisté et nous sommes parvenus à ne pas nous laisser entamer.

— Comment avez-vous fait? demanda Jacques, qui prenait peu à peu un vif intérêt à ce que lui contait Courtois.

— D'abord nous nous sommes étroitement serrés les uns contre les autres, mettant en commun nos ennuis, nos répugnances, nos regrets, et tenant à distance les philistins. Il y a en physique une loi qui se vérifie aussi dans l'état social : deux corps inégalement chauffés, placés dans le même milieu, arrivent fatalement et promptement à un équilibre de température ; seulement cet équilibre ne s'établit qu'au détriment du corps qui a le plus de calorique. Eh bien ! pour ne pas perdre notre chaleur intellectuelle, nous nous sommes abstenus autant que possible de fréquenter la société locale. Nous vivons à l'écart ; nous avons établi autour de notre groupe très fermé une ceinture isolante qui nous maintient l'esprit en joie et en santé. Nous passons nos soirées chez l'un de nous, parlant de nos études favorites, chevauchant en liberté nos dadas préférés, et nous vivons ainsi dans la même atmosphère morale que lorsque nous habitions Paris. Du reste, tu pourras en juger, car je t'emmènerai ce soir chez Raillard. Le cénacle y prend le thé, et j'ai déjà prévenu le docteur que je te présenterais à nos amis.

Jacques accepta avec empressement. La perspective de se retrouver dans un milieu sympathique allégeait sa mélancolie. A la pensée de faire partie de ce jeune cénacle, l'horizon pour lui s'éclaircissait ; il éprouvait un sentiment de réconfort, analogue à celui qu'il avait eu, après ses ennuyeuses visites du dimanche, en apercevant par-dessus les toitures le verdoiement des bois qui couronnent les collines de Juvigny ; aussi était-il prêt bien avant l'heure où Maurice vint le prendre pour le conduire chez Raillard.

Le docteur habitait la ville haute. Tandis que les deux camarades gravissaient la côte de Polval, Maurice dit à Jacques :

— Pour ta gouverne, il faut que je te donne quelques indications préalables sur les jeunes gens que tu vas rencontrer et qui, pour la plupart, ne sont installés à Juvigny que depuis un an. Le docteur

n'est pas tout à fait un étranger pour toi. Bien qu'un peu plus âgé que nous, il était encore au vieux collège, quand nous entrions en seconde. Son excentricité et son goût pour les mystifications lui ont passablement nui dans l'esprit de nos compatriotes ; aussi jusqu'à présent sa clientèle ne se compose guère que des pauvres gens des faubourgs, qu'il soigne gratis et pour l'amour de l'art. Un peu pince-sans-rire, mais d'une originalité très amusante, il a un faible pour l'histoire naturelle, et c'est ce qui l'a lié étroitement avec Jean Poincelot. Ce dernier est un Franc-Comtois, grand et robuste comme un chêne, candide comme un enfant et plus timide qu'une jeune fille. Il possède des connaissances très étendues en botanique et, avec l'esprit pratique des gens de son pays, il a résolu d'appliquer sa science au bien-être de l'humanité. Sa toquade est d'acclimater sur nos plateaux du Barrois les plantes utiles et les arbres fruitiers qui ne poussent pas chez nous d'ordinaire. Il se promène à travers champs, les poches pleines de graines et de boutures. Lorsqu'il aperçoit un prunellier ou un aubépin, vite, à l'aide de son sécateur et d'une cire de sa composition, il y greffe un bourgeon de cognassier ou de mirabellier. Il sème à la volée dans nos friches des châtaignes ou des semences de pin parasol et s'imagine déjà les voir croître et multiplier... Il a amené dans notre cénacle son cousin Eusèbe Monneron, un esprit très cultivé, une âme ardente sous une enveloppe fruste et des apparences bourrues. Méditatif, concentré et un peu cachottier, nous l'avons surnommé « le Ténébreux ». Pendant qu'il achevait son droit, Monneron a rêvé de monter sur les planches et a voulu entrer au Conservatoire. Malheureusement, il manque de prestige, il est même plutôt laid, et les gens du métier lui ont démontré qu'il n'avait pas les qualités physiques de l'emploi. Il s'est résigné et s'est fait avocat ; toutefois il est resté un amoureux passionné du théâtre ; il est l'impresario des petites fêtes intimes que nous nous donnons à huis clos et où nous jouons des saynètes à deux ou trois personnages. Il a pour auxiliaire enthousiaste un garçon plein de verve, Claude Blouet, qui a acheté ici une pharmacie absolument abandonnée, qu'il essave de réachalander. Blouet possède une jolie voix et un répertoire de vieilles chansons ; il est le boute-en-train de nos réunions et n'a qu'un défaut : c'est d'abuser de ses connaissances professionnelles pour nous faire avaler des sirops inédits et d'étranges liqueurs de son invention... Du reste, ajouta Courtois, en poussant la porte d'un jardinet au fond duquel on apercevait les fenêtres illuminées d'un rez-de-chaussée, tu vas apprécier toi-même le caractère et l'originalité de nos amis, car ce soir la bande est au complet...

VIII

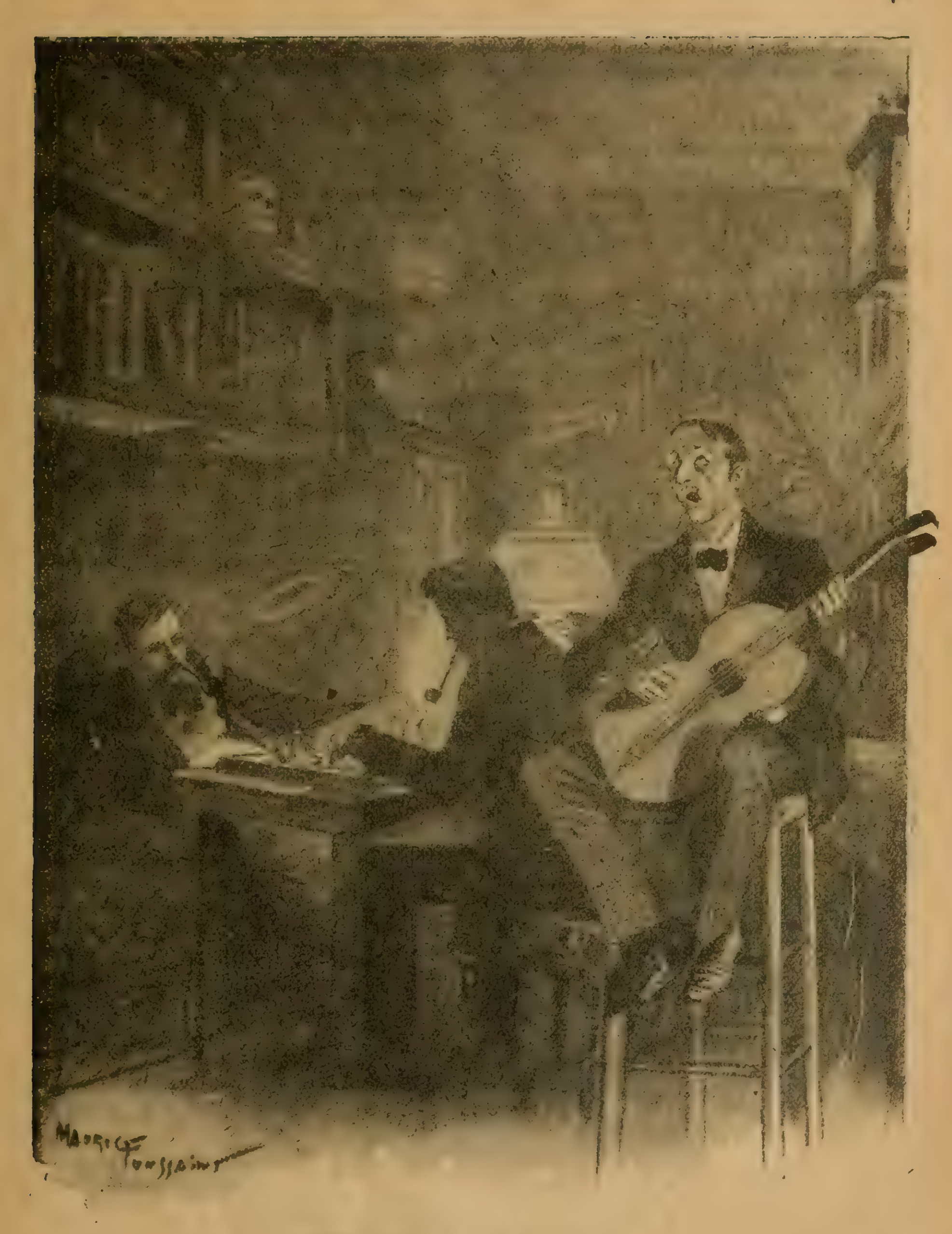
Le docteur Raillard recevait ses hôtes dans un vaste cabinet de travail encombré de livres. La porte et les fenêtres étaient de plain-pied avec le jardinet. A l'autre extrémité de la pièce, une galerie vitrée s'arrondissait, empiétant sur une terrasse exposée au midi. Sous cette véranda croissaient des plantes exotiques et notamment de plantureux ricins aux feuilles palmées. En entrant, Jacques distingua, à travers un brouillard de fumée de tabac où la lueur des lampes semblait noyée, deux silhouettes courbées sur un échiquier, puis un maigre garçon au profil de polichinelle, perché sur un haut tabouret et grattant une guitare. Déjà Raillard s'avançait vers Courtois qui lui présentait le nouvel arrivant.

— Excusez-moi, je suis un peu un intrus ! crut devoir déclarer Jacques, en secouant la main que le docteur lui tendait, sans quitter sa pipe.

— Un ami de Courtois n'est jamais un intrus... Et d'abord pourquoi me dis-tu « vous » ? Ne sommes-nous pas d'anciens camarades de collège? D'ailleurs, ici tout le monde se tutoie.

Vêtu d'une jaquette noisette, svelte et alerte, le nez au vent, le front haut avec une forêt de cheveux châtains, le cou se mouvant librement dans un col très lâche, le docteur avait des yeux bleus pétillants d'ironie et une bouche narquoise. Il dévisagea un moment le nouveau venu, puis s'adressant au gratteur de guitare et aux deux joueurs d'échecs, il ajouta :

— Messieurs, voici Jacques Chantal, ami de notre camarade Courtois... Il désire entrer dans notre compagnie et, avant de vous consulter sur son admission, je vais lui poser les questions d'usage.



PERCHÉ SUR UN HAUT TABOURET...

Les assistants acquiescèrent d'un signe de tête et Raillard, se retournant vers Chantal, reprit de son ton de pince-sans-rire :

— Tu es célibataire, naturellement ; c'est la condition *sine quâ non*... Je ne te questionnerai pas sur tes opinions politiques, elles nous sont indifférentes ; mais d'abord as-tu une *toquade* ?

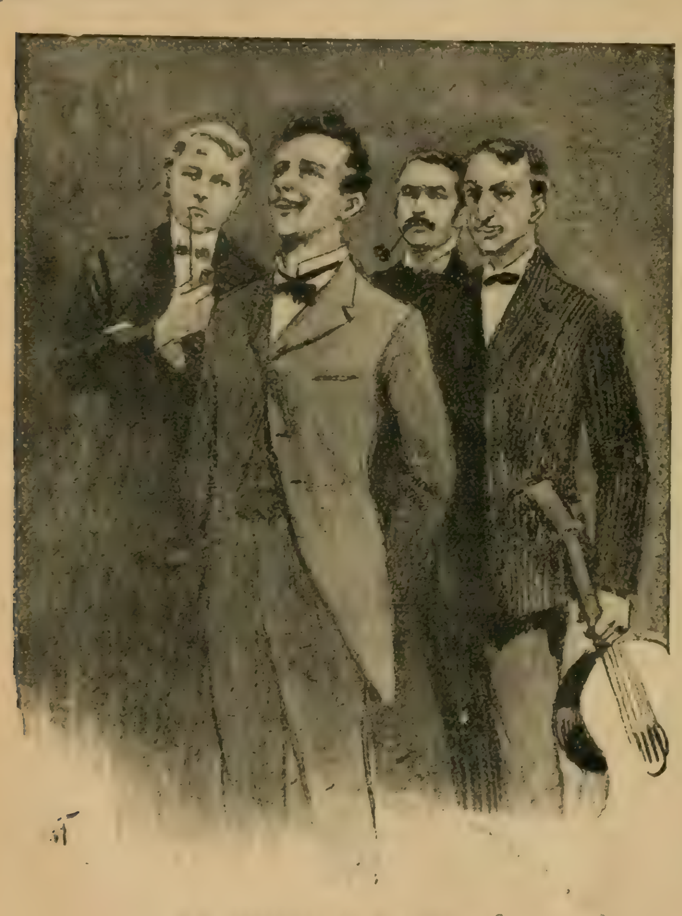
— Je rime parfois quelques vers, répondit Jacques en riant.

— C'est déjà une aimable turlutaine !

s'écria le docteur en coulant un regard gouailleur vers ses camarades, et puis après ?

— J'aime les arbres et suis un enragé coureur de bois...

— Bravo ! interrompit en se levant un des joueurs d'échecs, un grand gaillard très simplement mis, rose, blond avec des yeux d'enfant et une démarche gauche.



QUE PENSES-TU DU CHAMPIGNON ?

Grâce au signalement donné par Maurice, Jacques comprit qu'il avait affaire à Jean Poincelot.

— Mes compliments ! poursuivit le géant qui rougit et s'arrêta comme effrayé d'en avoir dit si long... Touchez là !

— Un instant ! repartit le docteur, je n'ai pas fini... Que penses-tu du champignon ?

— Hein ? s'exclama Jacques interloqué.

— Oui, du champignon au point de vue social et physiologique?

— Mais... absolument rien ! riposta Chantal, flairant une mystification.

— Tu as tort... Le champignon est le symbole du célibataire : il méprise le mariage, personne ne lui a jamais connu de femme et il est l'unique reproducteur de son espèce... Il renaît de ses cendres comme le phénix ! A ce titre, et indépendamment de son importance gastronomique, il est le roi des végétaux comestibles.

Le second des joueurs d'échecs se leva à son tour... C'était un jeune homme trapu, brun, de mine bourrue et d'allures mystérieuses, dans lequel Jacques reconnut l'avocat Eusèbe Monneron. Il avait d'épais sourcils, de petits yeux noirs très vifs et une bouche chagrine sous de grosses moustaches retombantes.

— Pardon, monsieur, demanda-t-il à Chantal brusquement, jouez-vous la comédie?

— Je n'ai jamais essayé, mais je suis prêt à tenter l'expérience... A tout le moins, je pourrai rimer des couplets de vaudeville...

— Et moi, je les mettrai en musique, acheva le gratteur de guitare, qui n'était autre que le pharmacien Claude Blouet ; ce sera parfait !

— Eh bien ! messieurs, résuma le docteur, vous voilà fixés sur le diagnostic du candidat... Êtes-vous d'avis de l'admettre *in docto nostro corpore ?*

— Oui ! s'écria-t-on unanimement.

— Sois le bienvenu, Jacques Chantal ! proclama le docteur demi-sérieux et demi-ironique, tu es des nôtres et te voilà du coup débarrassé des banalités et des pré-

jugés qui abrutissent les philistins de Juvigny ; à partir de ce soir, tu dépouilles le vieil homme et tu perds jusqu'à ton ancien nom...

— Comment cela? interrogea Chantal, intrigué.

— Ici, chacun a un surnom qui caractérise et étiquette son idiosyncrasie ; ainsi Monneron s'appelle *le Ténébreux ;* Poincelot répond au nom de *Tacite ;* Blouet à celui du *Chantre*, et ton ami Maurice est plus connu sous le sobriquet du *Doctrinaire*... Toi, comment te baptisera-t-on?

— Puisqu'il aime les arbres, proposa Monneron, appelez-le *le Sylvain*.

— Adopté ! Maintenant, Sylvain, allume ta pipe et bois avec nous le thé symbolique et traditionnel.

Jacques, obéissant, s'était assis entre Maurice et le grand Poincelot. Tandis qu'il tournait sa cuiller dans sa tasse, quelque chose de vivant et de rude frôla ses jambes; il eut la sensation du frottement d'une brosse très dure et se recula instinctivement.

— Ne fais pas attention, dit le docteur d'une voix prévenante, c'est *Boule-d'Épines*, mon hérisson, qui se secoue... Encore un héros méconnu, l'abnégation en personne !... Depuis que Boule-d'Épines est ici, il n'y a plus une puce à la maison ; il les prend toutes sur lui... Le hérisson, messieurs, est le paradis de la puce...

Il allait s'étendre longuement sur les propriétés et vertus du hérisson, quand Monneron lui coupa la parole :

— Désolé de t'interrompre, mais j'ai une proposition importante à communiquer à la compagnie... Messieurs, depuis que le printemps pousse sa pointe, nous nous sommes aperçus de l'exiguïté de nos appartements de réception et plusieurs d'entre nous ont souhaité pour nos réunions le plein air de quelque verte et spacieuse feuillée... Je suis heureux de vous apprendre que ce désir peut être réalisé. Un mien cousin, propriétaire d'un bois taillis, met gracieusement ce domaine à notre disposition.

— Bravo ! s'écria le docteur. Où est situé ce taillis?

— A une demi-lieue de la ville, sur la lisière de la plaine de Véel.

— Quand pourrons-nous entrer en jouissance?

— Immédiatement... J'ai les clefs.

— En ce cas, messieurs, je suis d'avis de voter des remerciements à ce généreux propriétaire et, subsidiairement, d'aller demain matin, à six heures, prendre possession de notre maison des champs.

On battit des mains, on remplit les tasses à la ronde, on porta un toast au Ténébreux ainsi qu'à son providentiel cousin ; puis, comme il fallait être sur pied de bonne heure, on se sépara.

Le lendemain, par un bleu matin de mai, tout le cénacle se dirigeait vers le faubourg de Véel et grimpait la *chalaide*, encaissée entre des talus de vignes, qui mène à la lisière du plateau. Le Ténébreux, coiffé d'un chapeau de paille aux larges ailes, ouvrait la marche. Le docteur étrennait pour la circonstance de hautes guêtres à courroies de cuir rouge, montant jusqu'au-dessus du genou. Bras dessus bras dessous, Maurice et Jacques devisaient amicalement. Le pharmacien Claude Blouet et le gigantesque Poincelot formaient l'arrière-garde et herborisaient de compagnie.

— Nous y voici ! dit Monneron, quand on fut au sommet de la côte.

A l'intersection de deux routes, clos de haies vives, précédé d'un pâtis herbeux en guise de parvis, le boqueteau, avec sa porte charretière à claire-voie, s'étendait au-dessus des vignes. C'était un taillis de quatre arpents environ, peuplé de ces essences qui se plaisent dans les terrains secs : — bouleaux, cytises, saules marseaux, frênes et coudriers, sur lesquels se détachait çà et là le vert foncé des sapins.

— Messieurs, ajouta Monneron, retournez-vous avant d'entrer et remarquez la vue !

Sous un ciel d'un azur pâle, on apercevait les rondes collines bordant la vallée et drapées de vignes bourgeonnantes ; au loin, dans une brume fine, on distinguait les pointes des clochers de la ville haute. En arrière, du côté de la plaine onduleuse, des centaines d'alouettes essoraient, se balançaient dans l'air sonore, puis redescendaient. Leur musique ailée, réveillante, s'harmonisait avec la légèreté de l'atmosphère, avec la fraîcheur de cette tendre matinée de mai.

— Et maintenant, continua le Ténébreux en ouvrant la porte charretière, passez, messieurs... Nous sommes chez nous !

Une allée tournante, envahie par les graminées, serpentait entre les saules.

En guise de plantes décoratives, de vieux lilas alternaient avec des rosiers qu'on ne taillait plus et qui barraient le chemin de leurs drageons envahissants. Cette allée conduisait à une maisonnette couverte de tuiles moussues, puis à un vaste chaume rustique, effondré par endroits, qui avait dû servir de salle à manger. Plus loin, une ombreuse avenue de sapins s'enfonçait sous bois et aboutissait à un rond-point étoilé de marguerites laiteuses et de boutons d'or. Les arbres poussaient à la bonne aventure, les sentiers étaient devenus des fourrés. On devinait que depuis longtemps le domaine était négligé et délaissé par ses propriétaires ; mais il plaisait précisément par cet air d'abandon et cette sauvagerie. Une ombre si invitante et aromatique régnait sous les sapins bas branchus ; le soleil caressait si amicalement les folles avoines et les marjolaines des pelouses : il y avait tant de chansons d'oiseaux dans les fourrés où les cytises berçaient leurs grappes d'or ! Sifflets de merles, roucoulements de ramiers, roulades de jauvettes, appels redoublés du coucou, trilles flûtés du loriot ; toute la gent emplumée et chanteuse semblait s'être donné rendez-vous pour souhaiter la bienvenue au cénacle.

— NOUS Y VOICI ! DIT MONNERON...

On inventoria la maisonnette qui contenait des instruments de jardinage, quelques chaises, une modeste batterie de cuisine et un vaisselier garni de vieilles faïences de Strasbourg. Il y avait aussi, dans le sous-sol, une citerne pleine d'eau de pluie et une petite cave... vide. Les visiteurs s'émerveillaient.

— Vous n'avez pas tout vu ! cria Monneron triomphant, il y a encore le potager.

A la vérité, ce potager inculte et brûlé de soleil ne produisait que des chardons, des pissenlits et des pruniers sauvages ; mais toute la bande, prise d'un bel enthousiasme, se promit de le défricher. On emploierait chaque matin une heure à ce travail de colonisation...

— Nous y sèmerons des pommes de terre et des salades ! déclara résolument le Ténébreux.

Poincelot annonça qu'il y acclimaterait l'igname et l'oxalide ; le docteur se

demanda s'il n'y amènerait point Boule-d'Épines.

— Ce serait, insinua-t-il, un auxilioire précieux pour la destruction des hannetons, limaçons et courtilières.

— Les prunelliers y foisonnent, remarqua Claude Blouet ; je vous fabriquerai avec les prunelles une liqueur dont vous vous lécherez les babines.

Chantal se chargea de l'arrosage. Seul, Maurice prévint les camarades qu'il ne fallait pas compter sur lui pour le travail agricole : il ne se souciait pas d'attraper des ampoules ou des courbatures ; après quoi, on revisita le chaume où le Ténébreux installait déjà en imagination une salle de spectacle :

— Nous mettrons la scène dans le fond, dit-il.

— Minute ! objecta Claude Blouet, il faudrait d'abord étayer la paroi qui menace ruine.

— Facile ! répliqua Poincelot.

Il courut à la maisonnette et revint armé d'une cognée. Avisant aux entours un jeune sapin de moyenne taille, il commença à l'attaquer par la base. Au bout d'un quart d'heure, le baliveau oscilla, frissonna de la tête au pied, puis craqua sourdement.

— Gare ! cria le bûcheron improvisé.

L'arbre s'abattait lourdement dans l'herbe. En un clin d'œil il fut ébranché, nettoyé ; Poincelot, redressant dans ses poignes vigoureuses le fût tout humide de sève, l'arc-bouta contre terre et étaya la charpente qui surplombait.

— Là ! soupira-t-il en se frottant les mains.

— Ce Tacite est prodigieux ! murmura Courtois avec admiration ; il vous manie un sapin comme une allumette... Moi, messieurs, j'ai des scrupules... Avions-nous le droit de couper cet arbre?

— Absolument ! proclama Monneron ; en notre qualité d'usufruitiers, nous sommes tenus aux réparations ; nous réparons économiquement avec des matériaux fournis par la propriété elle-même... C'est agir en bons pères de famille.

— Juste ! approuva Tacite.

— Maintenant, reprit le docteur, il ne nous reste plus qu'à baptiser notre nouveau domaine.

— Ma foi ! dit Claude Blouet en regardant les molles grappes des cytises qui se balançaient parmi les cerisiers épanouis, le bois est plein de fleurs, appelons-le tout simplement « Boisfleuri ».

— Le nom est joli et il a de l'œil... Personne ne présente d'objections?

— Je propose, opina Jacques, de l'écrire avec un y... « Boisfleury » ; ça aura un parfum d'archaïsme en harmonie avec la sauvagerie du vieux domaine.

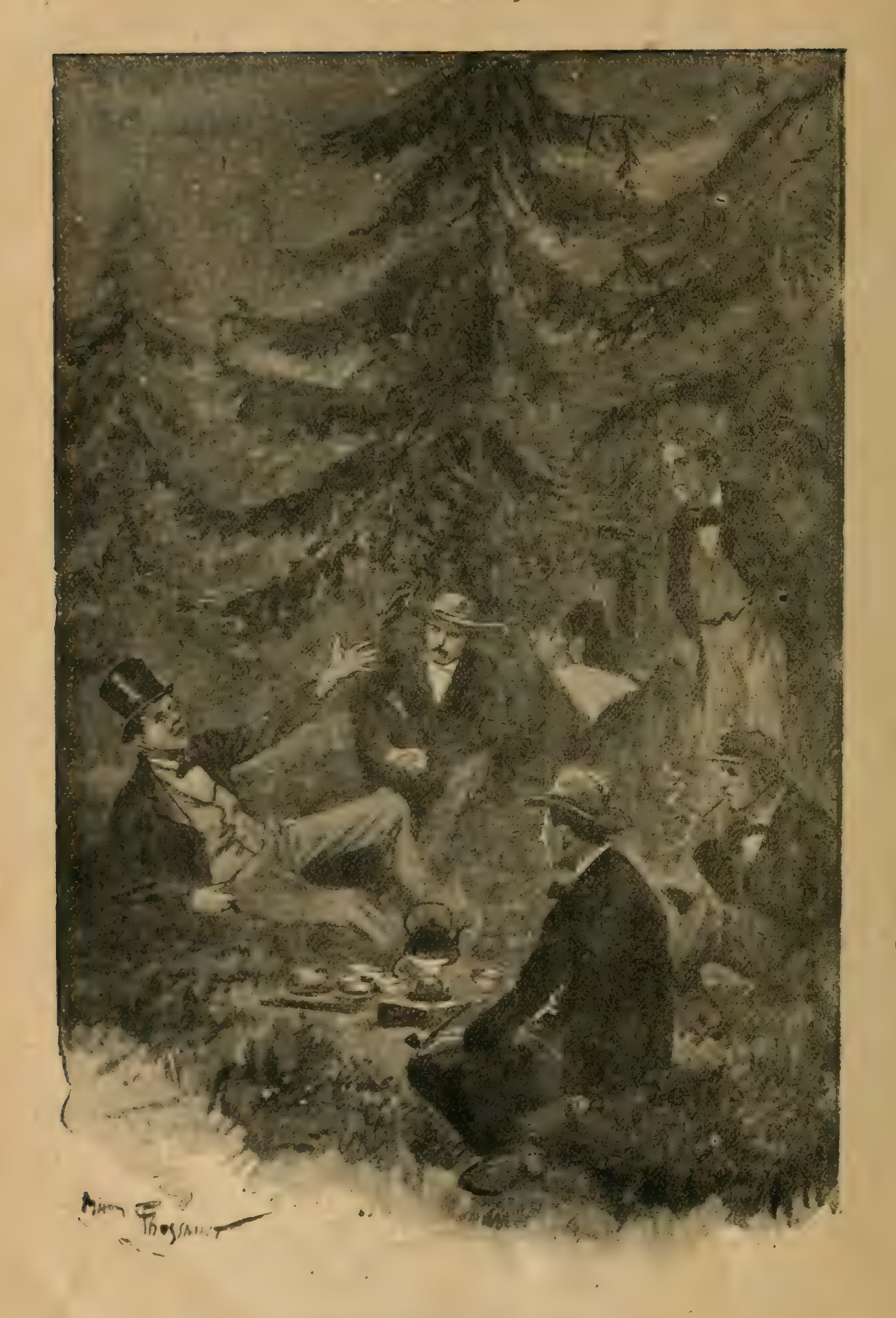
— Très bien ! fit Tacite.

— Va pour Boisfleury avec un y, s'écria le docteur... Mes amis, un ban en l'honneur de la colonie de Boisfleury !...

Là-dessus, on alla s'étendre à l'ombre, sur un lit élastique et douillet, formé par des couches d'aiguilles de sapin superposées. On apercevait des coins de ciel bleu entre les ramures ; l'air tiède était parfumé d'odeurs résineuses, tous les oiseaux rossignolaient. On alluma les pipes et, pendant une heure, on discuta des projets pour l'embellissement de la colonie.

IX

A partir de cette matinée inaugurale, les « colons » de Boisfleury y montèrent chaque jour. Ils étaient dans la lune de miel du possesseur ; ils goûtaient une joie enfantine à contempler leur domaine et à le visiter ponctuellement, que le ciel fût clair ou embrumé. Cela les rendait matineux. Ils se levaient dès la prime aube, sous prétexte de défricher leur potager. Pourtant, à l'exception de Tacite et du Ténébreux, qui ne rechignaient pas à manier la bêche, les autres se bornaient à donner des conseils. Le docteur employait le meilleur de son temps à inventer des charges. Il partait seul, avant le jour, pour planter sournoisement dans les carrés déjà bêchés des salades montées ou des asperges en branche, puis au matin, il s'extasiait et complimentait gravement les colons sur la prodigieuse fécondité des jardins de Boisfleury. Après avoir *travaillé* une heure, tous se reposaient avec énergie sous les sapins, jusqu'à ce que la cloche de la tour de l'Horloge rappelât chacun à son bureau, à son étude ou à son officine. Le soir, on gravissait de nouveau la *chalaide* et Claude Blouet préparait le thé sur une lampe à esprit-de-vin ; on allumait les pipes, on dissertait sur le théâtre, la philosophie ou la botanique, tandis que les étoiles clignaient



CLAUDE BLOUET PRÉPARAIT LE THÉ...

leurs yeux d'or entre les branches. La sève exubérante de la jeunesse s'extravasait en chansons, en charges d'atelier, en gauloiseries salées ; la gaieté était relevée par une pointe de lyrisme, une envolée de poésie. A la nuit serrée, on s'en revenait vers la ville en répétant en chœur les vieux refrains de Claude Blouet.

Jacques Chantal se ragaillardissait au contact de ces jeunes gens originaux, enthousiastes et amusants. De même que la sève dans les arbres de Boisfleury, un reverdissement lui montait au cerveau. Il recommençait à travailler et la vie à Juvigny lui apparaissait sous de plus attrayantes couleurs. Pourtant parfois il repensait à Claudette, et une vague mélancolie lui alanguissait le cœur.

Une après-midi, au sortir de son bureau, il traversait la place de l'Hôtel-de-Ville, quand il fut arrêté par une foule de flâneurs massés sous les quinconces. La musique d'un régiment de passage jouait à l'ombre des ormeaux et la population, attirée par la vue des uniformes, la sonorité des cuivres, — boutiquiers, grisettes, dames de la société, — s'attroupait autour du cercle formé par les instrumentistes. Tandis que Jacques contournait lentement les groupes et que les exécutants commençaient une valse de Strauss, il aperçut tout à coup mademoiselle Le Mesnil. Claudette en toilette claire s'abritait du soleil sous une ombrelle rose et était elle-même rosée par le délicat reflet du parasol. Elle n'avait pas changé : son mignon visage avait toujours sa fraîche coloration ; ses yeux, leur éclat printanier; ses lèvres, leur malicieux sourire. Le cœur de Jacques sauta dans sa poitrine. Au lieu de continuer sa route, il fit halte pour regarder la jeune fille. Celle-ci eut sans doute l'intuition qu'elle était observée, car elle tourna la tête, reconnut Jacques Chantal et abaissa l'ombrelle rose qu'elle balançait sur son épaule. Ce fut l'affaire d'une seconde. Entre eux l'ombrelle s'interposa ainsi qu'un écran impénétrable. Jacques interpréta ce rapide mouvement comme un congé définitivement signifié, comme un adieu formel, et il s'éloigna, endolori par cette leçon qu'il savait méritée et qui ne lui en paraissait que plus dure...

Le même soir, à Boisfleury, sous les sapins, la conversation roula sur les femmes et le mariage.

— Ce qui me tiendra toujours en méfiance, dit le Ténébreux, et m'éloignera sans doute indéfiniment du mariage, c'est cette faculté d'oubli que la femme possède avec excès. Le passé, si charmant qu'il ait pu être, s'abolit absolument dans son esprit. Du moment qu'elle ne vous aime plus, c'est pour elle comme si vous n'aviez jamais existé. La femme est essentiellement oublieuse...

— Et ingrate, acheva Tacite, rappelle-toi mon parapluie !

— Précisément ; l'histoire du parapluie de Tacite est un argument topique à l'appui de mon dire et, puisqu'il le permet, je vais vous la conter... Sachez donc que, lorsque nous terminions notre droit, Poincelot fréquentait chez une jolie marchande de tabac dont il était amoureux...

— Platonique ! interrompit Tacite en rougissant.

— Amoureux platonique, je me hâte de le déclarer, car l'ami Tacite était timide comme un jeune coquebin, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir un faible pour la marchande, qui s'appelait Micheline, et de le lui prouver par cent délicates attentions. Or, un jour qu'il pleuvait à verse, Tacite aperçut sous une porte mademoiselle Micheline qui attendait la fin de l'ondée. Elle n'avait pas de parapluie, il lui prêta galamment le sien ; même il poussa la discrétion ou la timidité jusqu'à la laisser partir seule, bien au sec sous le riflard, tandis que lui rentrait mouillé jusqu'aux os. Les jours, les semaines s'écoulèrent ; Micheline semblait avoir totalement oublié le service rendu, et notre ami, plus coquebin que jamais, n'osait pas même faire allusion à l'objet prêté, et encore moins le réclamer. Un beau soir, devant l'Odéon, toujours par une pluie battante, devinez qui il rencontra? Micheline et un jeune calicot, amoureusement serrés l'un contre l'autre et allant souper au cabaret, à l'abri du riflard en question... Ça l'a guéri de sa passion, mais il a toujours son parapluie sur le cœur.

— Exact ! certifia laconiquement Tacite.

— D'où je conclus que la femme est un puits d'oubli. Je me soucie donc médiocrement d'en prendre une en justes noces. Je craindrais trop d'être traité comme un paquet qu'on laisse sur les coussins d'un fiacre et qu'on ne songe même pas à réclamer aux objets perdus.



IL APERÇUT TOUT A COUP MADEMOISELLE LE MESNIL.

Quand on s'en revint le long de la *chalaide* où les grillons chantaient dans les vignes, Jacques dit à Courtois :

— Le Ténébreux a raison ; la femme oublie avec une cruelle facilité.....

Et il lui conta l'incident de sa rencontre, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, avec Claudette Le Mesnil.

— Cela ne m'étonne pas, repartit Maurice; elle a voulu par ce geste expressif te signifier que vous deviez désormais rester étrangers l'un à l'autre... Ne sais-tu pas qu'elle est fiancée?

— Fiancée! répéta Jacques interdit.

— Parfaitement !... Elle épouse le fils d'un riche marchand de bois. Le jeune homme a déjà commencé sa cour, et la noce aura lieu en juin.

La nouvelle du prochain mariage de mademoiselle Le Mesnil portait à Jacques un coup plus sensible qu'il ne l'eût imaginé. Bien qu'il se vantât de ne plus être amoureux de Claudette, il s'apercevait que ce premier amour avait laissé en lui quelques racines vivaces encore saignantes. Tout en renonçant à occuper tendrement la pensée de la jeune fille, il lui était pénible de s'y voir si vite remplacé. Par un juste retour des choses, il souffrait tout le premier de la peine qu'il croyait avoir infligée à une autre. Le vide qu'il se reprochait d'avoir creusé dans l'âme de Claudette, c'était lui qui le ressentait le plus cruellement.

L'aride solitude de son cœur lui était particulièrement douloureuse en cette grisante saison printanière, où les pommiers sauvages semaient de leurs fleurons les pelouses de Boisfleury ; où les pluies d'or des cytises, les thyrses des lilas vous frôlaient voluptueusement au passage. Les rossignols et les ramiers célébraient du matin au soir leurs unions fécondes parmi les taillis où Jacques promenait languissamment sa peine. Une senteur d'herbes foulées lui montait au cerveau. Il ne pouvait assez plonger, assez baigner ses yeux dans cette débordante verdure nouvelle. La vue de tant de noces



MICHELINE ET UN JEUNE CALICOT...

de fleurs nuancées, de tant de graminées poudroyantes, de tant de volées de papillons s'entre-jouant, l'offusquait. Son âme se pâmait de désirs. Une voluptueuse ivresse émanait de la terre attiédie, des

feuilles récemment dépliées, des fleurs partout abondantes. Au milieu de cette nature amoureuse, sa solitude lui pesait davantage. Il songeait avec ennui que ce beau mois de mai s'enfuirait sans qu'il en pût savourer les délices en compagnie d'une femme aimée. Il lui semblait entendre à travers les bois la folle galopade du printemps emportant en croupe sa jeunesse, inutilement, stérilement dépensée. Une sourde mélancolie le faisait soupirer. L'insouciante gaieté de ses compagnons l'agaçait ; il leur en voulait presque de n'être point tourmentés des mêmes désirs, des mêmes nostalgies d'amour.

SOUS LES TILLEULS

UNE PROMENEUSE INCONNUE...

X

Un matin, Chantal s'en revenait de Boisfleury après une séance vaguement consacrée à la chimérique culture du potager, et il longeait rêveusement la rue des Tanneurs. Presque en face de son logis régnait un jardin en terrasse, précédant une maison bâtie en retrait et à peine visible. Arrivé sur le pas de sa porte, Jacques releva nonchalamment les yeux et fut étonné d'apercevoir sous les tilleuls d'en face une promeneuse inconnue, une jeune femme en deuil, assez grande, blonde, à la tournure élégante. Un sentiment de discrétion polie empêcha le jeune homme de stationner sur le trottoir pour contempler plus à loisir cette voisine dont il n'avait point jusque-là soupçonné l'existence. Mais en pénétrant dans le corridor de la maison paternelle, il emporta l'impression d'une taille souple, de belles épaules, de radieux cheveux blonds encadrant l'ovale d'un aimable visage. Remonté dans sa chambre, il chercha de nouveau sa voisine sous le couvert de tilleuls ; elle avait disparu. Il ne put qu'examiner le jardin planté de rosiers et le rez-de-chaussée tapissé d'aristoloches. De la terrasse on descendait dans la rue par un perron intérieur, aboutissant à une grille hermétiquement close. Jacques se rappela que le propriétaire de ce logis était mort depuis plusieurs années et que l'immeuble, lors de son départ pour le quartier Latin, restait inoccupé. L'installation de la nouvelle locataire devait être d'une date récente.

Au déjeuner, il prit un air indifférent pour demander à sa mère :

— La maison Le Vasseur est donc habitée maintenant? J'ai aperçu tout à l'heure une dame sur la terrasse.

— Une dame blonde? dit madame Chantal ; oui, elle a loué à la Noël der-

nière. C'est une veuve, une madame des Rônis.

— Des Rônis?... Elle n'est pas de Juvigny?

— Non. Son mari, un gentilhomme verrier, exploitait une usine aux Senades, dans l'Argonne... L'affaire était peu brillante et le ménage allait cahin-caha... Monsieur des Rônis avait une réputation de viveur, et à ce qu'on prétend, la coquetterie de sa jeune femme faisait jaser... Mais nous ne devons pas être trop prompts à juger le prochain. Depuis qu'elle est installée ici, madame des Rônis vit très à l'écart avec sa mère, en ce moment absente. Ces dames passent pour très pieuses ; elles ne voient personne, sauf un vieux cousin, monsieur Sennebier, qui habite la ville haute...

Le soir, lorsqu'il remonta chez lui, Jacques contempla curieusement la maison d'en face, L'image de sa voisine lui trottait dans la tête. La nuit de mai enveloppait d'une ombre transparente le jardin silencieux et le logis en retrait. A travers la masse noire des tilleuls, un rais de lumière brillait à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Madame des Rônis veillait encore et Jacques eut un mouvement de sympathique compassion en songeant à l'existence morne, créée par le veuvage à cette jeune femme qui paraissait âgée de vingt-huit ans à peine.

Le lendemain matin, comme il tombait une petite pluie tiède, il n'alla pas à Boisfleury et resta accoudé à sa fenêtre. Tandis qu'il observait machinalement la chute de l'ondée sur la tendre verdure des tilleuls, la messe de sept heures sonna à Saint-Antoine. Il vit la grille du perron s'ouvrir discrètement, puis un parapluie tendu émerger de l'embrasure, et sous ce parapluie il reconnut l'élégante silhouette de la veuve qui, retroussant légèrement sa jupe de deuil, s'acheminait vers l'église. Il suivit du regard la svelte forme noire jusqu'au tournant de la rue ; puis il réfléchit que la messe basse durait tout au plus une demi-heure, et qu'en s'arrangeant pour descendre à sept heures et demie, il aurait chance de croiser dans la rue la voisine, à son retour.

En effet, après avoir terminé un brin de toilette, il sortit assez à temps pour apercevoir madame des Rônis qui débouchait à l'angle du premier contrefort de l'église. La pluie avait cessé, un pâle soleil caressait les pavés miroitants de la rue déserte. La jeune veuve, le voile de crêpe rejeté en arrière, s'avançait, tenant d'une main son parapluie fermé et son paroissien, de l'autre ramassant les plis de sa jupe. A mesure qu'elle se rapprochait, il pouvait l'examiner à son aise et plus en détail. Elle marchait d'un pas net et bien détaché, avec un imperceptible balancement des hanches dont la souple rondeur s'accusait sous la robe collante. Un mantelet de cachemire plissé à la vieille se croisait sur sa poitrine joliment modelée. D'épais bandeaux blonds se crêpaient sous la capote de deuil et s'harmonisaient avec le teint d'un blanc mat, relevé par un grain de beauté au sommet de l'une des joues. Comme elle passait, il la salua. Elle lui rendit son salut avec une lueur de surprise dans ses yeux noirs, un involontaire sourire et une soudaine nuance rosée sur le visage. Jacques la trouva plus séduisante encore que la veille. Ces yeux noirs, ce teint blanc, ces cheveux blonds dorés lui firent éprouver une sensation pareille à celle que provoque une claire matinée d'été ou le spectacle d'un massif de roses épanouies. Un vif désir de revoir sa voisine lui chauffa le cœur et l'idée lui vint de rentrer chez lui par une rue détournée. Heureuse inspiration ; une fois réinstallé dans son cabinet de travail et accoudé à sa fenêtre, il eut le plaisir d'apercevoir, peu de temps après, la jeune veuve se promenant tête nue sous les tilleuls. Cette promenade matinale semblait une habitude régulièrement prise, car elle se produisait à la même heure que la veille.

Madame des Rônis cheminait lentement sous les ramures en berceau, où des gouttes d'eau roulaient encore. Par intervalles, sa silhouette se confondait avec les fûts des tilleuls, puis reparaissait baignée par une filtrée de soleil. Alors ses cheveux se pailletaient d'or et son visage donnait l'illusion éblouissante d'une jeune déesse surgissant entre les arbres. Jacques, le buste complètement penché en dehors, s'extasiait à cette contemplation. Mais, au cours de son lent va-et-vient, madame des Rônis releva les yeux par hasard ; elle observa la trop démonstrative admiration de son vis-à-vis et, reconnaissant probablement le jeune homme qui l'avait saluée, elle fit volteface et quitta l'allée des tilleuls.



COMME ELLE PASSAIT IL LA SALUA.

Elle avait beau fuir maintenant, l'inflammable cœur de Jacques s'allumait déjà pour la mystérieuse veuve. Plusieurs jours il l'épia du haut de sa fenêtre et fut bientôt au courant de son paisible train de vie. Chaque matin, elle se rendait à la messe de sept heures ; un peu plus tard, si le temps était favorable, elle se promenait sur la terrasse, soit seule, soit en compagnie d'un septuagénaire aux épaules voûtées, au visage glabre et maigre. Elle ne recevait d'autre visite que celle de ce vieux cousin Sennebier. Deux ou trois fois, Jacques la vit sortir avec lui pour de brèves courses en ville. Le soir, vers huit heures, quand sonnait le salut du mois de Marie, madame des Rônis retournait à l'église Saint-Antoine, en revenait à neuf, puis jusqu'à dix ou onze heures la lueur de sa lampe filtrait à travers les tilleuls. On ne pouvait rêver d'existence plus méthodiquement casanière et sage. « Et pourtant, pensait Chantal, elle a vingt-huit ans, sa physionomie n'est pas celle d'une femme qui a renoncé à la joie de vivre ; le sang lui monte aux joues, la sève de la jeunesse fermente dans ce corps aux formes harmonieuses ; il est impossible qu'elle ne songe plus à aimer... »

Parfois, le soir, faisant faux bond à ses amis de Boisfleury, il se glissait sous les orgues de Saint-Antoine. Là, blotti dans l'ombre, il dominait la nef où les fidèles encombraient les bancs de chêne. De rares lampes éclairaient à peine les voûtes obscures des bas-côtés ; quelques cierges scintillaient dans le chœur décoré de plantes vertes, où des prêtres occupaient les stalles du pourtour. Ces avares lueurs ne permettaient guère à Jacques de distinguer celle pour laquelle il était venu. Il la devinait plus qu'il ne la voyait, prosternée à l'extrémité d'un banc, le visage penché sur son paroissien entr'ouvert. Des congréganistes du Rosaire psalmodiaient d'une voix monotone les litanies de la Vierge : *Turris eburnea, Janua Cœli, Stella matutina, Rosa mystica...* Puis le chœur des dévotes répondait en un long bourdonnement : *Ora pro nobis!* et les litanies s'égrenaient de nouveau. Un mariste montait en chaire, prenait pour texte l'une des vertus de la Vierge. Longuement son éloquence un peu banale coulait, onctueuse comme de l'huile, sur l'auditoire. Ensuite un prêtre, se dressant sur les marches du maître-autel, murmurait des *Oremus* et finalement prononçait la formule de la Bénédiction, tandis que des voix de jeunes filles entonnaient, en le scandant fortement, ce couplet d'un dernier cantique :

De Marie
Qu'on publie
Et la gloire et les grandeurs ;
Qu'on l'honore,
Qu'on l'implore,
Qu'elle règne sur nos cœurs !...

Jacques entrevoyait alors madame des Rônis, debout à l'extrémité de son banc et prête à sortir. La présence de la séduisante veuve lui faisait trouver à ce cantique un accent d'amoureuse allégresse. Se faufilant parmi la foule qui s'écoulait vers le porche large ouvert, au fond duquel apparaissait un pan de ciel étoilé, il cherchait à se rapprocher de sa blonde voisine, à frôler sa robe noire. Une fois même, il fut assez heureux pour atteindre avant elle le bénitier et pour lui offrir de l'eau bénite. Leurs doigts s'effleurèrent et Jacques, étonné lui-même de son audace, revit dans les noires prunelles de madame des Rônis un éclair de surprise, qui brilla un moment puis se fondit en une souriante indulgence.

Lorsqu'il rejoignait ses amis à Boisfleury, il montrait une agitation insolite et paraissait en proie à une sourde fièvre. Tandis que Claude Blouet chantait une chanson populaire, en s'accompagnant sur sa guitare, Jacques se promenait sous les sapins, en fumant des cigarettes. La traînante mélodie rustique lui rappelait les cantiques du mois de Marie et, dans l'enténèbrement des feuillées, il évoquait l'attrayante image de madame des Rônis. La tiédeur de la nuit, imprégnée d'odeurs forestières, lui infusait une chaude langueur dans les veines et suscitait en lui de fougueux désirs. Après avoir souhaité de redevenir amoureux, il ne se contentait plus déjà d'une platonique tendresse pour sa voisine. Il voulait lui révéler son amour, l'approcher de plus près, l'entendre parler. Mais comment s'y prendre? Il se rendait parfaitement compte de l'impossibilité de l'aborder dans la rue ou de se présenter chez elle. Sa timidité seule l'eût fait reculer devant l'inconvenance d'une pareille tentative. Et cependant il se sentait de plus en plus violemment entraîné vers cette blonde veuve, si jeune en sa solitude de recluse, si attirante

avec ses yeux noirs, sa blanche figure aux lèvres rouges demi-souriantes. Il se disait qu'à tout prix il fallait qu'elle



LEURS DOIGTS S'EFFLEURÈRENT...

connût sa passion !...Mais, dans le plein de son exaltation, une brusque réflexion refroidissait son audace : se doutait-il seulement de l'état du cœur de madame des Rônis? Assurément elle menait à Juvigny une vie de cénobite et y jouissait d'une réputation irréprochable. Pourtant, n'était-il pas possible qu'elle aimât ailleurs, et que cette apparente sagesse fût simplement la tranquille indifférence d'une femme qui a déjà disposé de son affection ? N'avait-elle pas laissé quelque ami très cher au fond de l'Argonne?...Et si cette hypothèse, qui enfonçait en lui une épine de jalousie, si cette désagréable supposition n'était qu'un jugement téméraire, si réellement la veuve méritait sa réputation de pieuse sagesse, quelle chance pouvait avoir près d'elle le juvénile et présomptueux amour de Jacques?...

N'importe, il était trop tourmenté par son inquiète passion ; il voulait être fixé, dût-il regretter ensuite d'avoir échangé ses douteuses espérances contre une décevante réalité.

Dès le lendemain il résolut d'écrire à sa voisine. Après avoir anéanti quatre ou cinq brouillons qui lui parurent stupides, il s'arrêta à un court billet ainsi conçu :

« Madame,

» Pardonnez-moi d'oser vous dire que je vous aime, et soyez assez charitable pour lire ma lettre jusqu'au bout. Mon cœur est allé à vous, un matin de mai où je vous ai vue pour la première fois, sous les tilleuls de votre jardin.

Depuis ce jour-là, vous le possédez tout entier, et il ne sera plus à personne qu'à vous. Vous ne me connaissez pas, et je ne suis pas assez outrecuidant pour solliciter la moindre affectueuse pensée de celle à laquelle je pense constamment ; mais vous ne pouvez pas m'empêcher de vous aimer, et tout ce que je vous demande, c'est de vous laisser aimer. Surtout soyez indulgente, ne m'en veuillez pas de l'inconvenante hardiesse de ma démarche. Si je vous savais irritée, je serais trop misérable !... Montrez-moi seulement que vous daignez me pardonner, en vous promenant demain à neuf heures, comme d'habitude, sous vos tilleuls... Vous rendrez infiniment heureux celui qui vous aime à la folie, et qui vous adore comme une reine. »

Il signa « Jacques Chantal », puis courut vers la poste et, pour ne pas se laisser le temps de la réflexion, jeta précipitamment sa lettre dans la boîte. Le soir, à Boisfleury, il fut plus agité encore que de coutume. Il se répétait comme un refrain obsédant : « A cette heure, elle a ma lettre, elle la lit... Que va-t-il en advenir?... » Il dormit à peine et d'un sommeil plein de fièvre.

Le lendemain, tout palpitant d'émotion, il s'accouda à sa fenêtre. Une cruelle angoisse lui tenaillait la poitrine. Les minutes lui paraissaient à la fois trop longues et trop rapides. Neuf heures sonnèrent d'abord à la tour de l'Horloge, puis chacune des églises de la ville renvoya les neuf coups comme un écho. Bien que la matinée fût très chaude, un frisson lui glaçait le dos. « Elle ne viendra pas ! » pensait-il, et il fermait machinalement les yeux. Quand il les rouvrit, il eut un éblouissement : la blanche et blonde figure de madame des Rônis surgissait entre les arbres comme un rayon de soleil. Vivement, de son pas net et dégagé, la voisine cheminait sous les tilleuls, s'enfonçait dans l'ombre, puis reparaissait lumineuse parmi la verdure. Elle tortillait entre ses doigts un bout de dentelle, maniait son crochet et semblait très affairée à cette besogne féminine. Pas une fois elle ne s'arrêta pour regarder du côté de la rue. La promenade dura dix minutes, puis Jacques vit la promeneuse glisser entre les rosiers du jardin et rentrer à la maison. Mais, en partant, elle laissait à Chantal une flambée de soleil dans l'âme. Tout le jour, toute la nuit, cette joyeuse lumière lui réjouit le cœur.

Ainsi, madame des Rônis n'avait pas été scandalisée par sa déclaration? Au contraire, elle venait de marquer clairement que la hardiesse de Jacques ne lui avait pas déplu et qu'elle ne lui en tenait pas rigueur !... Maintenant, il se sentait raffermi et plein d'audaces nouvelles. Dès le matin qui suivit, il écrivit derechef à la veuve. Avec une débordante effusion, il la remerciait d'avoir été compatissante et lui exprimait la joie dont il avait été inondé, en la voyant sous les tilleuls de la terrasse. Après une affirmation passionnée de son fervent amour, il la suppliait de lui accorder encore une grâce, de lui permettre une courte visite. Pour la décider à le recevoir, il ne rougit pas d'user d'un subterfuge. Il déclara à madame des Rônis que, s'ils ne se connaissaient pas, ils avaient du moins en Argonne des amis communs, et que l'un d'eux l'avait chargé pour elle d'une communication intéressante. Il la suppliait donc de lui donner quelques minutes d'audience.

Cette lettre partie, il attendit la réponse avec une anxiété qui n'était pas sans douceur. Il ne se dissimulait pas combien le prétexte inventé était hasardeux. Toutefois il supposait qu'en piquant la curiosité de sa voisine, il obtiendrait plus facilement accès auprès d'elle. Pendant deux jours, sa patience fut mise rudement à l'épreuve ; enfin, un matin, le facteur qu'il guettait tira de sa boîte une lettre, dont la suscription en fines pattes de mouche lui causa un sursaut de joie. Ce billet contenait ces quelques mots :

« Monsieur, bien qu'il me reste très peu d'amis en Argonne, si cependant, comme vous le prétendez, quelqu'un vous a chargé pour moi d'un message verbal, j'aurais mauvaise grâce à refuser de l'entendre. Je resterai chez moi demain dimanche, à l'heure des vêpres, et je vous y attendrai.

» SYLVIE DES RÔNIS. »

— Je la verrai demain, et elle s'appelle Sylvie !... se répétait Jacques en montant à Boisfleury ; Sylvie !... quel nom charmant et comme il sied bien à son adorable personne !...

Durant toute la soirée, il eut un entrain qui étonna ses amis. Jamais encore ils ne l'avaient vu si verveux et expansif. Plein de mansuétude pour chacun, il trouvait ingénieuses les mystifications du docteur, applaudissait aux romances de Blouet, promettait au Ténébreux de l'aider à mettre en scène sa prochaine pièce et d'y jouer un rôle. Il était tout à tous. Pour assurer sa liberté du lendemain, il prévint Maurice qu'un travail pressé le retiendrait, le dimanche, jusqu'à quatre heures.



IL N'EUT QU'A TRAVERSER LE JARDIN...

Dès après le déjeuner, tandis que carillonnaient les cloches dominicales, il procéda minutieusement à sa toilette, essaya cinq cravates avant d'en choisir une à son goût, puis, incapable de rester en place, il arpenta nerveusement son cabinet de travail en ruminant ce qu'il répondrait aux questions et peut-être aux reproches de sa voisine. Quand sonna le dernier coup des vêpres, il s'esquiva sur la pointe des pieds, car il craignait que sa mère ne l'appelât au passage et ne lui fît perdre en conversations oiseuses un temps précieux. Il avait calculé que s'il traversait la rue tout de go pour se rendre chez la voisine, il risquait d'être aperçu par madame Chantal. Il sortit donc par une porte de derrière et, après un détour, rentra dans la rue des Tanneurs en rasant les murs de l'église. « La grille sera-t-elle fermée, et serai-je obligé de sonner? » se demandait-il. La perspective d'attendre sur le seuil, exposé en plein aux regards des voisins, le tracassait. Il fut vite rassuré : la grille de la terrasse était entrebâillée, il n'eut qu'à la pousser, à gravir le perron et à traverser en biais le jardin pour atteindre la maison. Là, il s'arrêta à une porte vitrée en verres de couleur. Un cordon de sonnette pendait au long de l'embrasure; il l'agita timidement, et presque aussitôt madame des Rônis elle-même vint lui ouvrir. Elle n'avait pas de domestique, et son service était fait par une femme de ménage qu'elle congédiait dès midi.

— Entrez, monsieur ! dit-elle en répondant au salut de Jacques.

Sa voix était bien timbrée, musicale et tintait comme un rire d'enfant. Madame des Rônis introduisit le visiteur dans un petit salon modestement meublé de chaises et de fauteuils, tendus de reps havane. Sur la table oblongue, dans une potiche, un gros bouquet de ces œillets blancs et roses qu'on nomme des « mignardises » répandait une fine odeur poivrée. Les branches retombantes des aristoloches de la façade voilaient à demi la fenêtre et laissaient la pièce dans une pacifique pénombre. La veuve indiqua un fauteuil au jeune homme, et s'asseyant elle-même :

— Monsieur, commença-t-elle, quelle est cette communication dont on vous a chargé?

— Madame... balbutia Jacques.

Fort embarrassé de répondre, il leva les yeux vers sa voisine et devint tout à fait muet. Il ne l'avait point vue encore de si près, et la regardait avec une admiration émue. Dans la robe de deuil très ajustée, la taille souple et le buste d'un exquis modelé montraient mieux l'élégance de leurs courbes savoureuses. Le

vêtement noir mettait en valeur la blanche délicatesse du cou, l'éclat du teint, la vivacité des yeux et les vaporeux frisons des cheveux blonds.

— Eh bien ! insista Sylvie des Rônis, qu'avez-vous à me dire?

— Madame, avoua-t-il confus, je vous ai trompée... Je ne suis chargé d'aucun message.

Un sourire retroussa les coins de bouche de la veuve et elle reprit :

– Je m'en doutais bien un peu... Enfin, puisque vous voici, je ne puis vous renvoyer tout de suite... Reposez-vous un instant.

— Pardonnez-moi ! murmura-t-il avec un redoublement d'émotion, je voulais uniquement vous voir, entendre votre voix, vous admirer à mon aise... Vous êtes si belle !... Je n'avais à vous dire que ce que je vous ai écrit déjà... Je vous aime !

En même temps il s'agenouillait à ses pieds, mais d'un geste impératif elle lui enjoignit de se relever et il obéit.

— Vous êtes fou comme tous les jeunes gens de votre âge ! déclara-t-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre sévère... En me voyant passer, vous vous êtes dit : « Voilà une jeune femme qui n'est pas trop laide ; elle vit seule et doit trouver les journées longues ; je vais essayer de la désennuyer et de m'amuser moi-même en lui faisant la cour. »

— Oh ! madame...

— Et vous n'avez pas réfléchi que, veuve et seule, j'étais obligée plus qu'une autre à une grande réserve, et que la moindre étourderie pouvait gravement me compromettre.

— Pardon !... J'ai agi en effet comme un égoïste, mais c'était plus fort que moi... Je vous aime tant !

Il avait les yeux humides ; elle les vit briller et, touchée elle-même, redevint indulgente :

— Vous m'aimez comme un enfant qui désire ce qu'on ne peut lui donner... Quel âge avez-vous?

— Vingt-trois ans.

— J'en ai vingt-huit, moi, et auprès de vous je suis une femme presque mûre... raisonnable du moins... J'ai le devoir de me demander ce que durerait cette belle passion qui vous aveugle... M'aimeriez-vous seulement aussi longtemps que vous avez aimé mademoiselle Le Mesnil?...

Il eut un mouvement d'effarement :

— Quoi, vous savez ? murmura-t-il, interdit.

— Oui, répliqua-t-elle en souriant, je vous connais mieux que vous ne me connaissez... Je sais que vous avez été fort épris de mademoiselle Claudette, et pourtant vous n'y pensez déjà plus, puisque vous prétendez m'aimer.



— QU'AVEZ-VOUS A ME DIRE ?

— C'était un enfantillage, répondit-il, tandis que...

— Tandis que cette fois c'est de la passion... Les hommes disent tous cela pour expliquer le vagabondage de leur cœur. Voyons, franchement, quelle opinion auriez-vous de moi, si je vous écoutais, si j'étais assez faible pour...? Ainsi que la plupart des jeunes gens, vous en tireriez vanité, mais au fond vous me mépriseriez...

— Madame, protesta-t-il avec énergie, quelle triste opinion avez-vous de moi

vous-même, pour me supposer capable de sentiments aussi bas?... Je vous aime trop sérieusement pour cesser une seule minute d'être votre ami discret et respectueux... Regardez-moi... Ai-je donc la mine d'un fat ou d'un étourdi?

Elle leva vers lui ses yeux aux noires pupilles semées de points orange ; un moment leurs regards se mêlèrent, puis elle rougit imperceptiblement et ses longs cils se rejoignirent.

— En effet, vous semblez très réfléchi pour votre âge ; votre sérieux m'avait déjà frappée lorsque je vous ai rencontré dans la rue, et c'est surtout pour cela que je ne vous ai pas renvoyé votre première lettre...



IL SAISIT LA MAIN BLANCHE...

— Quelle a été votre impression en la recevant? interrogea-t-il, curieux.

— Quand elle m'est arrivée, j'avais les ouvrières... Je l'ai décachetée et dès la première ligne je me suis écriée à l'étourdie : « Tiens, une déclaration ! Je vais vous la lire, mesdemoiselles, cela vous amusera !... » mais, après avoir vu la signature, je me suis hâtée d'ajouter : « Non, je me suis trompée... » J'ai mis votre lettre en poche, et je ne l'ai rouverte que lorsque j'ai été seule...

— Si vous saviez comme je vous en suis reconnaissant, si vous vous doutiez du bonheur que vous me donnez, vous seriez plus clémente et vous me permettriez de vous aimer !... Je demanderais si peu : vous apercevoir quelquefois sous vos tilleuls, puis... de loin en loin, pouvoir causer une heure avec vous dans ce salon dont je vais garder un si doux souvenir...

— Y songez-vous? Quand même je le permettrais, vous ne pourriez venir deux fois ici sans que tout le quartier en fût instruit.

Elle vit Jacques si découragé et désolé qu'elle s'attendrit :

— Consolez-vous... Je n'en penserai pas moins à vous très amicalement ; mais vous recevoir en plein jour, impossible !

— En plein jour, soit, insinua-t-il enhardi, mais le soir, à la nuit tombante... La rue est déserte et je passerais inaperçu.

— Vous êtes fou ! se récria madame des Rônis ; je vous en prie, n'insistez pas.

Elle s'était levée ; il se leva à son tour, prit son chapeau et brusquement :

— Adieu, madame!

— Oh ! quel mauvais caractère !...

Puis elle ajouta avec son indulgent sourire :

— Soyez sage, ne boudez pas et ne nous quittons pas fâchés... Je veux que vous emportiez de chez moi autre chose qu'une vilaine rancune.

Elle alla vers la potiche pleine d'œillets roses, pencha la tête tout près des fleurs comme pour en respirer le parfum pénétrant ; d'une main preste elle tira hors de l'eau une dizaine de tiges épanouies qu'elle essuya avec son mouchoir et qu'elle offrit à Jacques :

— Tenez, prenez avec vous ces *mignardises*... Elles ont une odeur de printemps et elles vous forceront à penser à moi... en bon.

Il saisit la main blanche qui lui tendait les fleurs et la baisa si tendrement que

Sylvie des Rônis en eut un délicieux frisson. Elle retira sa main et, levant un doigt en l'air :

— Voyez, soupira-t-elle, vous vous émancipez déjà... Comment voulez-vous que j'aie confiance et que je consente à vous recevoir encore?...

— Je vous en supplie, implora Jacques avec une persuasive câlinerie dans la voix.

— Eh bien ! une fois, une seule fois, si vous me promettez d'être plus calme.

Naturellement il promit et jura de se soumettre à tout ce qu'elle exigerait.

— En ce cas, venez jeudi soir, à neuf heures... La grille ne sera que poussée et je vous attendrai sous les tilleuls... Maintenant sauvez-vous avant qu'on ne sorte des vêpres.

Elle lui serra rapidement la main.

— Ah ! dit-il, je vous adore !

— On ne doit adorer que Notre-Seigneur, monsieur !... Partez vite !

Il se glissa dehors et s'en alla au hasard à travers les rues, grisé à la fois par ses souvenirs et par l'odeur poivrée des petits œillets roses, qu'il emportait cachés sous sa jaquette.

XI

Après avoir mollement procédé à l'arrosage du potager, les colons de Boisfleury s'étaient allongés sous les sapins. La matinée s'annonçait radieuse. En cette fin de mai le domaine se montrait dans toute sa splendeur. Les cytises étaient défleuris ainsi que les pommiers sauvages, mais les acacias balançaient leurs grappes blanches au-dessus des allées et embaumaient l'air de leur parfum mielleux. Couchés sur le dos, les compagnons du cénacle jouissaient voluptueusement des délices de cette heure matinale où les sous-bois gardent encore un peu de la fraîcheur nocturne, tandis que déjà, dans les champs, le soleil pompe les dernières gouttes de rosée et flambe au milieu des bourdonnements d'insectes.

— Messieurs, observa ironiquement le docteur, ne trouvez-vous pas que, depuis quelque temps, le Sylvain Jacques est un colon assez peu zélé? Non seulement il boude à la besogne lorsqu'il s'agit de verser une pluie bienfaisante sur les plantes potagères, mais il est aussi avare de ses paroles que de ses mouvements. Il rendrait des points à Tacite sous le rapport du laconisme...

— Le silence est d'or, interrompit Tacite.

— Je ne t'adresse aucun reproche... Nous savons tous que la vigueur de tes muscles compense la brièveté de ta conversation. C'est au Sylvain que je m'attaque... Il manque d'entrain et ne paraît pas apprécier suffisamment les attraits de Boisfleury.

— Tu te trompes, docteur, répliqua Jacques ; c'est parce que je goûte profondément ma joie, que je ne trouve pas de mots pour la traduire. Moi, insensible aux beautés de Boisfleury ! Erreur... Je m'en pénètre jusqu'à la griserie. Je bois avec volupté l'air imprégné des senteurs forestières ; j'ai des envies de me rouler sur les pelouses et d'en respirer d'un seul coup toutes les fleurs ; j'embrasserais volontiers les arbres pour les remercier d'étaler si glorieusement leurs feuillées, et le ciel bleu, entrevu à travers les branches, me paraît si savoureux que je voudrais y mordre !

— Mazette ! s'écria Claude Blouet, un amoureux ne parlerait pas autrement de sa maîtresse !...

Amoureux, oui, il l'était ardemment. Son entrevue du dimanche avec madame des Rônis avait réveillé toute sa sensualité païenne. Il était sincère en exprimant son désir d'étreindre les arbres dans une embrassade passionnée. Il eût voulu associer la nature entière à ses ravissements et à sa tendresse. En s'enfonçant sous bois, il retrouvait partout, à l'état fragmentaire, un peu de la captivante beauté de Sylvie. Les coquelicots épars dans l'herbe lui rappelaient la rougeur de ses lèvres, les rais d'or de la lumière filtrée à travers les feuillées avaient la splendeur de ses cheveux blonds, et les verveines du chemin exhalaient la même suave odeur que son corps. En regardant le soleil monter au-dessus des vignes, Jacques songeait : « Quand ces mêmes rayons descendront obliquement vers les bois de Véel, je serai près de la revoir... » Ce jour-là était précisément le jeudi fixé par madame des Rônis. Une seule appréhension gâtait la joie de l'amoureux; il n'ignorait pas les habitudes d'espionnage, chères aux gens de son quartier, et il tremblait d'être vu par quelque voisin au moment

où il franchirait le seuil de la veuve. L'affection sérieuse qu'il portait à madame des Rônis lui inspirait une circonspection, une sollicitude qu'il n'avait pas connues dans la fougue de son amour enfantin pour Claudette. Il était tourmenté par la crainte de compromettre Sylvie et de lui causer de pénibles ennuis.

Aussi, le soir, inventa-t-il des ruses de sauvage pour détourner les soupçons. Il sortit de chez lui dès la fin du dîner, sous prétexte de rejoindre ses amis, et alla promener son anxiété le long du canal des Saules, jusqu'à ce que l'horloge de la ville sonnât les trois quarts pour neuf heures. La nuit était venue et, par une chance favorable, la lune à son déclin ne se levait que très tard. Il traversa un pont de bois, grimpa la solitaire côte Saint-Jean, puis redescendit lentement par les Quatre-vingts degrés, en bénissant le Prétendant qui avait restauré l'escalier de cette venelle pour gagner plus vite le logis de sa maîtresse. Jacques aussi s'en servait ce soir-là pour se glisser incognito à un rendez-vous d'amour... Tout ce quartier semblait déjà endormi ; aucun passant ne dérangea le jeune homme accoudé au petit pont des tanneries et attendant les neuf coups de la tour de l'Horloge, avant de se hasarder dans la rue des Tanneurs. L'eau coulant avec un monotone glouglou se mouvait seule, et seule bruissait au long des usines assoupies. Neuf heures sonnèrent ; alors, avec un lourd battement de cœur, Jacques rasa le mur de la ruelle et, avant de se montrer, sonda d'un coup d'œil la longueur de la rue. Pas une âme, partout portes et volets clos. Rapidement il gagna le seuil du perron, poussa la grille et s'enfonça sous les tilleuls, où il entendit une voix un peu étranglée chuchoter :

— C'est vous? Venez vite...

Avec un rassérènement de tout l'être, il suivit madame des Rônis dans le petit salon tendu de reps, où les rideaux étaient clos et où la lampe voilée d'une dentelle rose en papier répandait une discrète lueur.

Sylvie était vêtue de noir, mais comme pour atténuer ce que ce deuil avait de trop austère, un col de guipure blanche, découpé en étoile, retombait sur le corsage.

— Personne ne vous a vu? demanda-t-elle.

— Personne.

— Et vous avez fermé la grille?

— Oui, madame.

— Ah ! soupira-t-elle, rien qu'à ces humiliantes précautions, je sens combien ce que je fais est mal !... Vous devez avoir une singulière opinion de moi?

— Madame, répliqua Jacques en la contemplant avec une admirative tendresse, mon opinion est que vous valez cent fois mieux que moi... Je ne saurais vous dire combien je vous suis reconnaissant de m'accueillir en ami et combien je serais navré si mes visites pouvaient vous attirer quelque ennui... Tout à l'heure, la crainte de vous exposer à la médisance troublait la joie que j'éprouvais à me rendre chez vous.

Elle fut touchée par l'accent sincère de cette délicate confession ; ses yeux noirs révélèrent cet intime sentiment par un regard lumineux et mouillé, pareil à un ciel d'avril brouillé de pluie et de soleil tout ensemble.

— Vous voyez, insista-t-elle, au fond, vous pensez, comme moi, que ce que nous nous permettons est parfaitement incorrect, et qu'il y aurait danger à renouveler vos visites.

A ces mots, qui impliquaient la cessation possible de toute relation, les traits de Jacques s'étaient notablement rembrunis. Sylvie des Rônis s'en aperçut et d'un ton plus gai ajouta :

— Ne prenez pas cette mine consternée... Mon avis est qu'il faut jouir de l'heure présente sans trop se tourmenter de ce qui adviendra le lendemain... Si on se condamnait à toujours faire ce qui est correct, la vie serait trop insupportable...

Tandis qu'elle parlait, par moments un bout de langue rose passait hors de ses lèvres avec une expression de sensualité et d'espièglerie. Sa bouche vermeille semblait faire ainsi la nique au qu'en dira-t-on et à la destinée. Jacques la regardait avec ravissement. Il était partagé entre le violent désir de se jeter à ses pieds, d'embrasser ses genoux, et la crainte d'effaroucher par cette hardiesse les dispositions bienveillantes de Sylvie. Il demeurait muet, ébloui, comme quelqu'un qui se tient au bord d'une eau rapide et qui, fasciné, attiré par le courant, hésite pourtant à s'y précipiter. Une minute s'écoula dans un absolu et périlleux silence.



IL REDESCENDIT PAR LES QUATRE-VINGTS DEGRÉS...

— Eh bien, reprit enfin madame des Rônis en souriant, est-ce là tout ce que vous trouvez à dire pour me rassurer?... Allons, soyez moins avare de vos paroles. Racontez-moi vos amours avec mademoiselle Claudette Le Mesnil... Je veux tout savoir du commencement à la fin.

Étonné, Jacques ouvrait de grands yeux, rougissait et hésitait, craignant qu'elle ne se moquât.

— Mais, interrogea-t-il à son tour, comment connaissez-vous cette histoire?

— Belle demande !... Dans cette bonne petite ville, on a l'esprit si peu occupé que le moindre événement défraye longtemps la curiosité... La première fois que je vous ai aperçu à votre fenêtre, j'ai eu la fantaisie de savoir qui vous étiez... J'ai questionné une couturière qui travaillait chez moi et elle m'a parlé de votre ancienne passion... Elle est donc bien jolie, cette demoiselle Le Mesnil?

— Très jolie.

— Était-ce une parente ou une amie d'enfance?

— Non, je l'avais rencontrée au bal.

— Et vous êtes tombés amoureux l'un de l'autre, comme cela, tout de suite... le coup de foudre?

Jacques éprouvait une répugnance, une sorte de pudeur à trahir devant madame des Rônis le secret de ce qui s'était passé entre lui et Claudette. Il devenait visiblement gêné.

— Je vous en prie, murmura-t-il, parlons d'autre chose.

— Ah ! s'écria Sylvie avec une nuance de dépit et en le menaçant du doigt, elle vous tient encore au cœur, votre Claudette !... Cela se devine à vos réticences...

— N'en croyez rien, protesta-t-il, tout est fini, oublié... Je ne songeais déjà plus à Claudette avant de vous avoir vue, et maintenant...

— Et maintenant? répéta-t-elle en le regardant au fond des yeux.

Cette fois l'attirance fut irrésistible et il se jeta à ses pieds.

— Maintenant, balbutia-t-il, c'est vous que j'aime uniquement, éperdument ! Il me semble que je ne vivais pas avant de vous avoir rencontrée et que mon cœur n'a battu que pour vous !

Il posait câlinement sa tête sur les genoux de Sylvie des Rônis; il cherchait ses mains, s'en emparait et les couvrait de baisers ; il se grisait de l'odeur de verveine qui imprégnait l'épiderme des bras, et croyait peu à peu sentir les mains prisonnières étreindre nerveusement les siennes...

— Soyez raisonnable, ordonna Sylvie en rompant brusquement cette étreinte ; asseyez-vous et causons sagement ; sinon je vous renvoie...

Intimidé, il obéit, mais ses yeux brillants restaient fixés sur ceux de la veuve, épiant le moment où la sévérité du regard s'adoucirait indulgemment et où il pourrait renouveler ces trop brèves caresses.

Sylvie avait reculé son fauteuil et, afin de se remettre du trouble qu'elle ressentait de son côté, elle prenait dans la corbeille à ouvrage un peloton de soie qu'elle dévidait machinalement autour d'une bobine de nacre. — Ayant recouvré son sang-froid, du moins en apparence, elle questionnait Jacques sur son séjour à Paris, sur ses occupations journalières depuis son retour à Juvigny. Le jeune homme lui confessa combien, en reprenant pied dans sa petite ville, il s'était mortellement ennuyé, et comment il s'était consolé en compagnie de ses amis de Boisfleury. Le récit de l'installation de la colonie amusa beaucoup la veuve ; elle s'égaya plus encore aux portraits qu'il traça de ses compagnons du cénacle.

— De tous ces jeunes gens, observa-t-elle, celui qui m'intéresse le plus, c'est votre ami Maurice Courtois... Du reste, je crois le connaître de vue. Ne vient-il pas souvent chez vous?

— Nous sommes de vieux camarades de collège.

— Il est distingué, reprit la veuve, bien qu'un peu trop tiré à quatre épingles.

Ce fut au tour de Jacques d'interroger madame des Rônis, et, pour ne pas être en reste, elle lui conta son histoire. Elle avait été élevée au couvent des Dominicaines, où une de ses cousines était religieuse. Deux ans après sa sortie de pension, sa mère, qui habitait alors les Islettes, remuait ciel et terre pour lui dénicher un mari. M. des Rônis, qui exploitait une verrerie du voisinage, s'était enfin présenté et elle l'avait accepté avec enthousiasme, parce qu'elle était lasse de cette course au mariage et qu'elle désirait en finir...

— Monsieur des Rônis, ajouta-t-elle brièvement, n'avait rien d'aimable. Il

passait son temps à surveiller ses ouvreaux ou à chasser en compagnie d'autres verriers fort rustres et mal embouchés... Je ne menais pas aux Senades une vie bien agréable ; malgré cela, après mon veuvage, j'ai été horriblement esseulée et désemparée. J'éprouvais la sensation d'isolement et de désarroi dont vous parliez tout à l'heure. Je songeais : « J'ai vingt-huit ans, j'ai encore un peu de jeunesse, j'ai à peine goûté la joie de vivre, et j'aime tant la vie !... » Je me voyais claquemurée dans une impasse d'où je ne sortirais jamais et je me désolais, uniquement soutenue par des pratiques de dévotion qui ne remplissaient pas mon cœur... Vous voyez, je suis excusable d'avoir succombé à la tentation de rompre ma solitude, en accueillant une amitié qui s'offrait si tendrement... bien que cette amitié, hélas ! soit pleine de périls...

Tandis qu'ils causaient ainsi, cédant au charme d'une intimité naissante, ils entendirent à travers les rideaux de la fenêtre onze heures sonner à la tour de l'Horloge.

— Il faut nous séparer, s'exclama Sylvie confuse.

— Déjà ! soupira Jacques.

— Il le faut... Si vous êtes mon ami, comme vous me l'assurez, vous devez me promettre de toujours m'obéir docilement. C'est à cette condition que nous pourrons continuer à nous voir... de loin en loin... Adieu, je suis contente !

Elle lui tendait les mains ; il les gardait dans les siennes et, avec une respiration oppressée, murmurait d'une façon décousue :

— Pas autant que moi !... Je vous remercie de m'avoir accueilli... Votre affection m'est si bonne... Elle réjouit et enorgueillit ma jeunesse !

Il l'attirait de plus en plus à lui ; leurs visages se touchaient presque, si bien que les lèvres de Jacques se posèrent toutes frémissantes sur les yeux de la jeune femme. Elle demeura un instant immobile, étourdie par cette caresse inattendue, puis elle rejeta sa tête en arrière :

— Oh ! protesta-t-elle, vous êtes bien osé ! Est-ce là ce que vous m'aviez promis?... Laissez-moi !

Mais, comme pour atténuer la sévérité de ses paroles, elle ajouta avec un rire d'indulgente moquerie :

— Où avez-vous appris à si bien embrasser?

Il voulut la ressaisir, elle se refusa énergiquement.

— Non ! c'est déjà trop !... Allez-vous-en, je vais vous reconduire jusqu'à la terrasse.

Elle noua une mantille en fanchon sur sa tête, ouvrit la porte et le poussa doucement devant elle.

Le ciel s'était ennuagé et une bruine commençait à tomber. Le long de l'allée tournante, l'odeur des mignardises bordant les plates-bandes s'exhalait dans l'air humide et montait jusque sur la terrasse. Arrivée sous les tilleuls, Sylvie jeta un coup d'œil vers la rue :

— Il n'y a pas un chat ! dit-elle à Jacques très bas, sauvez-vous. Je vous écrirai pour vous fixer le soir où vous pourrez revenir... Adieu, mon ami !

Comme il avait déjà le pied sur la seconde marche du perron, elle se rapprocha, effleura sa joue d'un furtif baiser et s'enfuit, tandis que le jeune homme, la tête en feu et le cœur en fête, gagnait le trottoir. Grâce à la pluie, la rue était obscure, complètement déserte, et il put rentrer chez lui sans encombre.

XII

Ces visites du soir, impatiemment désirées et attendues, se renouvelèrent irrégulièrement et à des intervalles assez espacés. La date en était déterminée surtout d'après l'état atmosphérique. Madame des Rônis choisissait de préférence les nuits pluvieuses où l'on courait moins de risques d'être vu. Cette incertitude jetait naturellement un désarroi dans les habitudes de Chantal. La poste lui apportait le matin un billet lui assignant un rendez-vous pour le soir même ; il lui fallait alors ruser et imaginer des histoires afin de se réserver la liberté de sa soirée. Avec sa famille, il s'en tirait d'ordinaire en prétextant une réunion chez l'un des compagnons de Boisfleury, mais avec ces derniers, les motifs d'excuse étaient moins commodes à faire accepter. Il avait beau alléguer un travail en train, il parvenait difficilement à convaincre ses amis, qui se plaignaient de son peu d'assiduité et l'accu-

saient d'être un *lâcheur*. Il tremblait toujours que le docteur ou Maurice Courtois ne s'avisassent de vérifier s'il était réellement claquemuré dans sa bibliothèque.

Mais ces petits tourments paraissaient insignifiants à côté de l'ineffable joie qui soulevait Jacques au-dessus des vulgarités de la vie de tous les jours, et l'emportait dans une contrée paradisiaque. A toute heure, sa pensée était tournée vers Sylvie des Rônis. Lorsqu'en allant à sa besogne quotidienne, il longeait la terrasse, chaque fois il contemplait les tilleuls avec reconnaissance en songeant que, sous leur ombre, il avait reçu le timide baiser de sa blonde amie. Lorsque, sous couleur de travailler, il montait à sa bibliothèque, sa seule étude consistait à relire l'*Intermezzo* de Heine où il entendait un fraternel écho de sa propre passion :

« Au milieu des enchantements du mois de mai, — lorsque tous les boutons s'épanouissent, — en mon cœur l'amour est éclos ;

» Au milieu des enchantements du mois de mai, — quand tous les oiseaux gazouillent, — je lui ai déclaré ma peine et ma tendresse. »

Il en était à cette phase bienheureuse de l'amour, où le désir non encore apaisé allume dans la poitrine une vive flambée et y fait éclore une foison de fleurs passionnées ; où, tout en ayant le pressentiment d'être aimé, on n'a pas la certitude que donne seule la possession. Cet état de doute procure un stimulant, délice comparable à la piquante douceur d'un rosier dont les épines vous éraflent les doigts, mais dont les corolles vous embaument. Lorsque, après les transes chaque fois renouvelées de l'attente dans la nuit et de la peur d'être vu, il poussait la porte entre-bâillée et pénétrait dans le salon où Sylvie le guettait sur le seuil lorsqu'il s'agenouillait devant elle et lui baisait dévotement les mains, il éprouvait une plénitude de joie qui l'étourdissait. D'un geste, elle lui indiquait un siège voisin du sien et lui commandait de s'asseoir. Une insurmontable timidité le reprenait. Encore qu'elle lui eût donné des marques évidentes de son affection, Sylvie demeurait pour lui, par certains côtés, imposante et indéchiffrable. Il y avait en elle un mélange de clémente tendresse et de soudaine réserve qui empêchait Jacques de s'enhardir.

Il se disait bien qu'ayant été mariée et possédant une certaine expérience de la vie, elle ne pouvait plus arguer des craintives pudeurs d'une jeune fille ; elle savait naturellement à quoi elle s'exposait en recevant un jeune homme qui avait commencé par lui parler le langage d'un amoureux. Elle n'était ni naïve, ni insensible. Néanmoins, si parfois ses confidences, l'expression de son regard, la grâce voluptueuse de toute sa personne laissaient deviner une nature aimante et même sensuelle, elle trouvait à d'autres moments le moyen de tenir Jacques à distance en montrant tout à coup une dignité hautaine qui réprimait de trop vives démonstrations. Pour en arriver là, du reste, elle n'avait pas besoin de déployer une excessive sévérité. Instinctivement et aussi par suite de son éducation, Chantal professait pour la femme un respect quasi chevaleresque. En dépit de son sensualisme raffiné et de son naturel caressant, une pudibonde délicatesse s'opposait à ce qu'il poussât jusqu'à des privautés trop matérielles ses tentatives de séduction. Les filles qu'il avait connues au quartier Latin avaient toutes fait les trois quarts du chemin. Naturellement il ne pouvait prétendre à la même complaisance de la part de madame des Rônis. Pour que Sylvie, fière, distinguée et dévote, devînt sa maîtresse, il lui semblait qu'il fallait une longue et cérémonieuse initiation.

Brûlé de désirs et retenu en même temps par une mortelle crainte de la courroucer, il contemplait silencieusement cette blonde et élégante personne, aux yeux noirs si attirants et si mobiles, où les lueurs indulgentes étaient si vite remplacées par un éclair de fâcherie, et il regardait en tremblant cette jupe de deuil qui l'enveloppait comme une austère sauvegarde. Malgré le trouble que lui causait cette tantalisante contemplation, il éprouvait une joie poignante à irriter son désir en détaillant les attractions de ce jeune visage : la courbe aimable des lèvres pulpeuses, le grain de beauté au sommet de la joue, la molle ondulation des bandeaux blonds sur les tempes. Pendant ces inquiétantes minutes de silence, Sylvie surprenait le regard ardent du jeune homme et, avec un sourire aux

coins de la bouche, l'interrogeait tout à coup :

— A quoi pensez-vous?

Et il n'osait lui répondre ; ses secrètes audaces demeuraient purement spéculatives.

Elle-même se maintenait toujours en état de défense. Elle semblait partagée entre une compatissante tendresse et un reste de méfiance. Elle appréhendait l'extrême jeunesse de Jacques et elle l'étudiait à la dérobée, craignant de découvrir en lui cette vaniteuse légèreté qui est le péché capital des jeunes gens de son âge. Parfois, involontairement entraînée, elle lui accordait de furtives caresses, puis se rebiffait brusquement. Cette conduite illogique et irritante déconcertait Chantal ; alors, le voyant mortifié et chagrin, elle avait de délicieux retours de bienveillance et, lui donnant ses mains, s'efforçait de le consoler par de câlinantes paroles.

Peu à peu cependant, plus sûre de lui, appréciant mieux ses qualités sérieuses de sincérité et de sensibilité, elle se repentait de sa sévérité et se promettait de ne plus le faire souffrir. Elle eût été désolée qu'il attribuât ses hésitations à un détestable manège de coquetterie. Et pourtant, elle hésitait encore, s'abandonnant davantage, mais se ressaisissant et se raidissant dès qu'il devenait trop hardi. Elle avait d'ailleurs imaginé un ingénieux moyen de défense. Quand elle avait peur de faiblir, troublée elle-même par les effusions de Jacques, elle lui parlait de Claudette Le Mesnil et il s'arrêtait net.

Un soir, elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Il paraît qu'elle va se marier, votre Claudette... Est-ce pour bientôt?

— Elle se marie le dix-huit juin, répondit-il, soudain décontenancé.

— Ah !... Tant mieux !

— Pourquoi? demanda-t-il en se renfrognant.

Elle crut l'avoir vexé et, prise d'un remords :

— Pardon ! s'écria-t-elle, je suis mauvaise... Le dix-huit, c'est après-demain ; je ne veux pas que, ce jour-là, vous passiez votre soirée seul. Vous viendrez ici, à neuf heures... C'est promis, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, il la saisit impétueusement dans ses bras et ses lèvres cherchèrent celles de Sylvie ; mais elle détourna la tête :

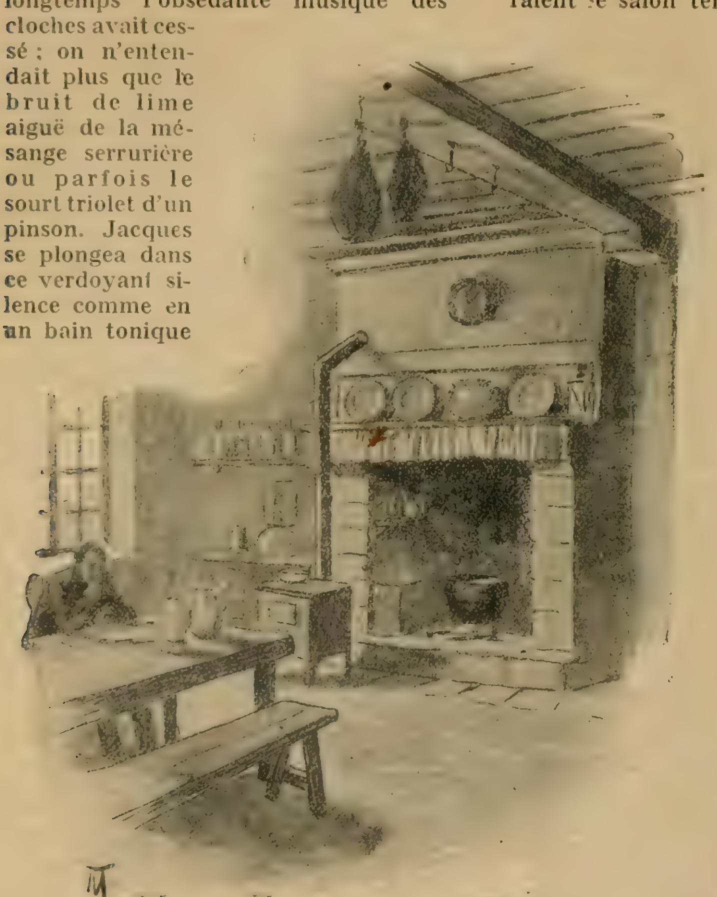
— Non, non ! déclara-t-elle, partez et n'oubliez pas que je vous attendrai après-demain...

Le matin fixé pour le mariage, Jacques ne se soucia pas de rester à Juvigny. Encore qu'il eût le premier renoncé à mademoiselle Le Mesnil, il lui répugnait, ce jour-là, de s'exposer à la curiosité de ses compatriotes. Il prévoyait des regards narquois, des allusions désagréables ou perfides. Une fausse honte lui faisait même redouter la compagnie de Courtois et jusqu'au déjeuner de famille où son père ne manquerait pas de le plaisanter sur son amourette d'autrefois. Il résolut de se réfugier à Boisfleury et se dirigea vers la *chalaide*.

La matinée était limpide et le ciel s'azurait comme pour fêter la nouvelle mariée. Les pampres drapaient les coteaux d'une verdure phosphorescente et l'air était imprégné de l'arome suave de la vigne en fleur. Les allées de Boisfleury, encore veloutées d'une ombre bleue, invitaient à une paresseuse rêverie. Jacques s'étendit sur la couche élastique formée par les aiguilles tombées des sapins et s'efforça de penser à Sylvie des Rônis. Mais on n'est pas toujours maître de sa pensée ; tandis qu'il évoquait l'image de la blonde veuve, le vent d'est lui apporta le carillon des cloches de la ville haute, sonnant en volée pour le mariage de Claudette. Cette sonnerie, qui semblait interminable, lui causa un douloureux agacement. Il n'aimait plus Claudette et cependant il lui était pénible de songer qu'à cette heure la jeune fille, voilée de blanc, s'agenouillait devant l'autel à côté du fils du marchand de bois. La voix des cloches lui emplissait le cœur d'une rétrospective mélancolie. Il se rappelait les allégresses d'autrefois, suscitées par ces mêmes vibrations argentines. Les émotions du temps jadis s'étaient apaisées, assoupies, et il se demandait avec tristesse si les joies d'aujourd'hui n'étaient pas condamnées à subir une destinée pareille... Il se leva énervé. Il ne voulait plus entendre ce fâcheux carillon, et, pour le fuir, il gagna la plaine de Véel où les blés verts ondulaient au soleil. Il la traversa tout entière sous la lumière aveuglante de midi et finit par entrer dans une auberge de village. La salle déserte n'était hantée que par des tourbillons de mouches ; il s'y fit servir

une omelette qu'il arrosa de vin clairet. En proie à un vague engourdissement, il s'attarda longtemps à ce déjeuner rustique. Vers deux heures, il reprit le chemin de la plaine ensoleillée et, avide d'ombre, il revint à Boisfleury.

Le taillis obscur s'endormait paisiblement dans la clarté ambiante. Depuis longtemps l'obsédante musique des cloches avait cessé ; on n'entendait plus que le bruit de lime aiguë de la mésange serrurière ou parfois le sourt triolet d'un pinson. Jacques se plongea dans ce verdoyant silence comme en un bain tonique



IL S'ATTARDA LONGTEMPS A CE DÉJEUNER RUSTIQUE.

et peu à peu il s'y assoupit. Quand il s'éveilla, les rayons du soleil pénétraient plus obliquement dans le fourré, dont ils rosaient les broussailles. Un rassérénement se produisait en son âme et l'image de Sylvie y régnait de nouveau en souveraine. Une douceur fondante coula dans ses veines, à la pensée du rendez-vous assigné pour ce même soir.

A neuf heures sonnantes, il rasait le mur de la terrasse et entre-bâillait la grille. Au logis de madame des Rônis, les rideaux tirés laissaient à peine passer un fil de lumière. Mais quand il eut franchi le seuil du couloir, une réjouissante clarté et une exquise haleine de fleurs l'accueillirent hospitalièrement.

Deux lampes aux globes dépolis éclairaient le salon tendu de reps, qui avait pris un air de fête ; leur discrète illumination enveloppait d'une caresse les potiches et les vases remplis de roses. Madame des Rônis avait dû dépouiller tout son jardin pour se procurer cette abondante floraison d'été. Elle s'épanouissait partout, sur les guéridons, sur la table oblongue, aux angles de la cheminée : roses *Niel* et *Gloires de Dijon*, roses couleur de chair ou couleur d'abricot, roses panachées et comme éclaboussées de carmin, roses d'un rouge sombre ou d'un blanc d'ivoire. L'atmosphère était saturée de parfums assoupis et doux comme la musique d'un orchestre qui jouerait en sourdine.

Jacques leva vers Sylvie des Rônis un regard ébloui et chargé de tendresse. La blonde veuve souriait et les nuances des roses semblaient se refléter sur la blancheur de son visage.

— Pour quelle fête, demanda Jacques, avez-vous si glorieusement fleuri votre salon ?

— Je l'ai fleuri en votre honneur, monsieur... J'ai voulu que l'été vous souhaite la bienvenue après une journée qui, probablement, n'a pas dû vous mettre beaucoup de soleil dans le cœur.

Il ne répondit pas à cette allusion.

Avec une exaltation enfantine, il allait et venait, penchait sa tête sur les potiches, aspirant avec délices l'haleine des fleurs, s'extasiant sur l'opulence de leur coloration, examinant tout avec des yeux émerveillés. Pour la première fois, dans le fond du salon, il remarqua une porte ouverte sur une pièce voisine, vaguement éclairée par une lampe-veilleuse qui, sous un globe bleuâtre, brillait comme un ver luisant.

— Tiens, fit-il intrigué, je ne m'étais pas douté qu'il y eût là une chambre contiguë.

— C'est la mienne, monsieur... Je l'ai laissée ouverte pour que vous ne soyez pas trop entêté par l'odeur des roses... Je vous autorise à la visiter, vous me direz si l'arrangement est à votre goût.

Elle lui avait pris la main et le guidait vers la chambre tendue de cretonne en camaïeu lilas, et garnie de meubles Louis XVI : lit de bois peint et laqué, fauteuils et chaises de tapisserie au petit point ; aux murs, deux pastels aux cadres ovales représentaient une dame poudrée et un gentilhomme cravaté de dentelle, vêtu d'un habit de velours gris à la française.

— Ce sont mes grands-parents, expliqua Sylvie.



— VOUS ME DIREZ SI L'ARRANGEMENT EST A VOTRE GOUT.

Dans une encoignure, un étroit canapé de soie réséda, semé de minuscules bouquets, dressait sur des pieds droits cannelés son siège sculpté, et évasait ses bras délicatement chantournés.

— Ce meuble, continua-t-elle, appartenait aux deux respectables personnages dont vous voyez les portraits. C'est une relique à laquelle je tiens beaucoup. Je ne permets à personne de s'y asseoir, pas même à mon vieux cousin Sennebier... Mais je ferai exception en votre faveur ; ce soir, je n'ai rien à vous refuser...

Elle s'était assise et, en souriant, l'invitait à prendre place à côté d'elle.

— Pourquoi ce soir? demanda Jacques d'une voix que l'émotion commençait à étrangler.

— Parce que, répliqua-t-elle, moqueuse, ce soir, vous avez droit à des égards... Avouez que ce mariage de votre Claudette vous fait tout de même gros cœur, et que vous la regrettez !

— Je ne regrette rien ! protesta-t-il avec emportement, parce que je n'aime que vous, parce que mes pensées, mes joies et mes peines, tout se résume en vous !...

Il lui avait saisi les mains et les serrait violemment.

— Sylvie, acheva-t-il, il n'y a pour moi qu'un amour, c'est le vôtre : qu'une femme adorée et désirable, c'est vous !

Lentement madame des Rônis approchait sa tête blonde de la sienne, et, le regardant gravement, tendrement aussi, dans les yeux, comme pour lire jusqu'au fond de son âme, elle murmurait :

— Bien vrai, vous m'aimez?

— Passionnément.

De plus en plus le blanc visage se penchait vers celui de Jacques.

— Vous n'aimerez jamais, jamais que moi?

— Vous seule... que m'importe le reste du monde !...

— Et, continua-t-elle très bas, notre amour restera ignoré de tous, comme un jardin fermé qui ne s'ouvrira que pour nous seuls?

— Oui, comme un paradis, à nous deux !

— Eh bien ! chuchota-t-elle, prenez-moi... Je suis à vous.

Elle l'entourait de ses bras, elle se blottissait contre sa poitrine et leurs lèvres s'étaient jointes dans un baiser qui ne voulait plus finir.

Un voluptueux silence tomba sur la chambre tendue de camaïeu lilas ; un silence imprégné de la suave odeur des roses, et interrompu seulement par l'eau susurrante du canal des tanneries qui coulait au pied de la fenêtre, et dont les glouglous assourdis montaient par intervalles, comme d'amoureux sanglots...

XIII

Les jours heureux ne se racontent pas ou, du moins, se racontent mal, car quelque éloquence qu'on y apporte, le récit des joies toujours pareilles qui les remplissent tourne vite à la monotonie. Jacques Chantal goûtait une félicité près de laquelle tous les plaisirs de sa vie antérieure paraissaient singulièrement insipides et puérils. Pour la première fois l'amour lui donnait complètement les satisfactions que peut rêver un garçon dont la jeunesse saine et verte ne s'est jusque-là dépensée qu'en platoniques affections ou en banales et courtes escapades. Cette inespérée liaison avec madame des Rônis exaltait son cœur, son imagination, sa sensualité raffinée, en même temps qu'elle flattait sa juvénile vanité. Sylvie, jeune, élégante et belle, avec sa sensibilité contenue, sa délicate fierté, ses soudaines fougues de tendresse, lui faisait éprouver toutes les voluptés de la passion. Quand, un soir, il avait vu se dérouler librement pour lui l'abondante chevelure de sa blonde amie ; quand il l'avait tenue entre ses bras, confuse encore de s'être abandonnée et en même temps prodiguant sans compter ses plus grisantes caresses, il lui avait semblé plonger dans les eaux bienheureuses d'un lac enchanté. Ces délices et ces extases se reproduisaient chaque fois qu'il se retrouvait près d'elle. Il n'y avait pas jusqu'à cette pointe de dévotion perçant au milieu des plus adorables transports de la veuve, qui n'ajoutât un assaisonnement à leurs fêtes d'amour.

Sylvie n'était ni romanesque, ni sentimentale. Après sept années de mariage, elle n'affectait pas d'ignorer à quoi elle s'exposait en se donnant, et elle se donnait sans remords, obéissant à un besoin inné de caresses et d'affection. Elle n'avait point de ces tardifs repentirs ni de ces hypocrites retours de vertu dont certaines femmes abusent et dont elles accablent maladroitement leurs amoureux. Pourtant, élevée pieusement par des religieuses, elle était restée dévote et conservait, même dans ses plus tendres démonstrations, des scrupules dont Jacques s'étonnait. Elle ne tolérait pas qu'il la plaisantât sur ses pratiques de piété ni qu'il essayât d'ébranler ses convictions. Avant comme après les plus ardentes effusions, elle demeurait chaste, presque prude, interdisant avec une subite réserve ces privautés hardies qu'un amant croit pouvoir se permettre à l'égard d'une amie qu'il considère comme lui appartenant tout entière. Mais, en revanche, dès que Jacques l'étreignait et la couvrait de baisers, elle aimait avec un emportement, un oubli d'elle-même, une recherche de volupté, un plaisir éperdu, qui confondaient et ravissaient Chantal. Après l'enivrement, il se demandait si la créature ensorcelante qu'il venait de serrer contre sa poitrine, était bien la même personne qui tout à l'heure le rappelait si sévèrement au respect des

bienséances. Parfois aussi, à force de méditer sur ces étranges contrastes, il sentait un vague soupçon sourdre en son esprit. Passionnée et caressante comme il la connaissait, Sylvie s'était-elle contentée de vivre fidèle à un mari quadragénaire, bourru et mal élevé? Ne s'était-elle pas initiée à ces raffinements de l'amour dans les bras de quelque consolateur? Qu'y avait-il de vrai dans les accusations de coquetterie et de légèreté dont madame Chantal avait parlé à son fils ?

Importuné malgré lui par cette pensée jalouse, Jacques s'avisait alors de questionner madame des Rônis sur les années passées aux Senades. Elle lui répondait laconiquement qu'elle s'y était beaucoup ennuyée, que M. des Rônis était maussade, et que, du reste, son existence conjugale avait été aussi monotone que peu intéressante. Lorsqu'il essayait de pousser plus avant ses questions, elle les éludait en lui sautant au cou :

— A quoi bon, murmurait-elle, perdre notre temps à remuer des souvenirs désagréables? Qu'importe ce vilain passé, pourvu que nous jouissions du présent!... Vite, monsieur le questionneur, embrassez-moi !

Elle lui tendait ses lèvres, et en les baisant, il avait honte de ses injurieux soupçons rétrospectifs.

« Elle a raison, se disait-il, et moi, j'ai l'air d'un sot avec mes interrogatoires de juge d'instruction. Pourquoi vais-je m'inquiéter d'un temps où nous ne nous connaissions pas, et qui est absolument aboli? Nous nous aimons, n'est-ce pas l'essentiel? Sylvie ne m'a-t-elle pas donné sans réserve toute la tendresse de son cœur, tous les baisers de sa bouche, et ne devrais-je pas lui en être éternellement reconnaissant? »

En effet, il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre. Pouvait-il s'attendre à trouver, en cette somnolente et béotienne petite ville, une liaison d'un prix aussi rare, plus parfaitement en harmonie avec son caractère, ses façons de sentir et de penser. Sylvie manquait de culture, mais elle rachetait ce défaut par un esprit vif et prime-sautier, un goût sûr et beaucoup de tact. Elle possédait à un haut degré la verdeur et la gaieté, une sensualité tendre, une morale aimable et indulgente ; toutes ces qualités enfin qui faisaient le charme de nos aïeules du siècle dernier. Par-dessus tout, elle avait une grâce séduisante, une vénusté, une eurythmie de l'attitude et des mouvements qui enthousiasmaient Jacques. Lorsque, le soir, à la lueur de la lampe, sous les rideaux de camaïeu du lit Louis XVI, il contemplait cette tête noyée en des flots de cheveux blonds, ces paupières mollement baissées, le délicat modelé du nez aux ailes palpitantes, cette bouche aux lèvres entr'ouvertes sur des dents blanches mouillées, ces chairs aux pâleurs ambrées, il songeait à l'*Antiope* du Corrège, et son âme de païen exultait d'amoureuse admiration.

Leurs rendez-vous nocturnes, sagement espacés, se prolongeaient souvent jusqu'à minuit. Une fois même, en juillet, Jacques s'abandonna à la douceur de s'endormir à côté de Sylvie. Lorsqu'ils s'éveillèrent, les lueurs de l'aube pénétraient déjà à travers les persiennes closes. Un sursaut d'inquiétude les secoua. Comment le jeune homme pourrait-il maintenant s'esquiver sans être aperçu? En cette chaude saison caniculaire les gens étaient plus matineux et on risquait fort de rencontrer quelqu'un dans la rue ou sur le pas d'une porte. Chantal désolé s'était vêtu en hâte. Tout frissonnant, il se glissa dans le jardin et, une fois sous les tilleuls, hasarda un regard effaré au dehors. Les volets des maisons étaient encore fermés, mais un premier rayon rose illuminait le faîte des toits. Un ouvrier passa avec ses outils sous le bras, puis tourna l'angle des Quatre-vingts degrés. La rue redevint déserte. L'amoureux en profita pour ouvrir prestement la grille et se faufiler sous le porche du logis paternel. Quand il se trouva enfin à l'abri des curieux, au fond du couloir obscur, une sueur lui mouillait les tempes et son cœur battait à gros coups. La maison dormait et il put sans encombre gagner sa chambre, mais, tandis qu'il se jetait sur son lit, il s'adressait de véhéments reproches et se jurait de mieux veiller sur lui à l'avenir.

Il se croyait cependant très circonspect et prenait pour se rendre chez madame des Rônis les plus méticuleuses précautions. Seulement il était prudent à la façon des autruches. Il agissait comme s'il eût été enveloppé d'un nuage et, fermant les yeux, il s'imaginait être invisible aux regards d'autrui. Si sa passion

l'eût moins absorbé, il eût réfléchi que ses allures mystérieuses n'échapperaient pas longtemps à la clairvoyance de son entourage et de ses amis. En dépit de sa circonspection, on flairait déjà autour de lui une odeur d'amour. Certains coups d'œil ironiques du docteur, certaines allusions voilées de Maurice Courtois auraient dû lui donner l'éveil ; mais il était affligé de l'aveuglement des gens heureux qui ne savent rien voir ni rien comprendre de ce qui pourrait troubler leur béatitude.

D'ailleurs, une circonstance quasi providentielle vint momentanément endormir



LA SE TROUVAIT L'AUBERGE...

les soupçons, en éloignant Jacques de Juvigny. Bien qu'il fût un employé médiocrement zélé et assidu, il n'en appartenait pas moins à un corps de fonctionnaires, et l'administration le lui rappela, en le chargeant de remplacer par intérim un agent qui avait obtenu un congé de maladie. En septembre, il reçut l'ordre de se rendre pour trois mois dans un chef-lieu de canton du Verdunois, et d'y prendre le service. Encore que cette injonction le surprît brutalement en pleine fête, il fallait obéir. Jacques conta le soir même la fâcheuse nouvelle à sa voisine. Les yeux de Sylvie se mouillèrent à la perspective d'une séparation si peu prévue, mais elle conseilla à son ami de se résigner au départ.

— Assurément, soupira-t-elle, en cette vie où les minutes heureuses sont si rares et s'écoulent si vite, c'est beaucoup que trois mois volés à notre bonheur. J'en souffrirai plus que toi, cher petit; mais je ne veux pas que ta famille puisse m'accuser d'avoir été une entrave ; elle aura déjà bien assez de griefs contre moi !... Pars, mon mien, et dis-toi que je vais fort m'ennuyer quand je ne te verrai plus... Enfin, nous nous écrirons et tes lettres m'aideront à patienter...

Ils se quittèrent, le cœur gros, et Jacques s'en alla le lendemain vers son lieu d'exil.

Damvillers, où on l'envoyait, est un gros bourg à physionomie très campagnarde, situé entre Verdun et Montmédy. Il a été jadis fortifié par les comtes de Chiny, puis démantelé par Louis XIV. Ses anciens fossés, transformés en vergers, entourent encore d'une demi-ceinture verte ce grand village épars au milieu d'une plaine aux ondulations monotones et grises, n'ayant d'autre horizon qu'une colline en dos de chameau et de lointaines lisières de bois. Des maisons basses aux toits plats, crépies à la chaux, bordent la route ou s'alignent en carré autour d'une place poudreuse. Là se trouvait l'auberge où Jacques avait établi son gîte. Ayant peu de relations avec les habitants, tous cultivateurs occupés à faire valoir leurs terres, il vivait seul, mangeait seul, partageait son temps entre de fastidieuses stations au bureau et de solitaires promenades à travers une campagne sans caractère. Ainsi se passèrent pour lui les plus belles journées de septembre et d'octobre ; puis vinrent les pluies de l'arrière-saison, les frimas de novembre, et il s'ennuya au coin de son feu comme il s'était ennuyé en arpentant les chemins de la plaine. Son unique consolation était d'écrire de longues épîtres à Sylvie et d'attendre les réponses qui arrivaient toujours trop tardivement à son gré, et contenaient trop peu de détails. Madame des Rônis n'était pas une épistolière. Ses lettres, très tendres, mais très courtes, se bornaient souvent à une page où la veuve exprimait en peu de

mots son affection toujours croissante et son vif désir de revoir bientôt son ami. Cette brièveté désolait Jacques, il s'en plaignait. Sylvie s'excusait de son mieux, mais sans être beaucoup plus prolixe. Au mois de novembre, elle lui écrivit :

« Tu me reproches les marges de ma dernière lettre ; celle-ci n'en aura pas, en seras-tu plus content? Je vais être obligée de beaucoup parler, et cela me réussit rarement. Sache donc d'abord la cause de mon laconisme, qui me vaut ces « vous » cérémonieux, semés méchamment dans ton épître grondeuse. Je suis en plein déménagement. Ma mère, qui était allée pour quelques mois chez ma sœur aînée, m'a écrit à l'automne que, décidément, elle resterait tout l'hiver et probablement tout l'été prochain chez son gendre. Le climat de la Touraine lui convient mieux que celui de Juvigny et il m'a semblé lire entre les lignes qu'elle rêve de s'y installer tout à fait. Dans ces conditions, l'appartement de la rue des Tanneurs devenait beaucoup trop spacieux pour moi et, comme je n'avais loué que pour un an, j'ai cherché un autre logement plus économique. J'ai déniché à la ville haute, dans la rue du Tribel, un petit rez-de-chaussée qui m'a plu. Il est situé entre une cour et un jardin qui descend jusqu'au chemin de Polval, avec une porte sur les vignes. Tu pourras entrer par là, quand tu me rendras visite, et tu courras moins de risques d'être aperçu, car, à partir de neuf heures du soir, la côte est absolument déserte. Le nid est charmant et il offre une sécurité que ne nous offrait pas la rue des Tanneurs, où tu es trop connu. Je suis enchantée d'avoir trouvé ce biais pour dépister la curiosité des gens de ton quartier, et pourtant, au moment de m'en aller, je regrette la terrasse des tilleuls, la maison où je t'ai vu pour la première fois et qui est pleine de ton souvenir. Enfin bientôt, j'espère, ta présence donnera au logis de la ville haute le même attrait et il nous sera cher, comme l'ancien. Hâte-toi donc de revenir et écris-moi très exactement l'époque de ton retour. Je t'attends avec impatience, ami à moi ; je t'aime et je serai bien heureuse



J'AI DÉNICHÉ UN PETIT REZ-DE-CHAUSSÉE...

de te le dire ici, de tout près, en t'embrassant à chaque mot. Ce sera le moment le plus délicieux pour moi, et aussi le plus désiré. Aime-moi bien à ton tour et accours vite auprès de ta Sylvie qui est toute à toi. »

Lorsqu'elle parlait de la sécurité de sa nouvelle demeure et de la nécessité de dépister la curiosité des voisins de la rue des Tanneurs, madame des Rônis ne se doutait pas que cette curiosité était déjà très surexcitée et que les visites de Jacques faisaient l'objet de peu charitables commentaires. Madame Chantal en avait été avertie l'une des premières et voici comment

Un jour, elle s'aperçut que sa domestique, une fille de trente ans, robuste et bien en chair, avait un amoureux qu'elle recevait nuitamment dans sa mansarde, après l'avoir introduit par la rue des Pressoirs. La bonne dame, qui ne plaisantait pas sur le chapitre des mœurs, manda devant elle la coupable, lui reprocha vertement son dévergondage et lui donna ses huit jours. Ainsi congédiée et rabrouée, la servante, qui avait bec et ongles, se défendit comme elle put :

— J'ai été fautive, c'est possible ! se récria-t-elle, mais il ne faudrait pas avoir deux poids et deux mesures... On est bien sévère pour les pauvres filles ; on les traite de dévergondées, tandis qu'on pardonne tout aux belles dames de la société qui se conduisent mal... Au moins, moi, si j'ai un galant, c'est pour le bon motif. La dame blonde d'en face n'en pourrait pas dire autant ; monsieur Jacques n'a pas l'idée de l'épouser. Ça ne les empêche pas de se donner en catimini du plaisir jusqu'à des minuit, et personne n'y trouve à reprendre !

— ET PERSONNE N'Y TROUVE A REPRENDRE !

Suffoquée, madame Chantal invita durement la dénonciatrice à s'expliquer ; celle-ci alors lui conta qu'une nuit, prenant le frais à la fenêtre de sa mansarde, elle avait vu Jacques sortir du jardin de madame des Rônis. Et depuis, s'étant avisée de l'épier, elle avait été plusieurs fois témoin de ses entrées et sorties clandestines.

Cette révélation bouleversa madame Chantal et, le soir même, elle en informa son mari. M. Chantal, avec une désinvolture qui choqua la pieuse dame, commença par rire de ses craintes :

— Décidément, déclara-t-il, le garçon a du goût et il ne s'attaque qu'aux jolies femmes... Autant que j'ai pu en juger, cette madame des Rônis est jeune, élégante et bien tournée. Un heureux coquin, ce Jacques !... Il peut se vanter d'avoir mis la main sur un morceau de roi !

— Quels principes ! s'écria madame Chantal révoltée ; mais cette fille que je viens de renvoyer est au courant de leur intrigue, et je suis sûre qu'elle a déjà clabaudé dans le quartier.

— Eh bien ! quoi? un jeune homme est-il déshonoré parce qu'il a les bonnes grâces d'une jolie personne?...

Et il ajouta philosophiquement :

— Après tout, de quoi te plains-tu?... Ton fils aurait pu se compromettre avec quelque coureuse ou s'adresser à une femme mariée. Rien à craindre avec celle-ci qui est veuve, libre et d'un âge où l'on a la pleine responsabilité de ses actes... Ne vaut-il pas mieux que Jacques ait pour maîtresse une femme du monde, agréable et bien élevée?

— Ce sont les plus dangereuses ! répliqua madame Chantal ; ces créatures-là devraient être mises au pilori... Plus cette veuve sera séduisante et plus Jacques s'engouera. Il est capable de se laisser si bien embobeliner qu'il ne voudra plus se marier et s'acoquinera dans cette liaison... Enfin, que comptes-tu faire?

— Rien du tout... Dans un an, ton fils sera appelé à un poste qui l'éloignera de Juvigny, et la liaison se dénouera tout naturellement. L'absence est le plus efficace des remèdes. Jacques oubliera, la jolie veuve se consolera ; un de perdu, deux de retrouvés, et tout sera dit... C'est la vie.

— C'est immoral ! soupira la mère, peu rassurée ; ton indifférence est indécente... Dieu veuille que tu n'aies pas à t'en mordre les doigts !

Dans les premiers jours de décembre, Jacques revint à Juvigny et ne se douta de rien. Sur les conseils de son mari, madame Chantal dissimula ses craintes et s'abstint de sermonner son fils. Du moment que le père n'entendait pas intervenir, elle préférait avoir l'air de tout ignorer plutôt que de s'indigner et de s'irriter sans résultat. D'ailleurs, madame des Rônis ayant quitté le quartier, le danger des commérages semblait éloigné, et mieux valait ne pas exaspérer la passion du jeune homme par une opposition intempestive.

Jacques put donc sans inquiétude se livrer tout entier à la joie de revoir Sylvie. Comme elle le lui avait annoncé, le nouveau nid était charmant. Les fenêtres du salon et de la chambre à coucher ouvraient sur un jardin en pente, effeuillé et grelottant à cette heure sous la bise, mais qui deviendrait un coin intime et hospitalier, à la belle saison. On était là bien chez soi, dans le silence des nuits d'hiver, coupé seulement par la plainte du vent et le tintement du grésil contre les vitres. Le mauvais temps écartait de bonne heure les rares passants de la côte de Polval. On pouvait entrer et sortir sans le moindre risque. Au milieu des glaces de janvier, des pluies de la Chandeleur et des aigres rafales de mars, les deux amoureux blottis au coin du feu s'aimaient à plein cœur, à pleines lèvres. Leur passion grandissait en force et en ferveur, tandis que la neige, tourbillonnant autour de la maison bien close, amoncelait ses blanches jonchées, comme pour les isoler du reste de la terre.

XIV

Le printemps remit la maison de la rue du Tribel en communication avec le monde extérieur. Pendant les soirées d'avril, l'influence du renouveau pénétrait à travers les persiennes, et les deux amoureux étaient tout à la joie d'éprouver ensemble les délicieux troubles printaniers, d'assister côte à côte au réveil de la terre. Si la nuit était tiède, ils ne résistaient pas à la tentation d'ouvrir la fenêtre, et, étroitement enlacés, ils épiaient au loin, à l'orée du bois, les modulations des premiers rossignols. Sur la pelouse obscure, on distinguait encore le foisonnement clair des primevères récemment écloses, et aux entours les pruniers et les poiriers se couvraient d'une floraison laiteuse. On les apercevait dans l'ombre, pareils à des bouquets phosphorescents, et une odeur amère s'exhalait de ces milliers de corolles épanouies. Dans le silence nocturne, un rossignol jetait trois ou quatre notes puissantes, puis se taisait comme fatigué de ce premier essai ; un autre reprenait, plus exercé et plus abondant, et très loin, aux lisières des vergers, les rossignols nouveaux venus répondaient comme des échos. Avec un empressement enfantin, Jacques et Sylvie se signalaient l'un à l'autre ces voix éparses dans la campagne endormie, ces bouts de mélodie bégayante et encore inexpérimentée, qui semblaient symboliser les frileuses éclaircies d'avril et l'écartement timide des bourgeons.

Fatigués de leur reclusion de l'hiver, les compagnons du cénacle avaient également subi la surexcitation du printemps et s'étaient hâtés de retourner à Boisfleury, où les aubépines commençaient à verdoyer, où les saules et les coudriers semaient à l'envi le jaune poudroiement de leurs chatons. Les colons, pris d'une ardeur effervescente, se répandaient à travers les sentiers, bêchaient le potager, réparaient les brèches faites au chaume pendant les bourrasques de février et se sentaient ressaisis par un désir d'école buissonnière.

— Mes camarades, dit le docteur, il y aura en mai prochain une année que nous avons pris possession du domaine... Je propose de célébrer ce solennel anniversaire par un banquet pantagruélique et une splendide fête de nuit.

— Parfait ! s'écria Tacite.

— Je me charge, ajouta le Ténébreux, d'aménager une scène sous le chaume et de vous donner la primeur d'un vaudeville que je monterai soigneusement, de concert avec Claude Blouet.

— En ce cas, reprit ce dernier, je demande l'ouverture d'un crédit copieux pour l'installation d'un théâtre et l'illumination *a giorno* des allées. Il faudra suspendre aux branches des centaines de lanternes vénitiennes...

Le crédit « copieux » fut voté à l'unanimité, puis on discuta le programme du spectacle.

— Avez-vous au moins des acteurs? interrogea Maurice Courtois... Quant à moi, je me récuse ; mais j'espère vous offrir un jeune premier...

— Un intrus ! se récria sévèrement Tacite.

— Non, mais un candidat sérieux, qui brûle d'être des nôtres.

— Le nom du candidat?

— Vous le connaissez tous... Marcel Lafrogne, le fils du banquier... Jacques et moi, nous serons ses parrains.

— Cocodès et juponnier ! objecta Tacite.

— Un philistin, je vous le concède, mais bon enfant et très vivant... admirablement organisé pour les rôles d'amoureux.

— Ça, déclara le Ténébreux, c'est une bonne note.

— Et puis, affirma plaisamment Jacques, Marcel est artiste... Il joue du flageolet ; ça nous reposera de la guitare de Claude, qui est un peu vieux jeu.

— Messieurs, conclut le docteur, je résume la discussion : Lafrogne est teinté de philistinisme et il soigne trop sa toilette, mais le doctrinaire Maurice, lui aussi, est l'esclave de son tailleur. D'un autre côté, ce candidat sera une excellente recrue pour notre théâtre, et enfin il joue du flageolet !... C'est à prendre en considération... Je propose de l'admettre comme stagiaire... Aux voix !

Tous, sauf Tacite, levèrent la main.

— Marcel Lafrogne est admis, poursuivit le docteur ; nous procéderons à sa réception, le jour de la fête... Cette cérémonie en doublera l'éclat... Il faut que ce soir-là l'anniversaire soit célébré d'une façon mémorable...

A l'imitation des compagnons de Boisfleury, Jacques et Sylvie songeaient à fêter également l'anniversaire de leur amour. A mesure que le printemps s'épanouissait, chaque jour marquait une date qui leur était chère.

Le mois de mai, cette année-là, fut exceptionnellement beau. Songeant à leur isolement de l'an dernier, à leur regret de ne pouvoir savourer à deux les joies printanières, ils méditaient de se dédommager et de ne point laisser fuir ces radieuses journées bleues et fleuries, sans en goûter ensemble tout le charme, sans en boire toute l'ivresse.

— La vie est si brève, disait Sylvie, les heures fortunées se fanent si vite, qu'il faut les cueillir au passage et en épuiser tout le suc.

Cette théorie était aussi celle de Jacques Chantal. Ils la mirent étourdiment et avidement en pratique.

Ils ne se contentaient plus de leurs rendez-vous du soir : ils voulaient se revoir en plein jour. Jacques connaissait à fond les environs de Juvigny ; il savait les sentiers détournés qui conduisaient aux futaies les moins fréquentées, aux friches solitaires, aux gorges verdoyantes et silencieuses. Il convainquit aisément madame des Rônis de la possibilité de se rejoindre à la lisière de quelque bois peu éloigné de la ville haute. Il donna à Sylvie des indications précieuses qui devaient lui permettre de gagner solitairement un taillis où lui, Jacques, irait l'attendre. Une fois sous bois, ils pourraient se promener toute l'après-midi, sans risquer des rencontres fâcheuses. Au début, la jeune femme ne se hasardait qu'en tremblant. La sortie était facile, grâce à la porte de la côte de Polval. Madame des Rônis, un livre à la main, le visage masqué par une épaisse voilette, s'abritant, pour plus de prudence, sous son ombrelle, gravissait avec des transes et des battements de cœur la route caillouteuse qui monte vers la forêt du Haut-Juré. Elle craignait tantôt d'être suivie, tantôt de s'égarer dans un faux chemin, et ne recouvrait un peu de sécurité que lorsqu'elle voyait surgir, à la lisière, la silhouette de Jacques Chantal. Peu à peu, elle s'accoutuma à ces espiègles escapades, fit plus ample connaissance avec les sentiers, et ne craignit plus de se fourvoyer. Alors ces promenades agrestes devinrent une fête pour tous deux.



MADAME DES RONIS S'ABRITANT SOUS SON OMBRELLE...

Jacques Chantal prenait l'avance et, par une route différente, arrivait toujours le premier à l'endroit où Sylvie et lui devaient se retrouver. C'était un taillis de charmes et de coudriers surplombant le chemin encaissé entre des roches moussues : de là, le regard s'étendait sur la friche grisâtre, les vignobles en pente, les vergers fleurissants, et permettait de surveiller les routes et les raccourcis qui aboutissaient à la lisière de la forêt. Couché sur le gazon, dissimulé par des touffes de genévriers, Jacques tenait les yeux fixés sur le pli de terrain d'où son amie surgirait tout à l'heure. L'anxiété de l'attente mettait en lui une fièvre voluptueuse. L'odeur des serpolets épars caressait doucement son odorat, les branches rampantes des coudriers lui frôlaient la nuque ; dans le ciel d'un bleu fin, des nuages blancs couraient, projetant sur les vignes et sur les vergers leurs ombres agiles qui semblaient voler au-devant de la bien-aimée ; des mouches à miel passaient, affairées, s'arrêtaient un moment sur une touffe de marjolaines, puis repartaient avec un bourdonnement léger... Tout à coup, au-dessus d'un talus où le vent berçait des graminées, il voyait émerger une ombrelle quadrillée de blanc et de noir, puis une tête blonde sous le chapeau de paille garni de nœuds de la même nuance que l'ombrelle, et Sylvie se détachait bientôt entièrement sur la verdure tendre des vignes. Elle avait quitté le deuil, et portait des toilettes claires à petits carreaux noirs et blancs qui lui seyaient à miracle.

Après s'être assuré que les entours étaient déserts, Jacques allait au-devant de madame des Rônis, l'entraînait rapidement sous les hêtres de la futaie voisine et là, dans l'ombre mobile des jeunes feuillées, lui donnait un premier baiser à travers la gaze de la voilette. Certains maintenant de n'être pas dérangés et d'avoir en réserve trois grandes heures de parfaite quiétude, ils s'enfonçaient dans la fraîche profondeur de la forêt. Ce monde verdoyant leur appartenait. Ils l'exploraient chaque fois avec des curiosités et des joies nouvelles. Ils en connaissaient familièrement les recoins les plus ignorés : les clairières où les muguets foisonnaient, les sentiers couverts où des pervenches bleuissaient parmi le lacis foncé des traînes enchevêtrées. Tantôt ils dévalaient jusqu'au bas de la combe feuillue du Fond d'Enfer, et s'asseyaient au bord de la fontaine d'Etue, heureux de s'y blottir parmi les menthes et d'écouter la chanson de l'eau sous les frênes ; tantôt, remontant parmi les friches des Vaux de Savonnières, ils s'attardaient au bord d'une saulaie, à contempler les collines mamelonnées que les vignes drapaient jusqu'à mi-hauteur et qui s'enchaînaient mollement les unes aux autres dans une fuite vaporeuse. Pris par la grâce de ce paysage aux nuances délicates et tendres comme leur amour, ils s'y oubliaient jusqu'à l'heure où le soleil oblique allongeait démesurément les ombres des prunelliers épars dans la friche. Alors, en louvoyant à travers les taillis, Jacques reconduisait Sylvie jusqu'au chemin de Polval, où ils se séparaient après un dernier baiser, encore tout imprégné des odeurs printanières qu'ils avaient respirés.

Un jour, madame des Rônis témoigna le désir de visiter cette colonie de Boisfleury dont Jacques lui vantait si souvent la chère intimité. Elle voulait en connaître l'emplacement, la configuration, les plus menus détails, afin d'y suivre en imagination son ami, lorsqu'il y célébrerait avec ses compagnons la fête dont il lui avait conté les préparatifs. C'était un désir bien féminin et trop naturel pour que Chantal se refusât à le satisfaire. Par une après-midi très chaude, sous un ciel voilé de nuages orageux, ils gagnèrent le domaine, après avoir prudemment fait un détour par le Juré et la plaine de Véel. Le jeune homme n'était pas sans appréhension au sujet de cette visite. Il craignait qu'il ne prît fantaisie à quelque camarade du cénacle de passer son après-midi sous les sapins. Aussi alla-t-il d'abord explorer la profondeur du taillis. Quand il fut certain que le domaine était absolument désert, il y introduisit Sylvie qui l'attendait au premier tournant de l'avenue.

La jeune femme, enchantée de son escapade, commença par se mettre à l'aise.

— Ne suis-je pas un peu chez moi? disait-elle à Jacques, heureux de faire les honneurs de Boisfleury à celle qu'il y avait tant de fois évoquée en rêve.

Elle se déganta, se décoiffa, suspendit sa voilette à une branche d'arbre, puis, avec une curiosité d'enfant, elle voulut tout visiter ; la maisonnette, le potager, les allées et les pelouses. Elle courait

légère à travers les sentiers, se faufilait sous les branches basses des fourrés, cueillant de-ci et de-là des fraisiers sauvages, des grappes d'acacia, des marguerites et des coquelicots. Quand elle eut les mains pleines de fleurs, elle revint vers le chaume, où elle étala sa brassée sur la table. Elle rassemblait et égalisait les tiges, harmonisait les nuances, et plongeait avec sensualité son visage rose dans l'odorante floraison des acacias. Puis elle fit respirer et baiser son bouquet par Jacques.

— Dès que je serai à la maison, s'écria-t-elle, je le tremperai dans l'eau et je le mettrai à la plus belle place dans le salon ; j'aurai ainsi longtemps devant les yeux un petit coin de Boisfleury.

Tandis qu'elle nouait sa gerbe, un sourd roulement de tonnerre, résonnant du côté de la plaine, la fit tressauter. Jacques sortit du chaume et inspecta le ciel.

— Le temps menace, murmura-t-il, et il faut nous dépêcher de partir, si nous voulons rentrer sans être mouillés.

Elle se recoiffa en hâte et ils quittèrent précipitamment Boisfleury. Il ne fallait pas songer à cheminer sur la route, beaucoup trop fréquentée. Ils s'enfoncèrent donc dans les maigres taillis de saules et de sapins qui bordaient la plaine, afin de regagner le plus rapidement possible le chemin de Polval. Mais ils n'avaient pas marché un quart d'heure que la nuée creva et que des gouttes de plus en plus denses traversèrent la saulaie.

— Nous allons recevoir une giboulée, s'exclama Jacques, inquiet : si nous pouvions seulement trouver un abri un peu plus sérieux que cette feuillée de saules !...

Comme il achevait, ils aperçurent dans un pli de terrain une hutte construite en planches et couverte de mottes de terre, dont la porte bâillait grande ouverte.

— Réfugions-nous là, continua-t-il.



ILS APERÇURENT UNE HUTTE...

La hutte paraissait depuis longtemps abandonnée par ses propriétaires et l'intérieur en était peu confortable. Pourtant la toiture tenait bon et, dans le fond, des tas d'herbes sèches s'amoncelaient, restes de la fenaison dernière. Ils s'assirent sur cette jonchée qui répandait une aromatique senteur de foin, et regardèrent la

pluie rayer l'ouverture de la hutte. Elle tombait drue, avec de larges éclaboussements, sur les pierres du seuil, et, par intervalles, les éclats de tonnerre se rapprochaient.

— Comment vas-tu pouvoir rentrer, pauvre chérie? soupira Jacques, ennuyé de cette malencontreuse ondée.

— Bah ! répliqua-t-elle, à quoi bon se tourmenter? Nous voici à l'abri, et, par le temps qu'il fait, nous sommes sûrs que personne ne viendra nous déranger.

De nouveau elle s'était décoiffée, et, renversant sa tête blonde sur l'amoncellement du foin, elle souriait en écoutant la pluie ruisseler à travers les feuillées. La rapidité de la marche avait coloré ses joues, ses yeux brillaient entre les cils humides ; ses cheveux dorés gardaient encore dans leur ébouriffement les folioles et les fleurons qu'y avaient semés les acacias de Boisfleury. Un léger essoufflement soulevait sa ronde poitrine et des soupirs d'aise gonflaient son cou nu et blanc dans l'encadrement d'une large collerette. De tout son corps, comme d'une belle plante souple et svelte, émanait un voluptueux arome : l'amour irradiait de ses noires prunelles, de la blancheur de ses dents, de la rougeur de ses lèvres souriantes.

— Que tu es belle ! murmura son ami en la prenant dans ses bras.

Les lèvres de Sylvie demeuraient entr'ouvertes, et une moite lueur s'allumait dans ses regards alanguis.

— Tu trouves? chuchota-t-elle ; alors de quoi te plains-tu?... Jouissons de l'heure présente et ne nous inquiétons pas du reste.

Elle roula sa tête sur l'épaule de Jacques et sa bouche invitante comme une fleur de pourpre se haussa vers celle du bien-aimé.

— M'ami ! soupirait-elle à travers des baisers, je t'aime follement...

Puis elle reprenait en l'étreignant convulsivement :

— Ah ! s'il n'y avait pas cette menace du grand feu de l'enfer, comme on serait heureux !...

La pluie toujours plus dense tombait ainsi qu'un mouvant rideau entre eux et le monde extérieur. Sylvie redoublait la fougue de ses caresses, et tous deux, au milieu de leurs embrassements, n'entendaient plus que comme en un rêve le clapotis de l'averse et les éclats plus sourds de l'orage qui s'éloignait. Peu à peu, une éclaircie apparaissait dans le ciel, l'ondée se ralentissait, elle n'emplissait plus la saulaie que d'un bruit menu et frais. Jusqu'au fond de la hutte pénétrait une printanière odeur de terre et de feuilles mouillées. Une blonde lumière glissa parmi les saules frangés de gouttelettes et les cytises aux grappes d'or. Les oiseaux, qui s'étaient tus pendant l'orage, recommençaient à gazouiller. De tous côtés montait un chœur de fauvettes, de merles et de pinsons ; puis, là-bas, au fond des bois du Juré, à travers l'envolement joyeux de ces vocalises et de ces roulades, le double appel du coucou résonna comme une voix lointaine et mélancolique.

— Écoute ! dit Jacques, encore tout étourdi des délices savourées...

— C'est le coucou qui chante, répondit Sylvie en soupirant.

— On prétend que, lorsqu'on l'entend pour la première fois, les souhaits qu'on forme sont ponctuellement exaucés.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, je souhaite que nous goûtions longtemps le même bonheur... Cher ami, poursuivit-elle en l'étreignant avec tendresse, jure-moi de m'aimer toujours, quoi qu'il arrive !

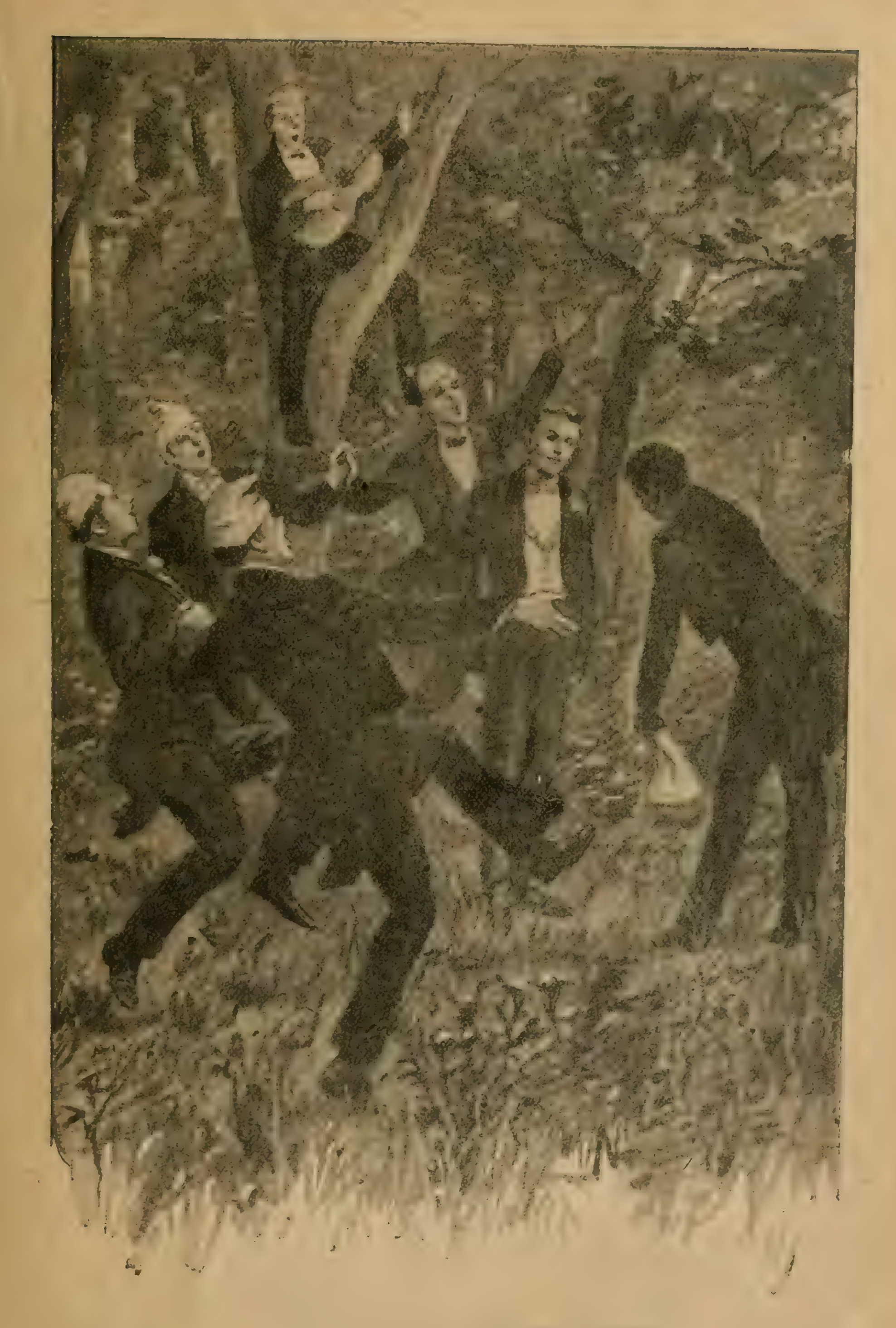
— Je t'aimerai toujours plus fort, toujours !

Le coucou continuait du fond de la forêt à jeter ses deux notes sonores, qui semblaient tantôt fuir et tantôt se rapprocher. Au milieu de la bruyante allégresse éparse aux entours, cette plainte mystérieusement répétée retentissait comme la voix des printemps envolés et des joies défuntes d'autrefois, comme un grave rappel de la brève fragilité des félicités humaines... Et Jacques, tourmenté peu à peu de cette angoisse, qui succède fatalement aux plus chaudes ivresses du plaisir, sentit une soudaine tristesse lui tomber sur le cœur.

XV

Un vieux palais de mousse,
Où se font les festins ;
Une herbe fraîche et douce
A l'ombre des sapins ;
Puis une cave pleine
D'un vin, trop tôt tari :
Et ! gai, c'est le domaine
Qu'on nomme Boisfleury...

En habit noir, un coquelicot à la boutonnière, les colons, coiffés d'un bonnet de coton, chantaient en chœur ce cou-



LES COLONS CHANTAIENT EN CHŒUR...

plet et tournaient en rond autour de Marcel Lafrogne, le récipiendaire, tandis que Claude Blouet, perché à chevauchons sur un acacia, accompagnait de sa guitare cette sarabande échevelée. Au milieu du cercle bondissant, Lafrogne, également en frac, les cheveux frisés au petit fer, la moustache cirée à la hongroise, le visage rouge et un peu ahuri dans l'encadrement des favoris blonds, écarquillait ses gros yeux bleus à fleur de tête. Très imbu de respectabilité bourgeoise et mal habitué aux charges du cénacle, il se demandait si ces jeunes gens, qu'il avait crus sérieux, se moquaient de lui et le faisaient poser.

— Silence, la musique ! s'écria le docteur.

Gardant toujours son sérieux de pince-sans-rire, il s'avançait vers le récipiendaire, un bonnet de coton à la main, et lui débitait une allocution goguenarde. Il le félicitait de ne plus se contenter du prestige que donne un tailleur et de venir se retremper au milieu d'esprits indépendants, débarrassés des préjugés vulgaires. Puis, lui montrant le bonnet de coton :

— Maintenant, incline-toi et cache les frisures de ton chef sous cette coiffure rustique, dont la blancheur immaculée est le symbole des mœurs pures, de la vertu sans tache des colons de Boisfleury...

En même temps, il lui enfonçait le bonnet jusqu'aux oreilles.

— A partir de ce soir, tu te nommes « Cœur-Volant » ; ce nom te rappellera les anciens égarements de ton cœur et de tes sens, mais il t'avertira aussi, par antiphrase, que tu as désormais dépouillé le vieil homme et que ton admission parmi les compagnons de Boisfleury t'impose de chastes devoirs... Courbe la tête. Cœur-Volant, et brûle tout ce que tu as adoré !

Après de nouveaux fredons de guitare, le docteur reprit, en roulant des yeux vers les colons qui formaient le demi-cercle :

— A ce propos, messieurs, j'ai à vous entretenir d'un fait regrettable... Vous savez que l'entrée de la colonie est interdite au sexe féminin, et pourtant, hier, en faisant ma ronde, j'ai découvert l'objet que voici, accroché à l'un des arbres qui avoisinent le chaume...

Il tirait de sa poche une voilette de gaze grise et, la tenant entre le pouce et l'index, l'exhibait ironiquement aux regards.

— Je ne crois pas que les cytises de Boisfleury donnent spontanément de semblables fleurs... J'en conclus que, au mépris de la règle, une femme s'est introduite subrepticement dans l'arche sainte du célibat, et j'invite les camarades à faire bonne garde, afin que pareils scandales ne se reproduisent plus. En manière de purification, l'affiquet que voici sera livré aux flammes et les cendres en seront jetées au vent.

Du premier coup d'œil, Jacques Chantal avait reconnu la voilette étourdiment oubliée par Sylvie. Une rougeur lui monta aux joues et, dans l'ombre crépusculaire qui commençait à obscurcir le rond-point, il surprit le regard de Maurice curieusement fixé sur lui, ce qui redoubla son trouble. Les colons affectaient des mines pudibondes et poussaient de narquoises exclamations, tandis que le docteur, ayant frotté une allumette, faisait flamber la soyeuse voilette de madame des Rônis. Cette exécution accompagnée de plaisanteries salées, semblait à Jacques une injurieuse profanation, et il était énervé au point de se trahir, quand Maurice lui pinça le bras :

— Tâche de te tenir, lui souffla-t-il dans l'oreille, on te regarde !

Heureusement, l'annonce du souper arriva à propos pour détourner l'attention. Le jour était tout à fait tombé, et, dans le ciel d'un bleu mourant, les premières étoiles commençaient à poindre ; mais en même temps, au fond du taillis, au long des allées assombries, des lumières multicolores trouaient l'obscurité. Tacite et le Ténébreux étaient en train d'allumer les lanternes vénitiennes suspendues aux branches, et bientôt les avenues prenaient un aspect de fête. Éparses dans la verdure qu'elles coloraient discrètement, les lanternes brillaient comme des lucioles. Avec des cris de joie et des bravos frénétiques, les jeunes gens envahirent le chaume qu'éclairait un lustre enguirlandé de ronces et de lierre, tandis que Claude Blouet enthousiasmé chantait à tue-tête l'air d'*Haydée* :

> Mon palais étincelle,
> Ce soir, de mille feux !...

Tout le cénacle s'attabla autour de la nappe blanche où des buissons d'écrevisses, des truites saumonées flanquaient un énorme pâté en croûte. Le souper fut

très gai. Au dessert, le champagne, offert par Marcel Lafrogne pour sa bienvenue, déliait les langues et mettait les cerveaux en ébullition. Jacques lui-même, oubliant le désagréable incident de la voilette, se déridait et improvisait un toast en vers. Quand on eut bu le café, un silence relatif accueillit les trois coups frappés pour annoncer la représentation. Le Ténébreux, acteur et impresario tout à la fois, avait monté pour la circonstance sur le théâtricule installé au fond du chaume un vieux vaudeville des Variétés, *Passé minuit,* dont les deux uniques rôles étaient tenus par lui et par Claude Blouet. La pièce alla aux nues, et, quand le rideau tomba, les applaudissements éclatèrent. En même temps un feu d'artifice, tiré par Tacite, emplisssait de l'éblouissement de ses soleils, de l'irradiation de ses fusées et des phosphorescences de ses feux de Bengale, la noire profondeur du rond-point. Le flamboiement d'un énorme bol de punch acheva de troubler d'un vent de folie toutes ces jeunes têtes. Claude Blouet, juché sur une table, grattait sa guitare ; le Ténébreux déclamait une tirade de *Ruy Blas ;* le docteur conférenciait sur les propriétés du hérisson, et proposait d'utiliser pour le ramonage des cheminées cet animal incompris. Aux sons du flageolet de Marcel Lafrogne dit Cœur-Volant, Tacite dansait une gigue avec la grâce d'un ours des Pyrénées, et Jacques, contemplant le ciel fourmillant d'étoiles, se récitait à lui-même des *lieder* de l'*Intermezzo.* Cependant les bougies du lustre et des lanternes s'éteignaient l'une après l'autre, et les colons se décidaient à battre en retraite.

Ils dévalèrent bruyamment le long de la *chalaide,* haranguèrent au passage les agents de l'octroi, en leur notifiant qu'ils n'avaient à déclarer que de nobles pensées, et que le génie n'était pas sujet aux droits, puis s'arrêtèrent à l'entrée de la ville.

— Messieurs, dit gravement le docteur, réjouissons d'un peu de musique les indigènes endormis !

Immédiatement on entonna en chœur la chanson de Boisfleury ; à dix pas en avant, Lafrogne et Claude Blouet accompagnaient les choristes avec leurs instruments. La guitare faisait rage ; Cœur-Volant, oublieux de sa respectabilité, soufflait à perte d'haleine dans son flageolet. Les voix des colons montaient à l'unisson entre les pacifiques maisons bourgeoises, dont les fenêtres hermétiquement closes somnolaient de chaque côté de la rue déserte.

Toujours chantant et musiquant, la bande était arrivée au milieu de la rue des Clouères qu'elle emplissait du tapage de sa sérénade, quand soudain une croisée s'ouvrit violemment au premier étage d'une des maisons endormies. Une silhouette d'homme moustachu, drapé d'une robe de chambre, s'encadra gesticulante dans l'embrasure, et une voix irritée cria:

— C'est indécent !... Il est plus de minuit !... Au nom de la loi, je vous somme de cesser ce vacarme !

— Bigre ! murmura Courtois, c'est le commissaire, filons !

— Flûte, répondit sommairement, mais énergiquement, Tacite à l'injonction policière.

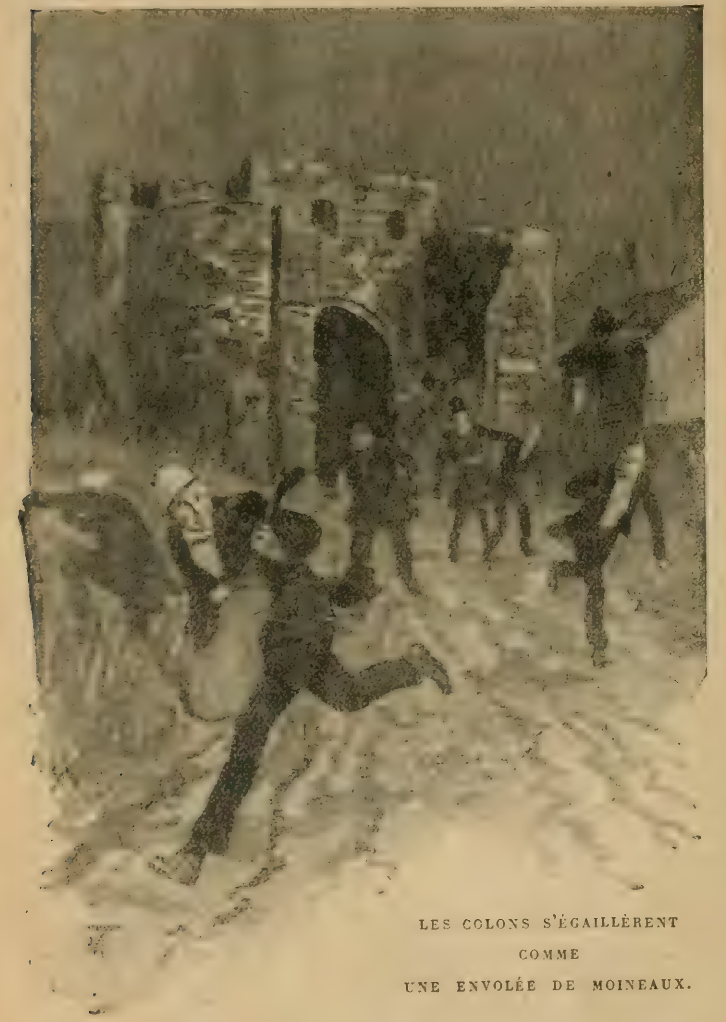
Ils se turent néanmoins, hâtèrent le pas, enfilèrent une ruelle qui menait à la place de la Couronne ; mais dès qu'ils furent à cent mètres, empoignés par l'esprit de contradiction et le désir d'affirmer leur indépendance, ils reprirent en chœur leur musique enragée. Défilant deux par deux, la guitare et le flageolet en avant-garde, ils allaient déboucher sur la place, quand de l'ombre de la vieille porte monumentale émergea brusquement le commissaire, ceint de son écharpe et escorté d'un sergent de ville. Bondissant comme un chat, il se précipita sur l'infortuné Cœur-Volant qu'il appréhenda au corps, tandis que l'agile Claude Blouet se dérobait en criant : « Sauve qui peut ! »

En un clin d'œil les colons de Boisfleury s'égaillèrent comme une volée de moineaux. Les uns gagnèrent la ville haute en escaladant des murs de jardins ; les autres, et notamment Tacite, se remparèrent dans les vignes de la rue Montant. Le bon géant était secoué par une fureur homérique. Il avait arraché de la terre caillouteuse du vignoble un noueux échalas ; il le brandissait en vociférant et, de très loin, on l'entendait d'une voix tonitruante clamer aux étoiles :

— Mort aux alguazils !

Le seul Marcel Lafrogne demeurait entre les mains des policiers. Le commissaire, après lui avoir confisqué son flageolet, l'entraînait au poste et le soumettait à un sévère interrogatoire. Le pauvre Cœur-Volant perdit contenance, entra

dans la voie des aveux et se laissa piteusement arracher les noms de ses complices. Sur quoi, le commissaire rédigea un fulminant procès-verbal qu'il porta dès le matin au procureur impérial. Mais



LES COLONS S'ÉGAILLÈRENT COMME UNE ENVOLÉE DE MOINEAUX.

ce dernier, après avoir lu la liste des coupables, devint perplexe :

— Trois avocats, un médecin, les fils d'un notable fonctionnaire et du premier banquier de la ville, cela le fit hésiter et, pour éviter une poursuite scandaleuse, il se borne à mander les délinquants au parquet, les semonça solennellement, puis jeta le procès-verbal au feu.

L'affaire fut donc étouffée judiciairement, mais on ne put la tenir secrète. Elle défraya la conversation des employés du parquet, on en parla au Cercle à mots couverts ; au bout de deux jours, elle courait la ville. Dès que M. Chantal père en fut instruit par une communication officieuse du procureur, il bondit d'indignation. Ce parfait fonctionnaire, respectueux du pouvoir établi et féru de discipline administrative, n'entendait pas qu'on plaisantât avec l'autorité et les règlements de police. Autant il s'était montré indulgent pour les aventures amoureuses de Jacques, autant il fut bouleversé et effrayé, en apprenant que son fils unique avait failli être condamné pour tapage nocturne.

— C'est une abomination ! s'écriait-il en arpentant la chambre à coucher conjugale, tandis que madame Chantal se lamentait et joignait les mains ; ton fils s'est acoquiné à une société de mauvais garnements... ; de frondeurs, qui s'insurgent contre la loi et les plus ordinaires convenances ! Si le procureur avait été moins bienveillant, Jacques aurait comparu en simple police... Vois-tu cela?... Un fils de fonctionnaire débutant dans la vie administrative avec un casier judiciaire !... Nous en sommes cette fois quittes pour la peur, mais je ne veux pas que pareil esclandre se renouvelle... Demain, j'irai à Paris, je verrai le directeur général et je lui demanderai de nommer le garçon n'importe où, fût-ce en Corse, pourvu qu'il soit promptement tiré de ce milieu d'écervelés et de bohèmes !...

En effet, lorsque Jacques, après une soirée passée chez madame des Rônis, s'éveilla un peu tard, le lendemain, il apprit que son père était parti par le premier train. M. Chantal ne demeura absent que trois jours. Quand il revint, il avait l'humeur plus égale et la physionomie plus sereine. Dès qu'il fut en tête-à-tête avec sa femme, il lui dit confidentiellement :

— L'affaire est dans le sac. J'ai vu le chef du personnel ; il a compris la situation et a promis de me seconder dans la mesure du possible... Au mois de septembre prochain, Jacques se trouvera en ligne, et le premier poste de début qui vaquera sera pour lui. Nous n'avons plus qu'à patienter trois mois. D'ici là, motus ! Ce diable d'enfant est exalté, et, s'il se doutait de ce qui l'attend, il serait capable de quelque coup de tête...

Jacques Chantal était trop absorbé par son amour pour se préoccuper de l'incident du commissaire. Après la bourrasque, il reprit avec quiétude son train de vie ordinaire : travail de bureau, lectures, visites à Boisfleury, rendez-vous du soir rue du Tribel. Pour lui, les heures consacrées à Sylvie comptaient seules comme valant la peine d'être vécues. Tout le reste lui semblait un hors-d'œuvre, une façon de tromper les ennuis de l'attente. Le charme dont l'enveloppait madame des Rônis devenait de jour en jour un plus invincible ensorcellement. S'évader à la nuit du logis paternel, gravir hâtivement la côte de Polval, s'arrêter haletant près de la petite porte du verger, épier d'un rapide coup d'œil s'il n'était point suivi, puis se glisser comme un voleur dans les vignes dont les pampres frais le caressaient au passage ; avertir Sylvie en heurtant du doigt à la vitre ; l'apercevoir enfin sur le seuil du vestibule et l'étreindre dans ses bras ; c'étaient pour le jeune homme une émotion et un bonheur toujours plus vifs. Les moments où les deux amoureux se retrouvaient étaient exquis ; ils en jouissaient pleinement, sans remords, sans arrière-pensée, évitant même d'en troubler les délices par une importune prévision de ce que leur réservait l'avenir. Si parfois Chantal, en soupirant, hasardait une allusion à l'éventualité d'une nomination qui l'éloignerait de Juvigny, Sylvie lui fermait la bouche avec un baiser :

— Tais-toi, disait-elle, ne parlons jamais de cela... Ne gâtons pas notre bonheur !

Et, superstitieuse, elle heurtait du doigt le bois de la table, pour conjurer les mauvaises chances.

Ainsi isolés du monde, indifférents à tout ce qui n'était pas eux, insoucieux



— C'EST UNE ABOMINATION !

de l'avenir, ils s'aimaient toujours davantage et savouraient les joies égoïstes de l'amour, sans se douter de l'orage qui grossissait autour d'eux.

Encore qu'elle n'eût eu aucune suite judiciaire, l'affaire du tapage nocturne avait attiré l'attention des gens de Juvigny sur Jacques Chantal et « sa clique ». C'était ainsi que l'austère madame Herbillon désignait les compagnons de

Boisfleury. Déjà, avant l'incident, on ne leur pardonnait pas de se tenir systématiquement à l'écart de la « bonne société » et d'affecter de ne paraître ni aux bals officiels, ni aux sauteries intimes. Dans une petite ville où les danseurs n'abondaient point, l'abstention de six jeunes gens condamnait les jeunes filles à faire souvent tapisserie. D'où l'indignation concentrée des maîtresses de maison et des mères de famille.

— Cette façon de mépriser les distractions honnêtes, déclarait madame de Velaines, est inconvenante et grossière. Le scandale de cet été montre bien quels sont les goûts et les plaisirs de ces messieurs de Boisfleury.

— Il paraît, ajoutait madame Daumance en rougissant pudiquement, qu'il se passe des choses énormes dans ce Boisfleury... On prétend que ces jeunes gens y donnent rendez-vous à des femmes galantes...

Là-dessus, on épiloguait sur chacun des membres du cénacle : — le docteur Raillard était un médecin sans clientèle, auquel madame Herbillon n'aurait pas seulement voulu confier son chien ; il n'avait l'esprit occupé que de mystifications et d'indécentes plaisanteries ; — on savait pertinemment qu'Eusèbe Monneron, avant de plaider, montait sur les planches et menait une vie de cabotin ; — son cousin Poincelot était un ours, une sorte de pacant mal élevé et mal vêtu ; — le pharmacien Claude Blouet avait une détestable réputation de libre penseur ; — Maurice Courtois, un hypocrite, cachait sous des apparences de correction une ambition effrénée et les opinions les plus subversives. Quant à son ami Jacques Chantal, on était édifié sur sa moralité, et madame de Velaines le déchirait à belles dents :

— Jacques est le plus dépravé et le plus dangereux de tous... Un garçon sans principes !... Jadis il a indignement compromis la fille de madame Le Mesnil, et maintenant il a une intrigue avec une veuve qui habite la ville haute et jouit, d'ailleurs, d'une médiocre réputation.

— Madame des Rônis ! ajouta la petite madame Daumance en baissant les yeux, je l'ai aperçue une ou deux fois à l'église ; elle m'a paru fort provocante; pourtant, elle est de bonne famille et, quant à moi, je ne peux pas croire qu'elle ait poussé les choses jusqu'à... jusqu'au mal.

— Vous êtes bien indulgente, ma chère ! répliqua madame Herbillon ; qu'appelez-vous donc le mal?... Une jeune veuve et un jeune homme qui ont des relations clandestines, cela ne vous suffit pas?... Du reste, vous verrez ; un de ces jours le scandale éclatera et le châtiment ne tardera point.

— La malheureuse ! zézaya charitablement madame Daumance, je la plains de tout mon cœur !

— Moi pas ! riposta l'impitoyable madame de Velaines ; dans tout cela il n'y a qu'une personne à plaindre... c'est la pauvre madame Chantal !

XVI

Les habitants de Juvigny, tout en glosant à tort et à travers sur la mystérieuse liaison de Chantal et de madame des Rônis, n'avaient néanmoins pas réussi jusqu'alors à découvrir des preuves suffisantes pour étayer leurs médisances. On résolut d'en chercher et on épia sournoisement les allées et venues de Jacques.

On n'imagine pas l'ingéniosité, l'observation patiente, les combinaisons machiavéliques dont sont capables quinze ou vingt bourgeois désœuvrés, quand ils désirent satisfaire leur curiosité. Des gens employèrent une bonne part de leur journée à braquer des lorgnettes sur les fenêtres de la maison de Sylvie ; d'autres s'embusquaient chaque soir derrière les haies des jardins voisins. On recueillait brin à brin les faits les plus minimes et on les classait comme pièces à conviction. Si les persiennes ordinairement ouvertes se fermaient par hasard, c'était un signal à l'adresse de Jacques ; si la jeune femme sortait à la brune pour aller à l'église, on la suivait dans l'espoir de surprendre un rendez-vous. Enfin, une nuit d'août, on vit Chantal se glisser dans la vigne qui précédait le verger de madame des Rônis. Deux intrépides espions, qui avaient eu le courage de demeurer la nuit en sentinelle, aperçurent le jeune homme qui s'échappait du logis, vers trois heures du matin. Plus de doute : madame des Rônis était la maîtresse de Jacques.

Ce prurit de curiosité avait gagné jusqu'à quelques-uns des compagnons du cénacle. Un soir que Chantal errait sous

es ormes du Pâquis, en attendant le moment de pénétrer dans le verger, il se heurta contre le docteur qui, le nez au vent, feignait de flâner au long des arbres.

— Bonsoir, Sylvain ! cria Raillard ; te voilà bien tard dans mon quartier ; allais-tu chez moi, par hasard?

Malgré l'obscurité, Jacques remarqua les yeux luisants et la bouche ironique du docteur. Un doute lui traversa l'esprit : « Raillard savait-il quelque chose et songeait-il à exercer aux dépens d'un ami sa manie mystificatrice?... »

— Non, répondit-il ; je viens de me promener et je redescends chez moi.

— Bon ! j'ai précisément un malade à visiter au bas des Quatre-vingts degrés et je vais te reconduire.

Jacques eut beau protester, il lui fallut subir la fâcheuse escorte de Raillard, qui jubilait en son par dedans et qui ne le lâcha qu'à la porte de la maison paternelle. Là, le pauvre amoureux fut obligé de faire une fausse rentrée et ne put s'esquiver qu'au bout d'un quart d'heure. Il arriva en retard chez madame des Rônis. La désagréable mystification du docteur lui avait jeté dans l'âme un germe d'inquiétude. Néanmoins, il ne voulut pas alarmer son amie ; il garda pour lui ses fâcheux pressentiments et affecta une sécurité qu'il n'avait déjà plus.

Malgré la sollicitude de Chantal, Sylvie devait être pourtant, à son tour, mise au courant des commérages qui se répandaient en ville avec l'abondance prolifique d'une poussée de champignons. Elle eut la mortification d'apprendre ce qu'on disait d'elle par l'intermédiaire de son parent, M. Sennebier. Ce vieux cousin, célibataire, habitait la ville haute et jouait le whist chaque semaine chez une madame de Lory, qui réunissait dans son antique salon la société dévote et bien pensante du quartier. Il fut instruit par la maîtresse de la maison des bruits qui circulaient, et on l'engagea à avertir charitablement sa jeune et imprudente cousine. Un matin donc, il se présenta rue du Tribel, avec une mine tellement piteuse et comiquement consternée que Sylvie ne put s'empêcher de se récrier et de lui demander s'il était malade.



LE VIEUX COUSIN JOUAIT LE WHIST...

— Malade !... Oui, moralement, articula Sennebier d'une voix creuse.

— Bon Dieu, cousin, vous m'effrayez... Que se passe-t-il?

— Cousine, répliqua le bonhomme en hochant la tête, permettez-moi de vous parler à cœur ouvert... On cause en ce moment beaucoup de vous à la ville haute. On prétend que vous recevez souvent... trop souvent, les visites d'un jeune homme... un monsieur Chantal que je n'ai pas l'avantage de connaître, mais qu'on m'a dépeint comme un étourneau sans principes... Vous n'ignorez pas, ma

chère Sylvie, à quelle circonspection est tenue une veuve de votre âge. Or ces visites provoquent des jugements téméraires ; des personnes respectables en sont scandalisées...

Sylvie redressa vivement sa tête blonde, une rougeur lui monta aux joues ; ce système de délation l'irritait et un démon d'orgueil lui soufflait des velléités de rebellion :

— Oui, répondit-elle nettement, je reçois parfois la visite de monsieur Chantal... Après?

— On ajoute que ces visites ont lieu à des heures indues... On va jusqu'à vous accuser d'impardonnables faiblesses...

— En supposant que j'aie pour ami monsieur Chantal, quel mal y voit-on?... Ne suis-je pas libre?

M. Sennebier soupira profondément, leva les bras en l'air, les laissa retomber avec découragement le long de ses maigres cuisses, et reprit :

— Une femme n'est jamais libre au sens absolu du mot... Mon Dieu, je sais bien que la solitude est pesante à votre âge et je comprendrais à la rigueur que vous eussiez le désir de vous remarier... Mais ce garcon, beaucoup plus jeune que vous. n'est pas en position de vous épouser... Il faut donc, ma chère enfant, renoncer à ces visites compromettantes ; il faut mettre un terme à une fréquentation qui est innocente, j'aime à le croire, mais qui peut vous entraîner à des fautes irrémédiables...

Les narines de Sylvie se gonflèrent, une lueur de bravade s'alluma dans ses yeux noirs et elle repartit avec un sourire de défi :

— Mon bon cousin, dites aux charitables personnes qui daignent s'occuper de ma conduite, que je suis assez grande pour me gouverner moi-même... En vérité, poursuivit-elle en éclatant, j'ai vingt-neuf ans, j'ai encore une longue vie devant moi, de quel droit veut-on me condamner à l'isolement? Parce que j'ai été mariée à un rustre et que je répugne à courir les mêmes risques en me remariant, est-ce un motif pour que j'en pâtisse éternellement? Tant pis pour votre monde s'il me juge mal, je m'inquiète peu de son opinion et je lui souhaite d'avoir pour ses propres travers un peu plus d'indulgence qu'il n'en a pour les miens... Si j'ai des péchés sur la conscience, c'est une affaire entre mon confesseur et moi...

— C'est... C'est de la folie ! bégaya le bonhomme suffoqué, et il n'y a pas à discuter avec les fous... Vous voilà avertie, j'ai fait mon devoir... Serviteur !

De même que Jacques avait caché ses craintes, Sylvie s'abstint de lui conter l'algarade du cousin Sennebier. Tous deux, gardant à part soi une secrète angoisse, continuèrent à se plonger en pleine passion, comme deux oiseaux qui s'envolent loin de la terre et s'enfoncent aveuglément dans une nuée d'orage.

La province est loin d'être impeccable, mais elle se montre sans pitié pour les fautes qui, une fois avérées, menacent d'entacher sa respectabilité. Elle met à les poursuivre et à les châtier un acharnement qui contraste avec ses mœurs pacifiques et son apparente somnolence. Dès qu'à Juvigny on fut certain de l'intimité de Jacques et de madame des Rônis, on ne leur laissa plus de repos.

D'abord, par un accord tacite, on condamna la veuve à une sorte de quarantaine. Les rares maisons où on la recevait lui furent fermées. Dans la rue, elle ne rencontra plus que des visages ironiques, malveillants ou glacés. A l'église, ses voisines s'arrangeaient de façon à laisser un espace vide entre leurs chaises et la sienne. Ces manifestations injurieuses devinrent si fréquentes que Sylvie renonça à sortir.

Jacques, de son côté, était en butte à de sourdes et hypocrites attaques, qui soumettaient à une rude épreuve son caractère emporté et son affection. Dans les réunions où il était obligé de paraître, — chez les fonctionnaires ou dans le salon maternel, — on ne se gênait pas pour dauber sur madame des Rônis. Les femmes se montraient surtout violemment agressives. Madame Daumance insinuait, avec des étonnements d'ingénue et des rougeurs de prude, que M. des Rônis, le verrier des Senades, avait eu fort à se plaindre de sa femme et qu'on parlait beaucoup, en Argonne, d'un jeune forestier qui s'était compromis pour elle. Madame Herbillon déclarait qu'on ne pouvait plus traverser la rue du Tribel sans rencontrer un galant planté devant la porte de « cette créature », et qu'elle avait dû interdire à ses filles de suivre ce chemin pour aller en promenade. Madame de Velaines, plus venimeuse, renchérissait encore en représen-

tant Sylvie comme une femme de mœurs légères, menant de front plusieurs intrigues et trompant trois ou quatre amants à la fois. Les hommes faisaient chorus. On comptait que Jacques, poussé à bout, se trahirait par quelque imprudente sortie ; mais, bien qu'il se contînt à grand'peine, il rongeait son frein silencieusement et s'esquivait pour ne pas éclater. Il enrageait de ne pouvoir souffleter ces bourgeois qui se mettaient à dix pour calomnier une femme ; il se violentait pour ne pas rabrouer ces dévotes qui mordaient la réputation du prochain. Prendre la défense de son amie, c'eût été tout avouer, et il se taisait.

Lorsqu'il accourait, le soir, chez Sylvie, il lui était impossible maintenant de dissimuler. Il exhalait son indignation en imprécations amères contre la société de Juvigny. La jeune femme était obligée de le calmer. Pour l'apaiser elle affectait de sourire et de braver les injures dont on l'accablait.

— Cher petit, disait-elle en le câlinant, ne t'inquiète donc pas de ces cancans stupides... Peu m'importe la haine de ces imbéciles, pourvu que je trouve dans ta tendresse une compensation. Le jour où je me suis donnée, j'ai tout prévu et j'ai fait provision de courage... Bah ! aimons-nous... Les piqûres de ces gens-là seront vite guéries par tes caresses...

Les dédains de madame des Rônis ne servaient qu'à irriter ses ennemis. Bientôt les lettres anonymes tombèrent dru comme grêle. On la menaçait d'un esclandre si elle continuait à recevoir son amant, ou bien on lui écrivait que Jacques la trompait. Une nouvelle humiliation s'ajouta aux insultes et aux menaces : les quatre ou cinq désœuvrés qui composaient le gratin de la bourgeoisie galante et fêtarde de Juvigny, se mirent en tête de gagner les bonnes grâces de la veuve. « Puisque, pensaient-ils, Jacques Chantal *avait eu* Sylvie, pourquoi leur tour ne viendrait-il pas? » Et les lettres d'amour insolentes ou grotesques se succédèrent sans interruption. Il n'y eut pas jusqu'aux commis de magasins qui ne se crurent le droit d'envoyer des déclarations. Sylvie n'en fit que rire, et jeta au feu les billets doux. Mais le déchaînement de cette tempête outrageante acheva d'exaspérer Jacques.

Son humeur s'aigrissait, son irritabilité nerveuse se manifestait à l'occasion des plus futiles contrariétés. Dans les discussions, elle éclatait comme une matière fulminante et blessait tous ceux qui se trouvaient à portée. A la table de famille même, il devenait agressif, s'exaltait et s'emportait à la moindre objection. Sa mère s'en effrayait, elle ne reconnaissait plus son fils.

— Cette malheureuse femme lui tourne la tête, disait-elle à son mari ; tu verras que tout cela finira par quelque affreux scandale.

— Patience ! répétait M. Chantal ; nous voici en septembre et la nomination ne peut tarder...

Elle arriva, en effet, dans la première semaine du mois. Un matin que Jacques était encore au lit, son père entra triomphant dans sa chambre, en agitant entre ses mains un pli ministériel :

— Eh bien ! s'écria-t-il, tu peux te vanter d'être un heureux gaillard... L'administration s'est montrée bonne personne...

— Hein? Qu'y a-t-il? demanda Jacques, qui avait pâli à la vue de l'enveloppe officielle.

— Il y a que tu es nommé avant ton tour, et non pas, comme c'est généralement l'habitude, dans un de ces départements lointains et inhospitaliers où l'on envoie les débutants, mais à soixante lieues de Paris, dans le jardin de la France, en Touraine !

En parlant, il jetait sur la couverture le pli administratif. Jacques ne bougeait pas ; il avait reçu le coup en pleine poitrine et le choc lui ôtait la respiration. M. Chantal jugea prudent de ne pas provoquer une explication immédiate et sortit en ajoutant :

— Lève-toi vite et écris au directeur général pour le remercier...

Resté seul, Jacques se dressa sur son séant, les tempes serrées, la bouche sèche, les mains glacées, et déplia la lettre. Il était nommé à la Guerche (Indre-et-Loire) ; on lui donnait huit jours pour se rendre à son poste.

Souvent déjà il avait entrevu l'éventualité de cette nomination qui le séparerait de Sylvie, mais il ne l'attendait pas avant l'hiver, et toujours il espérait, comme les mauvais débiteurs, que quelque événement providentiel arrangerait les choses avant la redoutable échéance.

Maintenant la réalité le saisissait à la gorge.

Il ne s'agissait plus de se forger d'enfantines chimères. Dans huit jours, il serait à cent vingt lieues de madame des Rônis. On l'exilait loin d'elle, et on le forçait de l'abandonner au moment où elle aurait eu plus que jamais besoin de son affection. A la pensée de ce départ, il sentait combien profondément l'amour de Sylvie avait pris possession de son esprit, de sa volonté, combien il était entré dans tout son être et jusque dans la chair de son cœur. Il ne se concevait pas vivant sans elle et loin d'elle. Les plus fous, les plus irréalisables projets lui traversaient le cerveau et s'y heurtaient. Il feindrait d'accepter sa nomination, il écrirait sa lettre d'acceptation, puis, au lieu de se rendre à son poste, il irait vivre avec madame des Rônis dans quelque village perdu au fond des bois ; ou bien Sylvie s'installerait en Touraine, à proximité de sa résidence, dans une campagne où ils pourraient se voir sans danger... Tout cela flottait dans sa tête à l'état de brouillard confus. Il avait, le lendemain soir, rendez-vous avec son amie, mais il craignit qu'elle n'apprît sa nomination par des étrangers : il lui écrivit sur-le-champ un billet tendrement désolé pour la préparer à la douloureuse nouvelle et se hâta de jeter sa lettre à la poste.



— TU PEUX TE VANTER D'ÊTRE UN HEUREUX GAILLARD...

La journée et la majeure partie du jour suivant furent pour lui une dure épreuve. Il lui fallut faire bonne mine à mauvais jeu, subir sans broncher les félicitations banales des uns, ironiques des autres ; écouter les conseils professionnels de son père, les recommandations inquiètes et attendries de madame Chantal. Tout le temps, sa pensée s'en allait vers la maison de la rue du Tribel, son imagination se représentait la consternation et le chagrin de Sylvie. Les heures se traînèrent ainsi, lourdement pénibles, jusqu'à la fin de l'après-midi du lendemain. Il sortait de table et s'apprêtait à monter vers les vignes de Polval, quand le dernier courrier lui apporta une lettre de madame des Rônis : il alluma une des bougies de son cabinet et déchira l'enveloppe d'une main tremblante; le billet qu'elle renfermait ne contenait que ces quelques mots griffonnés à la hâte :

« Pour une raison que je t'expliquerai demain, par lettre, il me sera impossible de te recevoir ce soir. Bien tristement à toi.

» SYLVIE. »

Nouvelles transes. Quelle malencontre avait contraint madame des Rônis à décommander le rendez-vous de ce soir? La chose devait être bien impérieuse et bien subite pour avoir motivé ce tardif contre-ordre. Jacques se fatiguait le cerveau en conjectures. La mère de Sylvie, dont elle attendait le retour pour le commencement de l'hiver, avait-elle avancé son voyage et était-elle

tombée à l'improviste rue du Tribel? Ou la jeune femme, accablée par la nouvelle de cette maudite nomination, voulait-elle se raisonner et réfléchir avant de recevoir son ami? Il passa une mauvaise nuit enfiévrée par l'inquiétude et l'agitation. Ce fut à midi seulement que le facteur lui apporta la lettre explicative si impatiemment attendue :

« Cher mien, écrivait Sylvie, je viens de relire la lettre navrée par laquelle tu m'annonces ton prochain et cruel départ ; les larmes me sont de nouveau montées aux yeux et mes courageuses résolutions ont été bien près de m'abandonner, car c'est un adieu que je viens te faire aujourd'hui ; je ne puis plus te recevoir sans de terribles inconvénients. Je vais te dire pourquoi :

» Hier, le pauvre cousin Sennebier, qui m'avait déjà donné un premier avertissement fort mal reçu, est accouru chez moi tout bouleversé. Il venait d'apprendre que ces méchantes gens de la ville haute complotaient contre nous. Tous les soirs, les entours de ma maison sont remplis d'espions. On devait guetter ton arrivée, et, dès que tu aurais été entré, on comptait nous faire un affreux charivari. Tu vois quel esclandre et quelle honte ! Vite, je t'ai prévenu par quelques lignes afin que tu ne donnes pas dans le piège... Mais le danger n'est pas écarté ; l'espionnage continue et je suis toujours sous le coup des mêmes menaces. Me voilà forcée de te faire mes adieux par écrit et de me priver du bonheur de t'embrasser encore une fois. Je souffre une peine atroce. Et tu t'en vas bien loin et Dieu sait quand nous nous reverrons !... Je ne puis croire encore que c'est vrai. Quelquefois la pensée de cette séparation me bourdonnait dans l'esprit, mais je me hâtais de la renvoyer, comme on chasse une vilaine mouche. Et voilà que c'est arrivé !.... Et les dernières heures dont nous pourrions jouir sont troublées par les machinations de ces imbéciles qui m'empêchent de te recevoir. Je ne sais même pas où je pourrai t'écrire, car en m'annonçant brièvement que tu es nommé en Touraine, tu ne me donnes pas le nom du pays où mes lettres devront être adressées. Ne plus te voir, ne plus causer avec toi, non, cela est au-dessus de mes forces !... Je ne puis me résoudre à ne plus savoir rien de toi... Coûte que coûte, il faut que je te parl encore... Viens dimanche me faire te adieux en plein jour, profite du momen des vêpres. Ce sera une chance de trouve le quartier désert et de ne pas être dérangé par quelque fâcheux. Tu entreras bravement par la porte de la rue du Tribel et tu t'en iras par le sentier des vignes... J'espère bien que rien ne s'y opposera mais si, par hasard, quelque obstacle imprévu m'empêchait de te voir une dernière fois, cher petit mien, adieu !... Sois heureux là-bas, c'est mon désir le plus ardent. Ne m'oublie pas et dis-toi que tu laisses ici une pauvre femme qui pleurera souvent en pensant à toi et qui t'aime plus que sa vie.

» S. »

Jacques lisait et relisait avec une croissante émotion cette désolante lettre d'adieu. Un sanglot lui montait à la gorge et il se sentait près de pleurer. Assurément, il voulait serrer encore Sylvie dans ses bras, il se rendrait rue du Tribel à l'heure des vêpres et il entrerait chez elle à tout prix. Il se révoltait et son cœur saignait à l'idée que son amie avait un seul instant admis la possibilité de ne plus le voir.

Il vécut dans un état de torpeur fiévreuse, pendant les deux journées qui précédèrent.

Précisément, le dimanche, il devait procéder à quelques visites officielles. Ce lui fut un prétexte pour quitter de bonne heure le logis paternel. Après avoir semé des cartes dans divers quartiers de la ville, il grimpa à la ville haute, tandis que les cloches de Saint-Étienne sonnaient le dernier coup des vêpres. Ces sonneries pleines et lentes retentissaient douloureusement dans sa poitrine. Le jour, l'heure, la voix grave des cloches lui rappelaient sa première visite à Sylvie, dans la petite maison tapissée d'aristoloches, adossée au chevet de l'église Saint-Antoine.

Et voilà que maintenant il s'acheminait vers le logis de madame des Rônis pour une suprême entrevue... Non, il ne pouvait se résigner à l'éventualité d'une séparation définitive... Ne plus se réchauffer à la flamme de ses yeux, ne plus entendre son argentine voix d'enfant, ne plus étreindre dans ses bras son corps souple et résistant ; n'avoir plus de cette

adorable beauté que le vain souvenir, cela ne se pouvait pas... De nouveau, en longeant les rues, il inventait de romanesques moyens d'emporter Sylvie avec lui. Une somnolente paix tombait du ciel voilé de septembre, et le timbre berceur des sonneries aidait encore à cet assoupissement. La ville haute donne en tout temps une impression de solitude, avec ses vieux hôtels délabrés, ses petits



LES RUES ÉTAIENT DÉSERTES...

pavés sertis d'herbe, ses jardins fermés, où ne poussent que des fleurs d'autrefois ; mais, par cette après-midi de dimanche, elle avait plus particulièrement l'apparence d'une ville abandonnée. La population dévote était aux vêpres, et les gens préférant les distractions profanes avaient été attirés au dehors par les réjouissances de la fête de Combles, qui se célèbre dans les champs, le jour de la petite Notre-Dame. Les rues étaient désertes, les logis clos ; le silence endormeur n'était troublé que par l'aérienne envolée des cloches, ou par le bruit de navette d'un métier de tisserand au fond d'une cave. Jacques put donc gagner sans incident fâcheux la maison de madame des Rônis. La porte était entre-bâillée ; il la referma soigneusement et traversa une étroite cour fleurie de pâles hortensias. L'instant d'après, Sylvie lui jetait les bras autour du cou.

Sans proférer une parole, elle s'était blottie contre sa poitrine et avidement, violemment, ils s'étreignaient avec le ravissement et la passion de gens qui désespéraient de se revoir et qui ne veulent plus se détacher l'un de l'autre.

— Toi ! toi ! soupira enfin Sylvie ; je puis donc te toucher, te sentir, t'embrasser encore !... Ah ! cher mien, j'avais si peur que ce fût fini !... Assieds-toi là, tout près de moi, et causons vite des choses essentielles, car les minutes nous sont comptées... Où t'envoie-t-on?...

— A la Guerche, sur la lisière de la Touraine et du Poitou, dans un village perdu au bord de la Creuse... Mais je n'y suis pas encore ; je ne m'y rendrai qu'à la condition de ne pas te quitter...

Alors il lui conta les illusoires projets dont il s'était nourri depuis trois jours : rien n'obligerait madame des Rônis à vivre à Juvigny, rien ne l'y retenait. Qui l'empêcherait de s'établir à Tours où elle avait une sœur mariée et où habitait sa mère?... Là, au moins ils ne seraient séparés que par une dizaine de lieues et ils trouveraient le moyen de se voir chaque semaine. Elle l'écoutait, avec un vague sourire sceptique sur ses jolies lèvres et une lueur triste dans les yeux.

— Pauvre petit, murmura-t-elle, c'est un conte de fées que tu as imaginé, mais ces contes-là ne se réalisent qu'en rêve ! D'abord mes relations sont assez froides avec cette sœur qui habite Tours et on ne s'expliquerait guère que je vinsse loger auprès d'elle précisément à l'époque où maman va la quitter ; car je n'ai pas encore eu le temps de te le dire : ma mère m'écrit qu'elle sera à Juvigny au commencement d'octobre et qu'elle pas-

sera une partie de l'hiver avec moi. Tu le vois donc, je suis attachée ici comme une chèvre à son piquet et j'y brouterai tant qu'il plaira au bon Dieu... Non, ami Jacques, continua-t-elle en l'embrassant, ne perdons pas notre temps à forger des chimères et soyons pratiques... D'abord ne pourrais-tu pas, dans le courant de l'année prochaine, obtenir un congé?

— Si fait, vers le printemps... Un congé de trois semaines.

— Eh bien ! nous nous reverrons ici, et ce sera autant de pris sur l'ennemi ; et puis, maintenant que j'ai ton adresse, je te donnerai souvent de mes nouvelles, et toi aussi tu m'écriras de longues, longues lettres... Seulement...

— Seulement? répéta Jacques avec une interrogation anxieuse.

— Pendant que ma mère demeurera avec moi, je serai fort embarrassée pour recevoir tes lettres à domicile... Elle est soupçonneuse, le cousin Sennebier lui racontera les cancans de Juvigny et elle me surveillera de très près.

— Il y a la poste restante, hasarda-t-il.

— Je n'oserai jamais... Une fois, passe encore ; mais s'il fallait souvent me présenter à ce bureau de poste, devant des employés qui ricaneraient, je mourrais de honte... Et cependant je veux savoir ce que tu deviens, je ne vivrais pas si je restais sans nouvelles... Voyons, mon Jacques, trouve un biais !

Après avoir réfléchi un moment, Jacques déclara qu'il y avait un moyen : adresser les lettres à une personne sûre qui les remettrait à la destinataire.

— Tu connais, ajouta-t-il, mon ami Courtois?

— Oui, et même de tous tes camarades de Boisfleury, c'est celui qui m'est le plus sympathique.

— Il pourrait nous servir d'intermédiaire ; je lui enverrais ma correspondance à une date convenue, tu lui assignerais un rendez-vous à l'église ou à la bibliothèque de la ville et il te donnerait ma lettre.

— En effet, répondit Sylvie, cela me paraît praticable, à la condition cependant que ton ami consente.

— Il consentira. Malgré sa raideur empesée, c'est un brave cœur... Il m'aime et n'abusera pas de nos secrets.

— J'ai confiance en toi et en lui, fais pour le mieux et dis à ton ami que je le prie de me rendre ce service.

— Je le verrai aujourd'hui même et je t'écrirai pour t'informer de sa réponse...

Il y eut un moment d'angoissant silence. Tous deux se tenaient les mains, se regardaient éperdument et sentaient, comme sur une mer douloureuse, chavirer leur cœur en détresse.

— Quand pars-tu? murmura Sylvie.

— Demain, à midi.

Elle se jeta dans ses bras :

— Ah ! m'ami, que vais-je devenir sans toi?... Donne-moi tes lèvres... Quand nous nous désolerions, cela ne remédierait à rien. Employons à nous aimer la dernière heure qui nous appartienne...

Sa tête blonde se frôlait contre celle de Jacques, ses lèvres humides essayaient de sourire et, avec un amer délice, Chantal savourait la fraîcheur de sa peau au parfum de verveine, le voluptueux frémissement de son corps, l'abandon enamouré de toute sa personne. Ils s'oubliaient, ils perdaient conscience du déchirement de la séparation, et des minutes qui fuyaient, fuyaient, inexorables, dans le silence de la maison assoupie.

Les cloches de Saint-Étienne sonnant la sortie des vêpres les arrachèrent à leur extase :

— Il faut que tu partes, cher mien, les voisins vont revenir de l'église et je ne veux pas qu'on te voie sortir.

Elle tira de son corsage une mince croix d'or suspendue à une chaîne de jaseron, puis elle la mit au cou de Jacques et ses doigts caressants firent couler le bijou encore tiède dans la poitrine du jeune homme.

— Je tiens, dit-elle, à ce que tu emportes là-bas quelque chose de moi... Promets de ne jamais quitter ma petite croix ; de cette façon tu penseras mieux à ta Sylvie...

Elle l'entraîna dans le vestibule qui ouvrait sur le jardin et le serra avec force contre son sein : « Adieu, ma joie ; adieu, mon cœur ! » chuchotait-elle avec des baisers et des sanglots. Les larmes coulant de ses yeux mêlaient leur sel à la molle brûlure de ses lèvres. Ses bras se refermaient plus étroitement sur son ami et cette étreinte désespérée bouleversait Jacques. Ces convulsives caresses lui semblaient prodiguées avec l'obscur

pressentiment qu'elles seraient les dernières.

— Adieu ! adieu ! répétait-elle d'une voix mouillée.

Elle dénoua ses bras et le poussa doucement vers le jardin où il s'en alla chancelant. Avant de descendre l'escalier du verger, il se retourna et, dans l'encadrement de la porte où grimpaient des clématites, il revit debout, immobile comme une adorable statue de déesse, Sylvie des Rônis avec son blanc visage noyé dans les cheveux blonds dénoués.



DANS L'ENCADREMENT DE LA PORTE... IL REVIT SYLVIE DES RÔNIS

XVII

Le soir du même dimanche, Jacques Chantal et Maurice Courtois ouvraient la porte charretière de Boisfleury et s'engageaient dans l'allée principale. Le soleil, qui s'abaissait aux confins de la plaine dans un couchant couleur d'or, semé de nuages roses, lançait sous bois de rutilants rayons obliques parmi les broussailles. Du côté de Juvigny le fond de la vallée était déjà vaporeux, tandis que les rondes épaules des collines, illuminées encore, se détachaient nettement sur le ciel d'un lilas clair. Des rappels de grives résonnaient parmi les vignes. Au delà du taillis, à travers la plaine moissonnée, on entendait par intervalles la lointaine musique des guinguettes où l'on dansait en plein air, à l'occasion de la fête des Combles.

Cette vermeille soirée de septembre, les accords des violons et des clarinettes arrivant par bouffées accroissaient le malaise de Jacques. Il se rappelait une semblable promenade avec Courtois, quatre années auparavant, jour pour jour, heure pour heure, à l'époque où il était épris de Claudette Le Mesnil. Comme le temps avait marché ! Chantal, jetant mentalement un regard en arrière, s'effrayait de voir combien la route parcourue était déjà semée de mélancoliques débris, illusions fauchées en herbe, séparations, amours nouvelles et nouveaux désastres ! Les passionnés adieux de Sylvie retentissaient en lui, avec la déchirante acuité de ces violons qui semblaient pleurer là-bas dans la plaine. Un soupir s'exhala de ses lèvres. Maurice, qui mutilait distraitement du revers de sa canne les scabieuses éparses dans l'avenue, releva la tête, vit la mine attristée de son compagnon et s'écria :

— Ah çà ! tu m'as fait grimper la *chalaide* sous prétexte d'une communication grave, et tu ne souffles mot... Me diras-tu enfin pourquoi tu m'as amené ici dès six heures, quand nous y devons revenir à neuf, avec le cénacle qui a organisé un souper d'adieu en ton honneur? ...

— J'ai pensé que nous y serions mieux pour causer sans être dérangés, et puis, en ville, je ne me sentais pas assez à l'aise pour m'épancher... Ah ! mon ami, je suis bien malheureux !...

Maurice haussait les épaules :

— Malheureux, parce que tu as le pied à l'étrier et qu'on t'envoie dans le Jardin de la France?... Mon cher, tu te plains de ce que la mariée est trop belle !

— Tu m'assassines avec ton « Jardin de la France » ! Vous n'avez tous que ce lieu commun à la bouche... Eh ! on m'enverrait dans le Paradis terrestre que j'en serais également désolé... Tu ne comprends donc pas que le seul pays où l'on puisse être heureux est le pays où l'on aime? Tu ne devines donc pas qu'en partant d'ici je laisse derrière moi le seul bonheur vrai, un amour partagé dont je ne puis me passer?

— Il y a longtemps que je sais tout cela, bien que tu n'aies rien épargné pour me le cacher... Mon pauvre ami, ton secret est le secret de Polichinelle ; toute la ville le connaît : tu es amoureux de madame des Rônis et elle est ta maîtresse... Comme tu paraissais te méfier de moi, je ne t'en ai jamais parlé ; mais, puisque tu me mets sur ce chapitre, je te déclare tout net que je considère comme une bonne fortune cette nomination en pays lointain. Tu vas pouvoir dénouer honnêtement ta liaison dangereuse avec une personne compromettante et qui manque totalement de sens moral...

— Tais-toi ! interrompit violemment Jacques, en étreignant le bras de Maurice, tu la calomnies et tu me fais de la peine.

Courtois dévisageait silencieusement son ami. Malgré ses préventions, il était touché de l'altération des traits de Jacques, de la tristesse qui imprégnait son regard. Un sentiment de fraternelle compassion, mêlé à l'amertume d'une amitié jalouse, lui desserra de nouveau les lèvres.

— Mon vieux, murmura-t-il, tu es, en effet, bien pris... Quel philtre t'a donc versé ta madame des Rônis ?

— Elle m'a donné son amour, la grâce de son esprit et de son corps. J'ai rencontré en elle tout ce qu'on peut désirer dans une femme : la sensibilité, la tendresse et la beauté ; elle a embaumé et ennobli ma jeunesse...

— Tant de choses ! repartit sarcastiquement Maurice. Quelle médiocre figure doit faire un simple et prosaïque ami auprès de cette ensorceleuse !... N'importe, je la tiens pour funeste... Dalila aussi devait être spirituelle, tendre et passionnée.

— Tu es en bois !... Tu n'as jamais aimé !

— Jamais... Du moins, au sens que tu attaches à ce mot. Quand on a sa vie à faire, commencer par y mettre un roman, c'est jeter des semences parmi la roche nue et les épines ; le soleil les brûle et les oiseaux du ciel s'en nourrissent...

— Qu'importe, si on aime !

— L'amour, tel que vous le concevez, vous autres poètes, est un jeu de dupes... Malheureuse, votre passion vous fait perdre un temps précieux en souffrances stériles ; heureuse, c'est pis encore... Elle vous absorbe alors et vous aveugle. Je ne l'ai jamais si bien compris qu'en t'observant depuis le commencement de cette année. Cette femme t'avait accaparé, tu étais sa chose. Les camarades ne te reconnaissaient plus, tant ta maîtresse te rendait taciturne, distrait et bizarre. Tu ne songeais qu'à l'heure où tu pourrais la rejoindre. Vers elle se tournaient tous tes désirs, toute ton énergie. Le reste de la terre ne comptait pas : travail, convenances et devoirs sociaux, famille, amis, tout cela était sacrifié à madame des Rônis... Crois-tu, ajouta Courtois avec une irritation contenue, que mon amitié n'en ait pas été froissée? Crois-tu que je n'aie pas souffert de me voir négligé, quasi oublié pour une étrangère, devenue du jour au lendemain ton unique préoccupation?...

— Tu te trompes, Maurice, répliqua Jacques en posant sa main sur l'épaule de son compagnon, mon affection pour toi est toujours aussi robuste. Loin de te sacrifier à Sylvie, je lui apprenais à t'aimer. Nous parlions souvent de toi. Cette après-midi encore, je lui vantais la loyauté de ton caractère, la chaleur de ton cœur... Et c'est au nom de notre vieille amitié que je veux précisément, ce soir, t'adresser une requête...

Ils s'étaient assis sur un banc rustique adossé à la maisonnette. En face d'eux s'allongeait l'allée des sapins, zébrée de hachures empourprées. Un gazouillis de rouge-gorge rompait de temps à autre le silence du taillis. L'oiseau tantôt descendait presque à ras de terre, tantôt remontait en sautillant jusqu'aux plus hautes branches. Son chant intermittent faisait penser au murmure d'un esprit familier. Ces dernières lumières du soleil déclinant, cette paix sereine du taillis,

cette amicale et confiante voix du rouge-gorge auraient dû être pour Jacques un encouragement, et cependant il hésitait à formuler sa demande, tant Maurice lui paraissait prévenu contre Sylvie et



ILS S'ÉTAIENT ASSIS SUR UN BANC RUSTIQUE...

peu enclin à s'attendrir sur cet amour dont il était jaloux.

— Eh bien ! dit ce dernier avec une intonation plus conciliante, j'attends toujours ta communication...

— C'est que, objecta Chantal, elle est de nature délicate et, dans les dispositions où je te vois, je crains de te choquer de nouveau et de me heurter à un refus.

— Si je puis t'obliger, tu ne doutes pas, je suppose, de mon dévouement... C'est donc bien gros, ce que tu as à me demander?

— Non, mais...

— Laisses-tu ici des dettes que tu ne veux pas avouer à ton père? as-tu besoin d'argent?

— Merci, il ne s'agit pas de cela... Ce que je désire de toi est un de ces légers services qu'on se rend d'ordinaire entre amis... Seulement, connaissant ton humeur ombrageuse, je suis embarrassé pour t'en parler.

— Va toujours.

— Voici... Je pars demain, et j'ai fait tantôt mes adieux à madame des Rônis ; ils ont été douloureux et j'en ai le cœur meurtri... Dieu sait quand nous nous reverrons ! Elle m'a promis de m'écrire et, de mon côté, je lui donnerai longuement de mes nouvelles... Mais là est la difficulté. Sa mère revient habiter avec elle en octobre, et sa présence, sa surveillance soupçonneuse m'ôteront la possibilité d'adresser mes lettres rue du Tribel. Il nous faudrait un ami sûr, qui recevrait ma correspondance et la remettrait de la main à la main. Alors...

Tandis que Jacques avançait péniblement dans sa confidence, le front de Courtois se rembrunissait. Redevenu nerveux, Maurice hachait à coups de canne les innocentes campanules qui dressaient à sa portée leurs clochettes bleues.

— Alors, interrompit-il ironiquement, vous avez pensé à moi !... Grand merci !... N'y compte pas ; le métier de Mercure, messager des dieux et des déesses, ne me sourit aucunement... Me vois-tu me faufilant entre chien et loup, rue du Tribel pour déposer tes billets doux aux mains de madame Sylvie?... On m'espionnerait à mon tour et je passerais pour ton successeur aux yeux des gens de Juvigny !

— Il ne s'agit pas d'aller chez elle !

s'exclama Jacques, intimement froissé de la désagréable hypothèse imaginée par Courtois ; Sylvie t'indiquerait l'heure et l'endroit où tu pourrais la rencontrer sans inconvénient, dans quelque église, par exemple, ou bien à la bibliothèque où tu es de service tous les jeudis... Tu lui glisserais adroitement ma lettre, et tout serait dit.

— Je suis très maladroit. Le bibliothécaire en chef, qui est rusé comme un vieux singe, s'apercevrait vite du manège et crierait au scandale... Je suis impropre à cet emploi ; cherche un autre commissionnaire.

— Maurice, je t'en supplie !

— Non, déclara froidement Courtois, c'est impraticable, n'en parlons plus.

— En ce cas, répliqua impétueusement Chantal, je sais ce qui me reste à faire !

Il s'était levé et marchait à l'aventure, avec une exaltation qui effraya Maurice.

— Hein ! quoi?... Que feras-tu? s'écria-t-il en courant après lui.

— Je ne partirai pas, j'enverrai ma démission et je ne quitterai pas Sylvie.

— Jacques, tu es fou !

— Fou tant que tu voudras, mais je ne m'exilerai pas dans un pays perdu, emportant pour toute consolation la crainte de voir celle que j'aime m'oublier peu à peu, parce qu'elle ne saura plus ce que je deviens. Tu comprends, n'est-ce pas? que, ne recevant jamais de réponse à ses lettres, Sylvie se lassera de m'écrire... C'est fatal, ça, et ce sera la fin de notre amour... Non, mieux vaut demeurer à Juvigny.

— Et achever de compromettre madame des Rônis, tout en gâchant ton avenir... Ça n'est pas sérieux.

— C'est très sérieux et tu le sauras dès demain.!

— J'avertirai ton père ; nous t'empêcherons de commettre une absurde sottise.

— Tu n'as qu'un moyen de m'en empêcher, c'est de consentir à ce que je te demande... Je t'en prie, Maurice, poursuivit Jacques en lui serrant les mains, au nom de cette amitié dont tu te montrais tout à l'heure si jaloux, ne m'abandonne pas ; sois indulgent pour un vieux camarade qui a pu te blesser inconsciemment, mais qui t'aime de tout son cœur... Laisse-toi attendrir. Cela te coûtera si peu !... Une lettre à remettre chaque mois à une femme qui t'en saura un gré infini, la peine ne sera pas grande et tu ne te reprocheras pas de m'avoir poussé à quelque acte désespéré.

— Il est clair, murmura Courtois ébranlé, que si tu me mets au pied du mur, je préférerai servir ta maudite passion que de t'exposer à un coup de tête, dont tu serais le premier à te repentir.

— Alors, tu consens?

— Soit, mais c'est la carte forcée.

— Merci, mon brave Maurice, s'écria Jacques en lui sautant au cou, merci pour moi et pour madame des Rônis !

— Madame des Rônis m'est indifférente, repartit dédaigneusement Maurice ; ce qui me décide, c'est qu'en t'aidant à entretenir cette passion rendue platonique par l'éloignement, je t'empêcherai peut-être de tomber de Charybde en Scylla, car tu es le plus incorrigible amoureux que je connaisse et, sans ce préservatif à distance, tu ne manquerais pas, dès ton arrivée à la Guerche, de te forger une nouvelle chaîne... Maintenant, Jacques, il est temps de retourner à Juvigny, si nous voulons y être pour l'heure du dîner.

— Non, je reste. Préviens seulement chez moi qu'on ne m'attende pas. Tu me retrouveras ici, quand tu remonteras avec nos amis. Ne pouvant passer ma dernière soirée avec Sylvie, je veux au moins la consacrer tout entière à mes adieux à Boisfleury.

— Es-tu assez romanesque ! dit Courtois avec une ironique compassion ; amuse-toi bien, et à ce soir !...

Jacques était sincère en parlant de son désir de solitude. Il lui répugnait de redescendre à Juvigny, de se savoir à quelques pas de la maison de madame des Rônis et de subir la cruelle torture de n'y pas entrer. Au moins, dans ce taillis qui lui parlait d'elle, il pouvait s'isoler sans être obligé de se dépenser en conversations pénibles et de distraire son esprit de l'unique pensée dominante. Resté seul dans ce bois que l'obscurité envahissait peu à peu et d'où s'exhalait déjà une mourante odeur d'arrière-saison, il cédait à l'enfantine tentation de refaire un pieux pèlerinage à toutes les places où Sylvie et lui s'étaient promenés pendant une après-midi de mai.

Près de la porte d'entrée, les arbres éclaircis laissaient voir les vignes mûrissantes et, au-dessus des collines pâlies, un large pan de ciel où le premier quartier de la lune brillait, pareil à un mince anneau d'or brisé. Jacques remonta l'allée en



LE MINCE QUARTIER DE LUNE FILTRAIT A PEINE SOUS BOIS...

s'arrêtant devant une vieille souche de rosiers où Sylvie avait arraché une rose précoce pour en fleurir son corsage. Il chercha le sapin où elle avait accroché sa voilette, le coin de potager où elle s'était cueilli un bouquet, le sentier étroit et tournant où ils marchaient serrés l'un contre l'autre.

La nuit était tout à fait venue ; le mince quartier de lune filtrait à peine, sous bois, quelques gouttes de clarté bleuâtre. Par instants, une feuille dont les fraîcheurs des nuits d'automne avaient desséché le pétiole, se détachait de la branche et tournoyait dans le fourré avec un mystérieux frôlement. Et ce frisson léger, ces rais de lune épars étaient comme des évocateurs de rêves. Pour Jacques, les moindres incidents de ces deux dernières années ressuscitaient et il passait en revue leurs fantômes flottants dans l'ombre : la première apparition de Sylvie sous les tilleuls ; les stations sous les orgues de Saint-Antoine pendant que les litanies s'égrenaient et que les cantiques à la Vierge résonnaient sous la nef ; oh ! ces cantiques du mois de Marie, il ne pourrait plus désormais les entendre sans une déchirure au cœur ! Il se revoyait entrant dans le petit salon où les *mignardises* répandaient leur parfum poivré. Il se rappelait les heureuses soirées vécues dans le mo desterez-de-chaussée, voilé d'aristoloches : depuis la pluvieuse nuit de mai où il avait posé ses lèvres sur les palpitants yeux noirs, jusqu'à la veillée de juin où, dans la chambre tendue de vieille cretonne et embaumée de l'odeur des roses, Sylvie s'était donnée à lui...

Toutes ces félicités étaient tombées dans le passé comme au fond d'un lac insondable ; maintenant elles n'avaient pas plus de consistance qu'un rêve ; elles

étaient impalpables, irretrouvables. Ce soir, il gardait encore sur ses lèvres l'impression des baisers de la jeune femme, et demain, cette impression elle-même serait évanouie, changée en un songe insaisissable ; . demain, il s'en irait vers l'inconnu, dans cette bourgade où ne l'attendaient que les anxiétés de l'exil et l'aridité des besognes administratives ; il serait séparé de la bien-aimée par des lieues et des lieues. Il aurait beau tendre les bras vers elle, il n'étreindrait plus que le vide. Il serait sevré du charme de sa voix de la caresse de ses yeux, du miel de ces baisers qu'elle lui prodiguait encore tantôt. Elle languirait à Juvigny, au milieu de gens hostiles, et lui languirait au loin dans un continuel désir, dans une torturante angoisse... Tandis qu'il roulait ces tristes pensées en son cerveau endolori, là-bas, du côté de Combles, l'aigre et sautillante musique des guinguettes retentissait de nouveau, appelant les danseurs au bal. Le contraste de cette joie lointaine avec l'état misérable de son cœur abattit Jacques au pied d'un sapin, des sanglots se nouèrent dans sa gorge et il pleura comme un enfant...

Tout à coup des clameurs montèrent à l'entrée du domaine, des lueurs multicolores trouèrent la feuillée. C'étaient les amis du cénacle qui arrivaient pour le souper des adieux, et qui se répandaient dans les allées, en agitant des lanternes vénitiennes et en chantant la chanson de Boisfleury.



LA GUERCHE...

XVIII

Jacques Chantal était arrivé à la Guerche à un moment où les pluies d'équinoxe arrosaient abondamment ce

coin du « Jardin de la France » et ne le laissaient voir qu'à travers un voile épais d'averses ruisselantes. Le bourg, peuplé de cinq cents âmes, s'allongeait, resserré entre une colline boisée et la Creuse, roulant à pleins bords son eau jaune et torrentielle. Il se composait d'une rue unique, parallèle au cours de la rivière et dont les logis bas, écrasés sous des toits de tuiles brunes, s'alignaient de chaque côté de la route du Blanc. A l'entrée du village, en aval, un château du XVe siècle, bâti par Charles VII pour Agnès Sorel, élevait à pic sur la Creuse ses six rangs de voûtes superposées et sa grise façade sculptée, où le chiffre de la maîtresse favorite ornait les hautes fenêtres à meneaux. Une auberge modeste balançait son bouchon de genêts à quelques pas du château, sur le chemin dévalant vers le bac qui met en communication les deux rives. C'était là que Jacques prenait pension et logeait dans une annexe contenant le bureau et une chambre à coucher. Pendant les dix premiers jours de son installation, il n'en sortit guère, claquemuré par le mauvais temps et aussi par sa besogne administrative. La pluie battante fouettait les vitres de sa chambre, et noyait en de mouvantes buées les coteaux voisins, les toits fumeux, le paysage de la rive opposée. Il n'avait pour distraction que la vue des paysans enveloppés dans leur limousine et s'acheminant vers le bac, ou le passage des longues voitures de rouliers suivant à la file la route boueuse. Il n'entendait que le bouillonnement sourd de la Creuse et le clapotement des ondées qui tombaient avec une continuité désespérante.

Cette solitude, ce ciel couleur de suie, ce paysage inondé étaient du reste en harmonie avec son état d'esprit. Il éprouvait une morne satisfaction à constater la conformité de cette nature maussade avec le deuil de ses pensées. Il savait gré à la pluie d'étendre un rideau entre lui et le monde extérieur, de l'obliger ainsi à rentrer au fond de lui-même et à penser uniquement à l'amie dont il était séparé par cent vingt lieues. Jour par jour, il écrivait pour madame des Rônis de longues pages serrées, pleines de tendresses et de mélancoliques retours vers le passé. Quand les feuillets commencèrent à former presque un cahier, il les expédia à Sylvie de façon qu'ils pussent lui être remis par la poste avant le 1er octobre, date fixée pour l'arrivée de sa mère ; puis il attendit anxieusement une réponse.

Il comptait les jours, calculait le temps pendant lequel sa lettre voyagerait jusqu'à la rue du Tribel et faisait libéralement à Sylvie crédit d'une semaine. Ce délai lui semblait moralement suffisant pour qu'elle répondît à son aise. Huit jours s'écoulèrent ; point de nouvelles. Alors il perdit patience, l'inquiétude le rongea. Etait-elle malade ou derechef tourmentée par la malveillance des gens de Juvigny? En tout cas, comment ne trouvait-elle pas une minute pour l'instruire en deux lignes des motifs de ce long silence? L'absence tissait-elle donc déjà entre eux sa toile d'oubli? Énervé, à bout de patience, agité par les doutes et les découragements que crée si rapidement la solitude, il écrivit, cette fois par l'intermédiaire de Maurice, une seconde lettre plus pressante, où les reproches alternaient avec les supplications. Puis il se remit à attendre, à supputer désespérément les jours et les heures. Enfin, le courrier lui apporta une oblongue enveloppe bleutée, dont la suscription lui dilata le cœur, et qu'il décacheta d'un doigt tremblant.

« J'en conviens, mon aimé, écrivait Sylvie, je suis dans mon tort : j'avoue également que je méritais une punition, mais tu as trouvé l'endroit sensible, car tu m'as fait pleurer. La tristesse, le découragement, et, plus que tout cela, le doute dont ta lettre était imprégnée, m'ont causé un mal affreux... Mon mien, rétracte vite ces vilaines pensées. Tu ne peux pas croire que je t'aie oublié ; dis-moi que tu ne le crois pas, que tu ne l'as jamais cru ; tu me dois cette réparation après la peine que j'ai ressentie en lisant tes reproches... »

Elle expliquait son retard par les occupations que lui avaient données l'arrivée et l'installation de sa mère ; puis elle suppliait Jacques de lui écrire promptement, en indiquant le jour où elle irait attendre à l'église Saint-Étienne que Maurice lui remît une lettre impatiemment désirée.

« Donne-moi, continuait-elle, les moindres détails sur ta façon de vivre ; n'oublie rien ; les choses les plus futiles auront pour moi un vif intérêt. Ah ! si j'étais libre et maîtresse de mes actions, sais-tu ce que je ferais? j'irais moi-même te

porter ma réponse, et je te prouverais si bien que tu ne me connais pas encore, que tu me demanderais pardon de ta méchante épître. Et comme je serais heureuse de te pardonner! car dans ces moments-là on s'embrasse très fort, et je meurs d'envie de t'embrasser, ainsi que je le faisais dans ma petite chambre de la rue des Tanneurs. Ici, les souvenirs que je garde de toi sont si tristes que je ne puis m'y plaire. La maison ne me parle que de nos adieux. Toute ma vie, je repenserai aux heures qui ont précédé et suivi notre séparation. Je ne sais comment on ne meurt pas de chagrin, car je croyais bien en mourir ce jour-là. Au revoir, mon aimé, je t'envoie tous les baisers que je ne puis te donner à pleines lèvres... »

Cette lettre repentante et si tendre coula un peu de joie au cœur de Jacques et le rasséréna pendant quelque temps. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, le ciel à son tour sembla essayer de lui rendre son exil plus tolérable. La pluie avait cessé, une jolie brise séchait les chemins, balayait les nuées et montrait enfin au nouveau venu le pays tourangeau sous son aspect aimablement hospitalier. Les derniers jours d'automne sont charmants en Touraine. Le ciel est doux, l'air tiède ; le soleil met en valeur les teintes rougissantes des bois et des vignobles, la verdure des prés semés de colchiques lilas, et fait courir des reflets d'argent sur l'eau transparente des rivières. Une molle odeur de vendange et de regain circule à travers la campagne, et les habitants, amoureux de plaisir et de bonne chère, profitent des derniers beaux jours pour se ruer en noces et festins. Jacques ressentait lui-même l'influence de ce milieu sociable et accueillant. La détente opérée par les nouvelles reçues de madame des Rônis le disposait davantage à sortir de sa reclusion. Il ne pouvait se dispenser plus longtemps d'entrer en relations avec les notables de l'endroit, puisqu'il était condamné à vivre parmi eux, au moins une couple d'années. Il fit les visites obligatoires, fut reçu partout avec cette fine bonhomie et cette joviale humeur qui caractérisent les Tourangeaux. On s'ingénia à le distraire, à lui démontrer les agréments de la société locale, et on le convia aux parties de pêche, aux piqueniques, qui sont les distractions préférées de la fin de l'automne. Il se défendait de son mieux, mais ne pouvait toujours refuser. Un matin, le régisseur du château vint lui annoncer le mariage de sa fille, qui épousait un notaire du voisinage, et l'invita au dîner de noces. Chantal cherchait à décliner l'invitation, sous un honnête prétexte ; mais il lut sur les traits du brave homme une telle déconvenue qu'il n'osa se dérober. Le père de la mariée lui fit entendre qu'il serait le seul



LE RÉGISSEUR VINT ANNONCER LE MARIAGE DE SA FILLE.

fonctionnaire absent à la cérémonie, et parut même très froissé de son hésitation. Chantal craignit de désobliger un des gros personnages du bourg et accepta.

Au sortir de la messe de mariage, le repas de noce eut lieu au château, dans une spacieuse salle voûtée qui avait jadis servi de réfectoire aux gens de la suite d'Agnès Sorel. Au long de la table en fer à cheval, décorée de fleurs d'automne et couverte de victuailles, les nombreux

invités prenaient place selon leur importance et leur âge ; les nouveaux époux et les notables au centre, les jeunes gens et les enfants aux deux bouts. Les costumes des convives offraient des échantillons de toutes les époques et de toutes les modes : fracs élégants du marié et de ses amis, rustiques redingotes des parents de campagne ; robe de satin blanc de la mariée, jupes et corsages clairs des demoiselles d'honneur, toilettes voyantes



LE REPAS DE NOCE

EUT LIEU AU CHATEAU...

et cossues des bourgeoises de la ville, coiffes tourangelles ou poitevines des femmes et des filles appartenant à la paysannerie riche des environs. Mais, sous les chapeaux fleuris et enrubannés comme sous les coiffes de dentelle, il y avait un coquet assemblage des minois chiffonnés de la Touraine et des visages plus calmes, plus purs, plus réguliers du Poitou. Les fenêtres ouvertes laissaient voir par leurs baies cintrées la coulée scintillante de la rivière et les vergers verdoyants de la rive opposée. L'eau moirée et ensoleillée renvoyait dans la salle voûtée de mobiles reflets lumineux, qui se jouaient, tantôt sur les murs, tantôt sur les têtes des invités, mettant en valeur, ici deux pétillants yeux noirs, là une joue hâlée et rose comme un brugnon, plus loin une blanche figure de vierge aux bandeaux châtains plaqués sur les tempes.

En sa qualité de fonctionnaire, Jacques était placé près de la mariée, dans le voisinage des parents et des personnages de marque qui mangeaient copieusement et ne s'interrompaient que pour échanger de lourdes plaisanteries de circonstance : prenant un intérêt médiocre à la conversation, il n'avait d'autre distraction que de contempler les jeunes gens et les jeunes filles dont l'essaim bruyant bourdonnait aux deux extrémités de la table. Ils se dédommageaient de la réserve imposée par le cérémonial de l'église, en jasant et en fleuretant, loin de la surveillance des gens âgés. Les yeux se cherchaient ; sous les moustaches brunes ou blondes, les lèvres riaient ; sous les paupières mi-baissées de demoiselles d'honneur, des regards amusés ou effarouchés, timides ou provocants, luisaient dans la pénombre. Au spectacle de cette jeunesse exubérante, Jacques songeait qu'en pleine verdeur, à vingt-cinq ans, il était désormais sevré de cette joie de vivre, de cette volupté d'aimer, qui avaient fait, pendant deux années, sa principale occupation. Il repensait, avec une profonde tristesse, aux gaietés tapageuses de Boisfleury, aux heures de délices passées dans la maison de Sylvie. Tout cela était-il donc à jamais fini? Ne savourerait-il plus l'ivresse d'être jeune et de sentir son amie palpiter entre ses bras?

Cependant, le repas de noce devenait



JEUNES FILLES ET JEUNES GENS S'ABANDONNAIENT A LA DANSE.

plus tumultueux et plus expansif. Tandis que Jacques buvait le vin amer des regrets et des ressouvenirs, le vouvray et le saumur pétillaient dans les coupes ; de gros rires et des applaudissements, des tintements de verres qu'on trinque, accompagnaient les toasts portés en l'honneur des mariés. Aux deux bouts de table, les jeunes gens s'agitaient bruyamment, fatigués d'être assis et impatients de danser. Tout à coup, à l'étage supérieur, des accords de flûtes et de violons résonnèrent à travers les fenêtres et les convives se levèrent, les yeux allumés et les lèvres encore humides d'une dernière lampée de vin mousseux.

La propriétaire du château, qui résidait rarement à la Guerche, avait mis à la disposition de son régisseur les salons depuis longtemps fermés de l'antique demeure d'Agnès Sorel. Dans le large escalier de pierre blanche qui conduisait à l'appartement de réception, le cortège s'était reformé. Aux sons de la musique, qui jouait sans trop l'écorcher un air de menuet, les couples pénétraient dans le grand salon tendu de verdures. Accrochés au mur, des portraits d'ancêtres les regardaient défiler. Les jeunes filles aux corsages clairs, les bourgeoises parées comme des châsses, les paysannes aux coiffes blanches et aux robes de soie changeante, s'avançaient toutes fières de se trouver dans cette salle seigneuriale, tout heureuses de glisser sur ce parquet ciré et reluisant comme un miroir. Bientôt les quadrilles se mêlèrent. Jeunes filles et jeunes gens, émoustillés par la musique et familiarisés par l'intimité du dîner, s'abandonnaient avec plus de laisser-aller à l'entraînement de la danse. Cette race tourangelle a encore dans le sang un peu de la brûlante sensualité des aïeules contemporaines de la cour des Valois. En ce pays où sont nées tant de royales maîtresses, l'amour est dans l'air, on le respire inconsciemment. Tandis que les valses succédaient aux quadrilles, et que les violons mélodieusement berceurs vibraient dans la salle sonore, les danseurs tournaient avec plus de mollesse, les bras serraient plus étroitement les tailles assouplies. Dans l'intervalle des danses, des couples s'isolaient dans les profondes embrasures des fenêtres ouvertes, et fleuretaient tendrement en regardant la Creuse rouler son eau bleue où se reflétait le ciel.

La contagion de la capiteuse galanterie épandue dans le bal gagnait le cœur de Jacques et infusait dans ses veines une chaude langueur. Il était loin de l'âge où l'on se contente philosophiquement de jouir du bonheur des autres. La contemplation de ces yeux brillants, de ces lèvres émues et souriantes, de ces étreintes furtives et de ces chuchotants tête-à-tête aux coins des fenêtres, le grisait et l'irritait à la fois. Attristé et troublé, il s'esquiva et quitta le château. Il arriva au bord de la Creuse, monta dans le bac et gagna la rive opposée où verdoyaient les vergers de Mairé.

Au milieu d'un parc jouxtant la rivière, il y avait là un manoir inhabité, aux volets clos, au perron dégradé. Entre les marches disjointes de l'escalier, des herbes folles poussaient à l'aventure, des clématites sauvages avaient grimpé jusqu'aux toits d'ardoise où des branches entrelacées entretenaient une constante humidité. Les pierres des tourelles en poivrière étaient à demi rongées par la pluie et le soleil. Tout autour des parterres envahis par les plantes sauvages, le parc épaississait ses ramures enchevêtrées ; l'eau des réservoirs stagnait sous les feuilles plates des nénuphars et les cheveux verts des renoncules aquatiques. Çà et là, des statues mutilées apparaissaient, comme de pâles fantômes sur leurs stèles noires de lichen. Des araignées d'automne avaient tendu d'un arbre à l'autre leurs rosaces grises, comme pour indiquer que les promeneurs ne foulaient plus, depuis longtemps, le sol des allées feutrées de mousse. On se serait cru dans le château de la Belle au bois dormant, et, de nouveau, le souvenir de Boisfleury serra le cœur de Jacques, tandis que l'image de Sylvie des Rônis se dressait étrangement vivante en son imagination surexcitée par de troubles désirs. Un silence profond régnait autour de lui, interrompu seulement par le susurrement très doux de la Creuse voisine. De l'autre côté de la rivière, la musique du bal arrivait, caressante et amoureusement suggestive. En cette solitude la pensée de Chantal s'absorbait de plus en plus dans le regret des voluptés perdues. Comme un spectre charmant, Sylvie marchait à ses côtés dans les longues avenues vaporeuses, où la magie du soleil couchant créait de séduisants mirages. Il revoyait,

avec une maladive lucidité, la forme adorable de l'amie, sa taille élégante, ses bras blancs, son visage où les yeux noirs étincelaient, où la bouche s'ouvrait comme une fleur. Il la retrouvait, telle qu'il l'avait aperçue en partant, lors de leurs derniers adieux, drapée dans son peignoir, avec ses cheveux blonds dénoués et noyant l'ovale de son visage ; des mots de tendresse lui montaient aux lèvres, il étreignait en idée sur sa poitrine l'image bien-aimée. Au souvenir des baisers, des délices d'autrefois, son cœur battait, son corps brûlait et, tout en souffrant de son impuissance à ressusciter parfaitement le passé, il se complaisait en cette illusoire et stérile évocation. La tombée du crépuscule, rendant les objets plus imprécis, se prêtait indulgemment à ses hallucinations. Consumé d'amour, hanté de rêves obsédants, il rentrait chez lui et s'y enfermait pour écrire à madame des Rônis.

Il s'efforçait ainsi de continuer l'illusion dont il se leurrait. En conversant avec Sylvie, il se sentait plus près d'elle. Il éprouvait une âcre volupté à lui dire ses émotions et ses souffrances de la journée, à lui conter avec des expressions enflammées les rêves dont il avait peuplé la solitude du parc de Mairé. Le feu de sa passion se répandait sur le papier ainsi qu'une coulée de lave. Chaque ligne serpentait comme une caresse, chaque mot était capiteux comme un baiser. D'un bout à l'autre, sa lettre était un cri d'amour et de désir. Il y avait mis son sang et sa chair, toute sa tendresse et toute sa poésie. Par moments, il lui semblait qu'en la lisant, Sylvie ne pourrait résister à la tentation d'accourir et de se jeter dans ses bras.

Il ne voulut se coucher qu'après avoir porté sa fiévreuse épître à la poste. Contre son attente, la réponse n'arriva pas aussi vite qu'il se l'était imaginé. Il ne la reçut qu'à la fin d'octobre.

Sylvie commençait par s'excuser et par expliquer les motifs de ce retard : « La réception de ta lettre, mon cher petit, m'a causé beaucoup d'ennuis. D'abord, il faisait un temps affreux quand je suis allée la chercher à l'église Saint-Étienne, ainsi que cela était convenu avec ton ami. M. Courtois a été exact au rendez-vous, mais, comme il y avait du monde autour



UN MANOIR INHABITÉ, AUX VOLETS CLOS...

de nous, il n'a pas osé me remettre le pli assez volumineux qu'il avait en poche. En s'approchant de moi, il s'est borné à me demander la permission de me l'apporter à la maison. Ma mère devant être absente pour deux jours à cause d'un pèlerinage qu'elle fait à Benoîte-Vaux, j'ai vite acquiescé d'un signe de tête, et, le soir, à l'heure indiquée, il est entré. Je dois te dire ici ce que je pense de M. Mau-

rice ; il est très correct, et tu ne pouvais mieux choisir : nous avons beaucoup parlé de vous, monsieur, et je ne lui ai pas caché combien je t'aimais. Il a de l'esprit, je n'en suis pas étonnée, puisqu'il est ton ami : il cause bien et nous avons passé ensemble une bonne soirée. Il s'est mis à notre disposition avec la meilleure grâce, et je suis enchantée d'avoir un moyen si commode et si agréable de correspondre avec toi... Maintenant, parlons de ton épître que je viens de relire... Cher petit fou, sur quelle herbe aviez-vous marché durant cette promenade? Ta lettre était tout enfiévrée, et peu s'en est fallu que cette fièvre ne me gagnât. Tu m'as rendu si vivantes, si présentes, nos belles heures de tendresse, qu'il ne m'aurait pas semblé étonnant de te voir tout à coup apparaître, tant ce que tu m'écrivais ressuscitait pour moi la félicité de jadis. Serait-ce là l'effet de ta sagesse surnaturelle?... Gare alors à la femme que tu rencontreras sur ton chemin, car tu as beau médire des habitantes de ton village, il n'est pas admissible qu'il n'y en ait quelqu'une de jeune et jolie, et tu ne peux être si fort cuirassé de vertu que tu sois devenu impeccable...

» Dans tous les cas, si, à bout de patience et de sagesse, tu finis par succomber, avoue-le-moi, et je consentirai peut-être à t'absoudre. Conserve-moi seulement ton cœur, et je te donne carte blanche pour le reste. Je ne suis pas assez candide pour croire que, dans l'état d'esprit où tu te trouves, tu vas, pendant des mois, observer le jeûne et l'abstinence, et je ne suis pas non plus assez exclusive pour exiger un vœu de chasteté que tu ne tiendrais pas. Non, ce que je veux de toi, tout le temps que nous serons séparés, c'est ton affection persistante, c'est ton âme tout entière. Ces biens-là, j'entends les garder pour moi, parce qu'ils sont l'essentiel, et parce que je t'aime de toutes mes forces, aujourd'hui comme hier, et à toujours.

» S. »

Bien que cette lettre se terminât tendrement, elle laissait à Jacques, au fond du cœur, une lie d'inquiétude. Plus il la relisait, moins il en était satisfait. Il en voulait à Maurice d'avoir insisté pour délivrer son message à domicile. Qu'avait-il besoin d'aller chez madame des Rônis? Il le jugeait singulièrement imprudent et maladroit. Il ne comprenait pas d'ailleurs que la jeune femme, déjà en butte à la malignité des habitants de Juvigny, se fût aussi légèrement exposée à un danger certain. Il n'était pas douteux, au cas où cette visite se renouvellerait, que Courtois serait à son tour victime de l'espionnage organisé autour de la maison de la rue du Tribel ; on le reconnaîtrait, et on ne manquerait pas d'accuser Sylvie d'avoir donné à Jean un successeur dans la personne de son meilleur ami. L'éventualité d'une semblable insinuation indignait Chantal. Encore qu'il ne mît pas en doute la loyauté de Maurice, il éprouvait un pénible malaise, en songeant que cette perfidie pourrait passer pour vraisemblable aux yeux de certaines gens... Et ce n'était point là son seul ennui. Un autre grief plus indéfinissable le froissait intimement. Il se sentait contristé et effrayé de l'indulgente facilité avec laquelle Sylvie absolvait d'avance une infidélité possible, pourvu que cette infidélité fût purement corporelle et que le cœur ne devînt pas complice des défaillances de la chair. En sa juvénile intransigeance, il jugeait cette doctrine odieuse et s'offensait de la voir prêchée par la femme qu'il adorait par-dessus tout. Cela résonnait pour lui comme une fausse note morale, et sa délicatesse en souffrait.

Il ne voulut pas tarder à s'expliquer là-dessus avec madame des Rônis, et en même temps à chapitrer Maurice sur son imprudence. Le soir même, il leur écrivit à tous deux. La lettre destinée à Sylvie était plus aimante, plus expansive, plus enflammée encore que celle qu'il lui avait adressée après sa promenade au parc de Mairé. Il y protestait violemment contre l'hypothèse admise par la veuve. Il affirmait à son amie qu'il se considérait comme lui appartenant corps et âme, qu'elle était constamment devant ses yeux, mêlée à tous ses actes, à toutes ses pensées, à tous ses rêves. Il comptait déjà les jours qui le séparaient de l'heure fortunée où il pourrait la revoir, et avec une éloquence passionnée, il paraphrasait des passages du *Cantique des Cantiques* pour lui mieux dépeindre les caresses infinies dont il l'envelopperait, lors de cette réunion ardemment souhaitée, qui les rendrait l'un à l'autre.

XIX

En racontant à Jacques les détails de sa première entrevue avec Maurice Courtois, madame des Rônis s'imaginait avoir été strictement sincère, et cependant elle n'avait pas dit toute la vérité. De même que la photographie peut nous rendre exactement la ressemblance physique du modèle sans nous renseigner sur sa physionomie morale, de même le récit de la jeune femme reproduisait la matérialité des faits, sans les éclairer de cette lumière intérieure qui leur donne toute leur importance et leur véritable signification.

Elle avait effectivement rencontré Maurice, à l'heure convenue, dans l'un des bas-côtés de Saint-Étienne. Ordinairement en semaine, l'église est peu fréquentée, mais, ce jour-là, le mauvais temps y avait sans doute retenu un plus grand nombre de diseuses de chapelet, car en s'approchant de madame des Rônis le jeune homme s'aperçut que plusieurs chaises étaient occupées autour d'elle. C'en était assez pour le troubler, et, avec ses habitudes de correction, il jugea impossible de lui remettre, sans être vu, le message dont il était porteur. Il se borna donc à s'appuyer sur un prie-Dieu voisin et, tenant son chapeau à hauteur du visage, à chuchoter derrière cet abri :

— J'ai la lettre, mais je n'ose vous la donner ici... Ne puis-je vous l'apporter chez vous?

Et Sylvie, agenouillée, le front penché sur son paroissien, avait répondu très bas :

— Ce soir, à neuf heures...

Là-dessus, après être resté incliné sur la chaise encore un moment, Maurice avait quitté l'église.

De deux risques à courir, madame des Rônis, enhardie par l'absence de sa mère, s'était décidée à choisir celui qui paraissait le moins périlleux. Par cette pluie battante, la rue du Tribel serait déserte et le visiteur pourrait entrer sans être remarqué, et puis — car il faut toujours chercher dans nos déterminations le mobile obscur que nous ne nous avouons pas — elle n'était pas fâchée de connaître autrement que de vue cet étranger qui détenait son secret et qui allait jouer un rôle dans sa vie. Une curiosité très féminine la poussait à juger par elle-même s'il était à la hauteur de la mission dont on l'avait chargé et s'il possédait vraiment les qualités qui lui avaient valu l'amitié et la confiance de Jacques.

A l'heure dite, Maurice Courtois entra rue du Tribel. Cette démarche lui agréait médiocrement ; en traversant la cour étroite il se promettait bien d'abréger le plus possible sa visite, et de s'esquiver dès qu'il aurait remis la lettre. Il trouva Sylvie qui l'attendait sur le seuil du vestibule et qui l'introduisit dans le salon où flambait un feu clair. Il ne parut pas s'apercevoir du fauteuil qu'elle avançait pour lui, au coin de la cheminée, et après l'avoir saluée :

— Madame, commença-t-il avec une certaine raideur, excusez-moi d'avoir insisté pour être reçu chez vous ce soir... ; mais il me semblait très imprudent de vous remettre à l'église la lettre dont je suis porteur... La voici...

En même temps, il lui tendait le pli volumineux qu'il avait tiré d'une poche de son pardessus. Sylvie le prit et répondit de sa musicale voix d'enfant :

— Merci, mille fois, monsieur... c'est moi qui suis confuse de vous avoir causé tant de peine... Vous permettez?

Elle déchirait l'enveloppe et dépliait vivement les feuillets. Une rougeur lui colorait les joues et un léger sourire effleurait ses lèvres.

Tandis qu'elle parcourait rapidement la première page, Maurice l'étudiait à la dérobée, et cet examen commençait à dissiper quelques-unes de ses préventions. Sans la connaître, il l'avait *à priori* classée dans la catégorie de ces dangereuses aventurières, bourgeoises à demi déclassées, qui, ayant une fois donné dans la galanterie, perdent toute retenue et toute dignité. Il était étonné de se trouver en présence d'une femme du monde, élégante, distinguée, vive sans vulgarité, franche sans effronterie. La grâce aisée de ses mouvements, la joliesse de ses traits, la finesse de son sourire, le déconcertaient et le désorientaient.

Dès la seconde page, la rougeur de Sylvie augmenta, elle replia la lettre, et la posant sur la cheminée, elle releva ses expressifs yeux noirs vers Maurice.

— Pardon, murmura-t-elle, mais pourquoi restez-vous debout? Asseyez-vous, je vous en prie, et chauffez-vous... Vous devez en avoir besoin après avoir grimpé à la ville haute par cette affreuse pluie.

— Excusez-moi, madame, mais main-



— J'AI LA LETTRE...

tenant que je me suis acquitté de ma mission, je n'ai plus qu'à me retirer.

— Oh! protesta-t-elle, avec un accent de reproche, pourquoi si vite? Vous savez... ce que Jacques est pour moi, vous êtes son ami et la seule personne avec laquelle je puisse parler de lui... Traitez-moi un peu en camarade, et quittez cet air

cérémonieux... Vrai, vous me ferez plaisir en restant... à moins, ajouta-t-elle avec un sourire, que votre soirée ne soit prise.

— Non, madame, répondit-il en se détendant imperceptiblement, seulement, je craignais d'être indiscret.

Il s'assit et continua après un court silence :

— Parlons de Jacques... D'après ce qu'il m'écrit, il ne s'amuse guère à la Guerche.

— Pauvre garçon, soupira-t-elle, cela lui fait gros cœur de vivre dans ce trou de village, si loin de ses amis...

— Et de son amie, acheva Maurice en se dégelant un peu.

— Oui, acheva franchement Sylvie, je l'aime plus que je ne puis dire, et je crois qu'il m'aime aussi de tout son cœur... C'est un autre genre d'attachement que le vôtre, mais tout aussi ardent... j'espère que vous n'en serez pas jaloux?

— Moi, madame, balbutia Maurice, piqué à l'endroit sensible ; qui peut vous faire supposer?...

— Mon Dieu, vous savez qu'en cette matière, les femmes sont assez perspicaces... Tout à l'heure, quand vous êtes entré, j'ai compris que vous arriviez avec je ne sais quoi d'hostile... Confessez que c'était un sentiment de jalousie qui vous indisposait contre moi et motivait votre raideur ?

— Avant de vous connaître, j'en conviens, je vous en voulais de m'avoir pris une bonne part de la vieille affection de Jacques... Maintenant, ajouta-t-il, avec une nuance de galanterie, je comprends très bien cet attachement et je le trouve légitime.

Sylvie sourit légèrement, puis reprit :

— Vous êtes liés depuis longtemps?

— Depuis l'enfance.

Elle l'interrogea sur les commencements de cette fidèle amitié. Elle voulait savoir tout dans les moindres détails : les années de collège et de jeunesse, comment Jacques s'était épris de Claudette Le Mesnil, de quelle nature était ce premier amour et comment il s'était éteint.

— La beauté féminine, expliqua Maurice, a eu de très bonne heure un vif attrait pour l'ami Jacques... Dès l'époque de notre première communion, il s'était épris d'une fillette de onze ans qui fréquentait le catéchisme. Il a toujours été préoccupé de mettre un roman dans sa vie et d'y faire jouer le principal rôle à une jolie personne ; mais jusqu'à ces derniers temps ses amours étaient purement des amours de tête, écloses à la chaleur de son admiration pour l'œuvre littéraire qui le charmait momentanément. Dès qu'il changeait d'auteur favori, son cœur changeait également d'idole, et c'est ainsi probablement que s'en est allée sa passion pour Claudette. Je ne l'ai vu sérieusement charmé que par vous, madame. La littérature alors a cessé d'influencer sa tendresse ; cette fois, c'est vous-même qu'il a aimée et non une héroïne de roman... et c'était justice.

A mesure qu'il parlait, Maurice s'échauffait et devenait plus communicatif : on sentait qu'il s'efforçait de racheter sa raideur du début en se montrant aimable et spirituel. Il ne songeait plus à quitter le fauteuil où il s'était installé et ce fut madame des Rônis qui se vit obligée de le congédier.

— Il est plus d'onze heures, dit-elle, et il faut que vous partiez, monsieur... Merci d'être venu, j'avais grand besoin de causer avec une personne amie et je vous suis reconnaissante de votre visite... J'espère que vous la renouvellerez quand les circonstances le permettront... Je vous informerai du jour où je pourrai vous recevoir... et si vous avez une lettre, vous me l'apporterez...

Dès qu'il fut parti, Sylvie se hâta de se coucher afin de pouvoir savourer à son aise l'épître de Jacques. Elle la lut, la relut, lentement, et fut, ainsi qu'elle l'avait écrit à Chantal, tout enivrée par la capiteuse odeur d'amour qui se dégageait de ces pages brûlantes. Les mots la troublaient comme d'invisibles baisers, la sensualité dont chaque phrase était imprégnée, l'enveloppait comme une lente caresse. Cette prose, tendre et enflammée à la fois, produisait l'effet d'un philtre composé avec les plantes chères à Aphrodite. Il lui semblait avoir Jacques à son côté et cette illusion faite de désirs et de regrets la tenait éveillée, oppressée et frémissante.

Le jeune homme s'était proposé de lui communiquer la voluptueuse fièvre dont il avait été consumé dans le parc de Mairé, et il avait pleinement réussi. Mais, s'il eût eu plus d'expérience et de maturité, il aurait hésité avant de se livrer à cette dangereuse folie d'allumer à dis-

tance un feu qu'on ne peut ni alimenter ni moderer.

Sylvie, trop agitée pour s'endormir, se mit à rêver. Elle évoqua d'abord tendrement l'image de celui qui lui envoyait de là-bas cette incandescente épître, elle se rappela avec complaisance les plus chers épisodes de leur intimité, elle éprouva une cuisante peine en constatant que ces délices n'existaient plus qu'à l'état de

SYLVIE SE HATA DE SE COUCHER.

vains souvenirs, qu'elle était retombée dans cette solitude qui jadis lui avait paru si glaciale, si intolérable. Puis elle songea que l'unique plaisir goûté depuis le départ de Jacques était cette courte entrevue avec l'ami de son ami. Au cours de l'existence recluse, somnolente, envieillissante qu'elle menait depuis la fin de septembre, la visite de Maurice lui avait seule redonné une heure de jeunesse et de réconfort. Elle s'attarda avec une secrète délectation à en récapituler les plus menus détails. Elle revit les traits de l'avocat, d'abord froids et sévères, puis s'animant à mesure : elle se le représenta assis au coin du feu, chercha à retrouver la couleur de ses yeux, le dessin de sa bouche sous le retroussis coquet des moustaches, et s'avoua qu'il ne manquait pas d'esprit, qu'il devenait en s'échauffant un très agréable causeur. Alors la malice féminine lui suscita une idée qui lui parut amusante : elle se dit qu'on aurait plaisir à dégourdir et émoustiller peu à peu ce jeune sage que les compagnons de Boisfleury avaient surnommé « le doctrinaire ». Il serait curieux de voir combien de temps il faudrait pour transformer ce haïsseur de femmes en un galant conteur de fleurettes. Elle se promit même, lorsqu'il reviendrait, de tenter l'expérience, et comme, à travers cette frivole méditation, un scrupule tourmentait parfois sa conscience, elle l'apaisait au moyen d'indulgents accommodements : au milieu de ses ennuis n'avait-elle pas le droit de se distraire de loin en loin par d'innocentes coquetteries? Elle n'apercevait pas grand mal à user pour elle-même d'une tolérance qu'elle était disposée à accorder à Jacques, au cas où il en aurait besoin. Dans cette affaire où le cœur n'était pas en jeu elle ne voyait aucun risque à courir, puisqu'elle pourrait toujours s'arrêter à temps...

Elle finit par s'endormir. Le lendemain, au réveil, elle eut honte des folies qui lui avaient traversé le cerveau pendant son insomnie. Sa pensée se reporta avec plus de sollicitude sur Chantal et elle profita de son isolement pour lui répondre. Mais le surlendemain, à plusieurs reprises, elle resongea à la visite de Maurice Courtois. La perspective de converser de nouveau avec lui adoucissait la maussade solitude de ses journées. Elle cherchait déjà quel biais elle emploierait pour le recevoir chez elle et, à mesure que les jours se succédaient, elle aspirait avec plus d'impatience au moment où s'offrirait une occasion opportune. A quelque quinze jours

de là, sa mère prit un gros rhume qui l'obligea de garder la chambre. La vieille dame occupait au premier étage de la maison un petit logement qu'un escalier de service reliait au rez-de-chaussée mais qui était assez éloigné de l'appartement de madame des Rônis. Sylvie résolut de profiter de l'indisposition qui tenait sa mère alitée pour se donner le plaisir de causer avec Courtois. Elle lui écrivit que, sans doute, il avait reçu maintenant une lettre de Jacques et qu'elle était impatiente d'avoir des nouvelles de son ami : elle le priait donc de passer le lendemain soir rue du Tribel.

Cette fois, Maurice s'exécuta sans regimber. Lui aussi, depuis la première entrevue, pensait non sans douceur à l'aimable veuve dont il était devenu le confident. Jusque-là, il n'avait guère connu que des filles faciles ou bien de vertueuses et prudes bourgeoises, dont la vulgarité et le manque de charme n'avaient pas médiocrement contribué à le maintenir dans ses préventions hostiles à l'égard du sexe féminin, en général. D'ailleurs, sa misogynie tenait moins à une froide insensibilité qu'à la crainte de se trouver insidieusement engagé en des liens qui entraveraient sa liberté d'action. Avec Sylvie, rien de semblable à redouter : elle n'appartenait pas à la société de Juvigny et, de plus, elle était la maîtresse de Jacques. L'amitié de Courtois pour ce dernier et sa loyauté devaient le préserver du péril d'une liaison trop intime. Mais, justement, parce qu'il se croyait à l'abri de tout danger, il n'en goûtait qu'avec plus de vivacité la rare bonne fortune de se rencontrer avec une femme distinguée et indépendante, qui réunissait en sa personne la verdeur de la jeunesse, l'élégante beauté de la forme et la grâce de l'esprit. Cette camaraderie avec une attrayante créature le séduisait d'autant plus qu'elle était autorisée par Jacques et que, tout en restant innocente, elle avait la piquante excitation, l'apparent mystère d'une galante aventure.

Madame des Rônis l'attendait au coin du feu et l'accueillit avec un engageant sourire. Il apportait précisément une lettre de Chantal. Après l'avoir rapidement parcourue, Sylvie la serra, et comme pour prouver une fois de plus que « les absents ont tort », la conversation, glissant rapidement sur le pauvre Jacques, prit un tour plus personnel. La veuve s'informa d'abord des colons de Boisfleury et s'amusa aux portraits que Maurice esquissait plaisamment. Quand il eut fait défiler devant elle les compagnons du cénacle avec leurs manies, leurs tics et leur physionomie originale, madame des Rônis mit Maurice lui-même sur la sellette et le questionna sur ses goûts, son humeur et son caractère.

— Est-il vrai, demanda-t-elle, que vous soyez le plus austère personnage de la bande et que vous ayez contre notre sexe les plus injustes préventions?... C'est très mal, monsieur... Elles vous ont donc joué de bien vilains tours, ces pauvres femmes, pour que vous les ayez prises en grippe?...

Courtois protesta : à la vérité depuis son retour à Juvigny, il s'était systématiquement éloigné de la société féminine du cru, parce que ni les filles à marier, ni les jeunes dames de la bourgeoisie ne disaient rien à son cœur : il ne se souciait pas d'être un épouseur et encore moins de perdre son temps à galantiser ; mais s'il éprouvait une invincible répugnance pour l'insignifiance et la frivolité féminines, il ne poussait pas l'intransigeance jusqu'à englober toute l'espèce dans ses préventions. Il admettait qu'il existât des exceptions, et en eût-il douté jusqu'alors qu'après avoir connu son aimable interlocutrice, il en était aujourd'hui certain. A quoi Sylvie répondait, avec son indulgent sourire, que les exceptions étaient plus nombreuses qu'il ne s'imaginait. S'il n'en avait pas trouvé auparavant, c'est que probablement il ne s'était guère soucié de les chercher. Puis elle le poussait malicieusement au pied du mur et voulait savoir s'il n'avait jamais été amoureux. — Jamais, avouait-il sincèrement. — Elle s'étonnait, et ils en venaient tous deux à disserter sur la passion, sur les joies qu'elle donne, et les peines plus vives encore qu'elle cause fatalement. Sujet scabreux, lorsqu'il est traité en tête-à-tête par une jeune femme et un jeune homme !... Maurice pourtant, se croyant sûr de son impeccabilité, marivaudait et fleuretait là-dessus avec un spirituel détachement de dilettante. Il ne lui déplaisait pas de s'attarder au seuil des sentiers de la galanterie, sans jamais s'y engager à fond ; de respirer au passage une délicieuse odeur de tendresse, sans franchir le mur du jardin défendu.

L'aventure est hasardeuse. En matière de camaraderie, entre gens d'un sexe différent, la limite séparant l'amitié de l'amour est aussi mince et ténue que la planchette qui, d'après une prière populaire du Berry, sert de pont pour aller au Paradis,

> Une petite planche
> Pas plus longue, pas plus large
> Qu'un cheveu de la Sainte Vierge...

Au cours de cette discussion, la familiarité se faisait plus étroite, la vivacité des demandes et des réponses rapprochait les deux adversaires, les yeux brillaient d'un éclat plus vif. Ces mots chaudement colorés : cœur, sympathie, tendresse, désir, exhalaient, en se heurtant, un subtil et capiteux parfum qui donnait aux regards une langueur fondante et mettait dans les intonations une caressante musique. Lorsque Maurice se leva pour prendre congé, il lui sembla qu'il n'était plus de sang-froid ; lorsque madame des Rônis lui tendit la main, il s'inclina comme attiré par un aimant, et ses lèvres s'appuyèrent avec délectation sur cette main blanche qui serrait plus étroitement la sienne.

Comme s'ils eussent eu simultanément conscience de s'être trop complu à parler d'eux-mêmes, et d'avoir trop oublié : Sylvie, les souffrances de Jacques ; Courtois, ses devoirs d'ami et de mandataire, ils demeurèrent un mois sans chercher à se revoir. D'ailleurs, la santé de sa mère s'étant rétablie, la jeune femme ne pouvait plus disposer de ses soirées. Mais vers la fin de décembre, la vieille dame reprit ses habitudes et ses sorties. Elle allait en compagnie du cousin Sennebier jouer au whist trois fois la semaine chez madame de Lory sa voisine. Ces jours-là elle partait aussitôt après le dîner qui avait lieu à six heures, et ne rentrait qu'à neuf, sous l'escorte du cousin. Sylvie, qui depuis quatre semaines était sans nouvelles de Jacques, eut l'idée de profiter de l'une de ces sorties pour recevoir Maurice, et elle lui écrivit qu'en venant le lendemain soir entre sept heures et demie et neuf heures, il serait sûr de la trouver seule.

Courtois, qui était possesseur de deux lettres de Chantal et qui commençait à s'inquiéter du silence de madame des Rônis, s'empressa d'accourir au rendez-vous assigné. Il était là depuis dix minutes à peine, et il s'occupait de remettre à la veuve les deux épîtres de son ami, quand ils entendirent la porte de la cour qui se rouvrait et perçurent le bruit d'une conversation échangée sur le seuil.

— C'est ma mère, murmura Sylvie effrayée, je reconnais sa voix !...

Elle entraîna vivement le visiteur vers une pièce contiguë avec le salon et ajouta :

— Entrez dans ma chambre et ne bougez pas... jusqu'à ce que je vienne vous chercher...

Il était temps. A peine la porte de communication fut-elle refermée que la mère parut dans le salon.

— Figure-toi, dit-elle, que madame de Lory est souffrante. Sennebier et moi nous nous sommes cassé le nez à sa porte et le cousin m'a reconduite... J'ai barboté dans la neige en pure perte et je suis toute grelottante...

Elle enlevait son manteau à capuchon et s'installait dans un fauteuil, les pieds appuyés aux chenets, dans la pose d'une personne qui ne songe nullement à se retirer. L'heure de son coucher n'était pas sonnée, et elle comptait se dédommager de la soirée manquée en bavardant avec sa fille. Sylvie était sur les charbons : elle tremblait qu'un bruit quelconque, le heurt d'un meuble, le craquement d'une chaussure, ne trahît la présence de Courtois. Il faisait froid dans cette chambre sans feu, le jeune homme pouvait y être pris d'un irrésistible éternuement, et alors quelle aventure !... Elle se dépitait, répondait de travers aux questions oiseuses de sa mère et consultait à la dérobée la pendule. Son supplice dura jusqu'à neuf heures. La bonne dame se décida enfin à allumer son bougeoir et à gravir son escalier. Sylvie l'accompagna jusque sur le palier. Quand elle lui eut souhaité le bonsoir et qu'elle eut entendu la clef tourner à double tour dans la serrure, elle redescendit quatre à quatre, et se précipita dans la chambre où se morfondait le malheureux Maurice.

— Oh ! chuchota-t-elle en le cherchant dans le noir, je vous demande mille pardons... Vous devez être glacé?

Ils s'étaient enfin rencontrés à tâtons, et elle lui avait saisi les mains.

Etait-ce le séjour dans la chambre à coucher, dans cette pièce intime, encore imprégnée d'une odeur de femme, qui surexcitait l'imagination et troublait les



— LE COUSIN M'A RECONDUITE...

sens de Maurice? mais il serra plus tendrement les mains de Sylvie...

— Non, répondit-il, d'une voix entrecoupée, non, je vous assure... J'étouffe au contraire... Sentez !...

Brusquement, dans l'obscurité complète, il l'attira à lui, l'enveloppa de ses bras, et ses lèvres se posèrent, brûlantes, sur le cou de la jeune femme.

XX

Pendant ce temps, Jacques se desséchait d'ennui au bord de la Creuse, et s'énervait en ne recevant aucune réponse



LE FACTEUR PASSAIT SANS RIEN LUI APPORTER.

aux lettres qu'il envoyait coup sur coup par l'intermédiaire de Maurice. Le silence prolongé de son ami et de madame des Rônis le jetait en de perpétuelles transes et doublait les tourments de l'exil. Quand chaque matin le facteur passait sans rien lui apporter que des paquets administratifs, il prenait sa chambre d'auberge en dégoût et, pour tromper son anxiété, dépensait les heures d'attente en longues marches à travers la campagne dépouillée. La saison d'hiver était en son plein. Les prairies poudrées à blanc, les bois de pins engivrés s'engourdissaient dans une rigide immobilité. Au long des chemins durcis par la gelée, de grands chardons décolorés dressaient leur nudité de squelettes. La terre semblait fermée à toute espérance. Entre les coteaux grisâtres qui bordaient la vallée, le ciel étendait sa froide pâleur que traversaient seuls de funèbres vols de corbeaux. La vie s'était retirée au fond des villages où des fumées bleues, s'échappant des toits, suggéraient de pacifiques stations au coin du feu et de calmes joies domestiques goûtées en famille.

Ces profils de cheminées fumantes, aperçus au détour d'une route déserte, accroissaient la sensation d'isolement et d'abandon qui angoissait Jacques. Il se rejetait farouchement vers les brandes hérissées d'ajoncs, il fuyait même les borderies nichées dans un pli de terrain, quand l'aboiement inhospitalier des chiens de garde lui en indiquait le voisinage. Il errait ainsi, fatiguant son corps, ruminant de maussades pensées, jusqu'à l'heure où le soleil blafard se noyait dans les vapeurs du couchant, et où brusquement la nuit enténébrait les sentiers. Il rentrait alors en hâte à la Guerche, éperonné par l'espoir renaissant que le courrier du soir lui aurait enfin apporté les nouvelles désirées. Il gravissait l'escalier de sa chambre, avec un battement de cœur, et dès avant que sa lampe fût allumée, il cherchait dans l'ombre à découvrir la blancheur d'une enveloppe posée sur sa table. Mais, rien. Alors le faible rayon qui avait un moment désembrumé son âme s'évanouissait ainsi qu'une lueur de feu follet, et il se sentait de nouveau plus oublié, plus esseulé.

Enfin, vers le milieu de janvier, il reçut une lettre de madame des Rônis. Pour excuser son silence, elle invoquait la maladie de sa mère, puis elle plaisantait Jacques sur le lyrisme brûlant de ses épîtres :

« Je commence à croire, lui disait-elle, que les prairies de la Creuse sont toutes tapissées de cette herbe grisante dont tu me parles, et que tu dois t'y promener

souvent, car tu deviens de plus en plus amoureux. et vraiment je crains, autant que je le désire, le moment de me retrouver près de toi. Il est vrai que je ne lis pas le *Cantique des Cantiques,* mais ta lettre remplace ce livre, et au delà. Je ne relis, moi, que dans mes souvenirs et franchement, c'est une lecture un peu creuse. Quand d'un plaisir passé il ne nous reste que la mémoire, cela n'a guère plus de réalité qu'un rêve. Rien n'est plus triste, à mon avis, comme de se rappeler les bonnes heures qui ne reviendront jamais. Lorsque ma pensée s'appesantit là-dessus, j'en arrive presque à souhaiter l'oubli, je le crois plus près du bonheur que le souvenir... »

Cette lettre désenchantée laissait à Jacques une impression de malaise. Chaque mot tintait en son cœur comme le son mélancolique des cloches de la Toussaint. Il fallait que Sylvie l'eût écrite dans une cruelle disposition d'esprit pour qu'elle n'eût trouvé à lui exposer que cette doctrine désolante. Il crut y démêler un sentiment de fatigue, un attiédissement de tendresse inquiétant, et il fut de nouveau en proie à des humeurs noires. Un laconique billet de Maurice, reçu quelques jours après, acheva de l'assombrir. Son ami, sans entrer dans aucun détail, se bornait à l'informer qu'il avait ponctuellement délivré ses messages à madame des Rônis : « Tu parais, ajoutait Courtois, t'étonner de ce que je me suis rendu chez elle ; mais, mon cher, la remise des lettres à l'église ou à la bibliothèque était impraticable. Elle l'a reconnu comme moi, et il a été convenu que je les lui porterais à domicile. Je lui ai donc fait trois visites, et je dois t'avouer que je suis revenu de mes préventions. Madame Sylvie a de l'esprit, beaucoup de charme, et n'est nullement bourgeoise. Je suis enchanté d'avoir eu l'occasion de la mieux connaître... »



JACQUES ERRAIT AINSI, FATIGUANT SON CORPS...

Et c'était tout. Mais ces lignes brèves et peu explicites n'en empoisonnèrent pas moins la vie de Jacques. Elles jetèrent dans son âme de funestes semences qui y germèrent comme des pousses de ciguë

et l'imprégnèrent de leur vénéneuse liqueur.

Ainsi, Maurice avait été trois fois chez Sylvie, et de ces trois visites celle-ci n'en mentionnait qu'une. Sur les deux autres, elle gardait un étrange silence. Chantal s'alarma, et avec une sourde irritation, il écrivit à madame des Rônis, pour lui demander une explication. Cette fois, la réponse ne se fit pas attendre :

« D'abord, il me faut me défendre contre tes accusations, et je veux le faire, tout de suite, avant de t'adresser une seule parole affectueuse ; tu pourrais croire que je cherche à capter ton indulgence. Dieu merci ! je n'ai pas besoin de recourir à cet expédient pour avoir l'absolution. Je vais te donner les explications que tu demandes, et qui te satisferont, je l'espère. Je commence par te déclarer que la mémoire de ton ami est sans doute plus précise que la mienne, car je ne saurais être aussi affirmative que lui. Est-il venu chez moi deux ou trois fois? je ne m'en souviens plus au juste. En tout cas, je te jure que je ne songeais pas à t'en faire mystère. Il est plus probable que sa dernière visite n'a eu lieu qu'après le départ du courrier. Voici comment cela est arrivé. Quand je l'ai vu pour la première fois, il m'a dit en me quittant : « Au cas » où j'aurais une lettre, comment m'y » prendrai-je pour vous en informer?... » Voulez-vous me permettre de revenir » d'aujourd'hui en un mois, à la même » heure ; il est probable que d'ici-là, j'aurai » quelque chose pour vous... » J'ai consenti à cet arrangement, et un beau soir, à l'heure fixée, il s'est présenté chez moi. Pendant qu'il était là, ma mère est rentrée, et j'ai été forcée de cacher monsieur Maurice dans une pièce voisine, où il s'est morfondu, jusqu'au moment où j'ai pu le délivrer... Il s'en est allé presque aussitôt après, et c'est tout. Je ne vois plus rien dont j'aie à m'excuser, et je pense que tu peux maintenant m'absoudre, car, dans cette aventure, rien n'a été prémédité, et il n'y a en somme de reproches à adresser qu'au hasard... »

Ces explications, formulées sur un ton moitié moqueur et moitié agacé, avaient une apparence d'exactitude, et cependant elles ne satisfaisaient pas complètement Chantal. Il ne suspectait point la sincérité de Sylvie, mais il était tourmenté d'une vague inquiétude. Les visites répétées de Maurice lui déplaisaient. Il avait beau se dire que son ami était seul juge des moyens à employer pour assurer la remise de sa correspondance, et qu'il agissait sans doute pour le mieux. Il n'en était pas moins effrayé des dangers auxquels s'exposait imprudemment madame des Rônis. La lettre de celle-ci se terminait par de moroses réflexions qui prouvaient, du reste, combien cette situation fausse oppressait douloureusement Sylvie : « Je voudrais, continuait-elle, t'avoir près de moi pour éclaircir de vive voix tous ces malentendus qu'on ne fait qu'embrouiller par écrit, mais quand te verrai-je, et, lorsque tu viendras, pour combien de jours?... Ensuite ce seront de nouveaux déchirements et de nouvelles incertitudes. Tout cela me désole et trouble la sérénité de mon affection. Il y a des moments où je voudrais ne plus t'aimer, car puisque nous sommes désormais séparés, l'attachement que j'ai pour toi ne peut que me rendre malheureuse. T'aimer toujours follement, et ne plus te voir, et n'avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles, quand je voudrais être mêlée à toutes tes pensées, initiée à toutes tes occupations, c'est ne plus posséder de la passion que les orages et les amertumes... Pour vivre, près de toi, je renoncerais volontiers à l'amour, et j'accepterais d'être uniquement et chastement ta sœur... Pardon de cette lettre maussade et ennuyeuse, mais il m'est très difficile d'être gaie maintenant, quand je t'écris ; il me prend aussitôt un irrésistible désir de te voir, comme jadis, entrer chez moi, te débarrasser de ton chapeau, et me tendre les bras... Comme je m'y précipitais et comme je serais heureuse de m'y précipiter encore !... Mais tu es loin, ma seule ressource est de t'embrasser en imagination, et tu sais ce que je pense de l'inanité des rêves !... »

La tristesse dont ces dernières lignes étaient empreintes toucha Jacques et l'inclina à la mansuétude. Il eut honte de ses suspicions et se reprocha d'avoir ajouté aux souffrances de son amie en l'obligeant à se défendre contre des griefs certainement imaginaires. Ainsi qu'elle le lui écrivait, l'éloignement était la seule véritable cause de ces malentendus, que quelques minutes d'entretien auraient vite réduits à néant. En résumé, pour remédier à cette situation pénible, pour réchauffer d'un

rayon de soleil ce languissant amour, il importait de hâter le moment où ils pourraient se retrouver l'un près de l'autre. Avec plus d'emportement et d'impatience, Chantal aspirait à ce congé libérateur qui lui permettrait d'accourir à Juvigny. Plus que jamais, les journées lui semblaient se traîner avec lenteur; il aurait voulu les effacer toutes du calendrier. Quand on est jeune, on ressemble à ces prodigues qui, se sentant les poches pleines d'or, s'imaginent que leur trésor ne s'épuisera jamais et qu'ils pourront le semer sur les chemins sans compter; on fait bon marché de ces heures de printemps qui paraissent ne devoir point finir. Si on était le maître, on les pousserait d'une main hâtive dans le gouffre qui les dévore; on ne songe pas qu'avec ces journées abolies, c'est un fragment de notre jeunesse qui s'en va, c'est un morceau de notre vie si courte qui s'écroule.

Au milieu de ces mélancolies, de ces doutes et de ces angoisses, janvier s'écoula, puis février. A travers les giboulées de mars, Jacques, un matin, entendit les merles siffler dans le parc du château. Un peu de joie lui remonta au cœur : il se dit que le printemps allait reverdir et, avec le printemps, l'époque du congé tant désiré. En Touraine, le renouveau est précoce; déjà, parmi les vergers dénudés, les amandiers et les pêchers fleurissaient; leur épanouissement semait de taches blanches ou d'un rose vif la terre brune des coteaux. Les premières feuilles se dépliaient, encore chiffonnées, aux marges des haies d'aubépine. A Juvigny également, le souffle tiède du printemps se faisait sentir et madame des Rônis écrivait :

« Je viens de jouir d'une exquise après-midi : aujourd'hui, l'air était si doux et le soleil si invitant que j'ai décidé ma mère à sortir. Sournoisement, j'ai dirigé notre promenade vers votre domaine, monsieur le Sylvain de Boisfleury, et, là, tout m'a parlé de vous... J'ai revu le chaume, j'ai revu la maisonnette avec les noms des colons, inscrits sur la porte, et les vers de la chanson de Boisfleury crayonnés sur un panneau du volet. Je les ai fait lire à ma mère qui ne se doute de rien et les a trouvés très jolis. Les arbres bourgeonnaient à peine, mais les chatons des saules montraient leurs houppettes grises et jaunes, douces comme du velours et qui sentent le miel. Les pelouses étaient pleines de pâquerettes; à défaut de marguerites, j'en ai cueilli deux ou trois, et, au risque de passer pour sentimentale, je les ai consultées. La première m'a dit que tu m'aimais passionnément : j'en ai effeuillé une seconde à l'intention de ton ami Maurice... J'étais en veine, car elle m'a répondu : Beaucoup. Tu le vois, tout est pour le mieux : je suis aimée *passionnément* par celui que j'aime plus que tout, et *beaucoup* par celui que j'aime bien aussi. Ce sont deux affections de nature différente, mais qui me sont chères toutes deux. L'une est logée au plus profond de mon cœur; l'autre, plus à la surface, m'est précieuse tout de même, parce qu'elle est en quelque sorte une émanation de toi... Après cette consultation, comme le reste du monde m'est indifférent, je n'ai plus cherché à savoir autre chose, et je suis rentrée chez moi, enchantée... »

A la lecture de ce passage, Jacques froissa la lettre et tressaillit, comme si une épine aiguë était entrée dans sa chair. Que signifiaient cette étrange allusion et ce parallèle entre deux affections de nature différente? S'était-il donc établi entre Sylvie et Maurice une telle intimité qu'elle eût besoin de l'expliquer, à l'aide d'une distinction dont la subtilité n'avait rien de rassurant? Comment se faisait-il que Courtois n'en eût jamais parlé dans ses lettres? Cette amitié devenue si *chère* et si *précieuse* n'avait pu se développer ainsi, après deux ou trois entrevues. Fallait-il en conclure qu'ils se voyaient plus souvent? Alors, pourquoi en avoir fait mystère? Comme une eau trouble, la jalousie s'infiltrait dans le cœur de Jacques. Il pressentait, sous les derniers aveux de madame des Rônis, un danger prochain, je ne sais quoi de suspect, et il était plus violemment tenté d'accourir à Juvigny. Sans rien montrer des soupçons qui le déchiraient, il écrivit le lendemain à Sylvie pour lui déclarer qu'il souffrait trop de son isolement, qu'il avait hâte de la revoir et qu'il comptait demander son congé aussitôt que possible. La réponse tarda une quinzaine, puis arriva, singulièrement embarrassée, et peu faite pour réjouir Chantal, dans la situation d'esprit où il se trouvait.

« Mon bon ami, mandait madame des Rônis, tu m'avais dit, et je comptais que tu demanderais ton congé au commencement de mai. Tu m'annonces maintenant

ton retour pour les premiers jours d'avril... Tu dois penser, naturellement, que je serai heureuse de ce que l'époque de ton voyage est avancée... Et pourtant non. Voici pourquoi : Je vais me préparer à faire mes pâques. Ma mère étant près de moi, il lui semblerait inexplicable que je ne remplisse pas le devoir pascal, et, si tu venais en plein carême, je ne pourrais te recevoir, ce qui serait un grand chagrin... Tu comprends, n'est-ce pas? pourquoi je désire que tu attendes jusqu'en mai. A cette époque d'ailleurs, nous pourrons nous voir plus tranquillement, car ma mère m'aura quittée pour retourner en Touraine. Pèse bien tout cela, mon cher petit, et, en tout cas, écris-moi pour m'informer de la date précise de ton départ. »

Loin d'abattre la résolution de Jacques, cette réponse dilatoire ne réussit qu'à l'exalter. Il était trop entrepris par sa jalousie naissante, trop énervé par l'inquiétude pour s'arrêter aux raisons alléguées par Sylvie. Plus il les examinait de près, moins elles lui paraissaient sérieuses. En relisant la lettre de madame des Rônis, il fut péniblement affecté par l'inaccoutumée froideur qui s'en dégageait. On y démêlait la contrainte et le malaise d'une personne qui, n'osant être sincère, se torture l'esprit pour inventer un faux-fuyant. Cette objection du devoir pascal n'était que spécieuse. Si réellement Sylvie, tourmentée de scrupules, se décidait à se confesser et à faire pénitence, sa conscience l'obligeait à s'éloigner de son ami, aussi bien après qu'avant les pâques ; alors à quoi bon fixer des dates?.. Mais ce n'était là qu'un prétexte. Jacques en avait l'intime conviction. Il savait madame des Rônis faible contre l'amour, et il était persuadé qu'en le revoyant, elle oublierait vite ses pieuses résolutions. Il connaissait sur ce point son indulgente casuistique : elle estimait que le péché d'orgueil est le seul vraiment damnable, et que, pour les péchés de la chair, l'Église est pleine de mansuétude. Sylvie avait donc un autre motif plus grave pour désirer qu'il retardât son voyage ; ce motif caché, Jacques voulait à tout prix le découvrir, et il ne le pouvait qu'en allant à Juvigny.

« Non, se disait-il, je ne resterai pas plus longtemps dans cette mortelle incertitude : je veux voir et juger par moi-même, et, si elle m'a vraiment gardé son amour tout entier, dès que je serai près d'elle, elle sera la première à me pardonner de lui avoir désobéi. »

Le même soir il demanda officiellement son congé et, sûr de l'obtenir, commença dès le lendemain ses préparatifs. En effet, huit jours après, il recevait l'autorisation sollicitée et procédait immédiatement à la remise du service entre les mains d'un intérimaire. Aussitôt, sans répondre à madame des Rônis, sans informer de son départ ni sa famille, ni Maurice, il se fit voiturer jusqu'à Port-de-Piles, où il monta dans le premier train qui se dirigeait sur Paris. Une fébrile impatience le dévorait : bien que l'express ne s'arrêtât qu'aux principales stations, il le trouvait encore trop lent à son gré. Il avait formé le projet d'arriver nuitamment à Juvigny. Aussi, débarqué à quatre heures à la gare du quai d'Austerlitz, se hâta-t-il de traverser Paris pour se rendre à la gare de l'Est et se jeter dans un train direct qui partait quelques minutes après. A onze heures, le convoi s'arrêtait à la station de Juvigny. Jacques revoyait le profil familier des collines où la ville haute s'étage en amphithéâtre, et, ainsi qu'il l'avait désiré, il gagnait sans être vu le logis de la rue des Tanneurs.

XXI

La porte de la rue était déjà close, et les maîtres de la maison allaient se coucher. Au vif coup de sonnette tintant dans la sonorité du couloir, M. Chantal mit le nez à la fenêtre et poussa une exclamation de surprise, en reconnaissant son fils. Il descendit lui-même ouvrir à Jacques, qui s'élança dans le vestibule, y déposa sa valise, puis sauta au cou de son père, tandis que madame Chantal accourait en boutonnant hâtivement son peignoir. Après un premier moment consacré aux embrassades et aux tendres effusions, la réflexion amena des questions étonnées, presque alarmées. Les deux époux craignaient toujours quelque coup de tête, et se demandaient intérieurement quelle pouvait être la vraie cause de ce retour inattendu.

— As-tu un congé, au moins? dit le vieux fonctionnaire, d'abord préoccupé de la correction administrative.

— Rassure-toi, répondit Jacques, tout est en règle.

— Mais alors, ajouta madame Chantal inquiète, en introduisant son fils dans la salle à manger, pourquoi ne nous as-tu pas prévenus? Je t'aurais préparé à souper, tandis que tu vas être obligé de manger des restes... Pourquoi n'as-tu pas télégraphié l'heure de ton arrivée?... Ta chambre serait prête...

Jacques expliqua qu'il avait été pris de court. Son directeur l'avait informé que le seul intérimaire capable de le remplacer ne pouvait disposer que de la quinzaine de Pâques, et cette raison l'avait obligé à brusquer son départ.

Tandis qu'il soupait des reliefs du dîner, sa mère s'affairait à mettre en ordre la chambre du second étage. Puis, comme il se sentait enfiévré, autant par l'émotion que par ses douze heures de chemin de fer, après une nouvelle embrassade, il monta se coucher.

Le lendemain, il s'éveilla fort tard et, prétextant un peu de fatigue, déclara qu'il demeurerait tranquillement au logis. Il ne tenait pas à se montrer au dehors avant d'avoir imaginé un moyen de correspondre avec Sylvie, et il passa la journée en compagnie de sa mère. La bonne dame, heureuse d'avoir son fils tout à elle, le couvait des yeux et l'accablait de questions pleines de sollicitude maternelle. Elle voulait tout savoir : l'emploi de ses soirées, le menu de ses repas, si ses vêtements étaient en bon état, et si l'on soignait son linge... Jacques répondait distraitement, au hasard, et souvent de travers. Constamment, sa pensée vagabondait du côté de la ville haute. Il cherchait de quelle façon il informerait madame des Rônis de sa présence et la mettrait à même de lui assigner promptement un rendez-vous. A la fin, il s'arrêta à ceci : le soir, à la nuit serrée, il pénétrerait par le sentier des vignes chez Sylvie, et glisserait, sous le volet de sa chambre, un court billet, qu'elle trouverait le lendemain, en ouvrant sa fenêtre...

— Jacques, tu ne m'écoutes pas ! soupirait madame Chantal.

— Si fait, maman, je t'assure que je ne perds pas un mot... Tu me demandais si je dînais à table d'hôte à mon auberge?... Non, pour une excellente raison, c'est que je suis l'unique pensionnaire... Je mange tout seul, comme un ermite.

— Jacques, pourrais-tu me jurer que tu n'es venu en congé que pour nous?...

— Certes, répliqua-t-il en rougissant, pour vous d'abord, et puis aussi pour me désencroûter, en voyant mes amis... Ça



M. CHANTAL MIT LE NEZ A LA FENÊTRE...

n'est pas drôle tous les jours, la vie que je mène à la Guerche !

Il pressentit que la conversation allait glisser sur une pente scabreuse, rompit les chiens, et s'esquiva sous couleur de faire un brin de toilette avant le dîner. Une fois chez lui, il écrivit le billet des-

tiné à madame des Rônis, s'habilla, et ne redescendit que pour prendre place à la table. On dîna lentement et, afin de détourner les soupçons, Jacques resta à deviser en famille jusqu'à près de neuf heures, puis annonçant qu'il comptait passer la soirée avec ses amis du cénacle, il embrassa ses parents et sortit en leur souhaitant le bonsoir.

La nuit était tiède, une nuit sans lune, mais laissant voir un ciel palpitant d'étoiles. Lentement, Jacques s'acheminait vers la côte de Polval. A mesure qu'il montait, la route devenait plus solitaire. Au long des murs de jardins, des lilas en fleurs penchaient au-dessus des chaperons leurs ramures épanouies; dans l'ombre, les thyrses violets demeuraient invisibles, mais on les devinait à leur odeur. La douceur de l'air était imprégnée d'aromes printaniers, d'haleines de jacinthes et de narcisses. Le jeune homme se rappelait, la veille encore au matin, avoir respiré ces mêmes parfums au bord des routes de la Touraine et, tout étourdi de cette brusque transplantation, se croyait presque le jouet d'un rêve. « Est-ce bien moi, se disait-il, et ces massifs d'arbres noirs qui se détachent là-bas au-dessous des étoiles, sont-ils vraiment les arbres du Pâquis de Juvigny? » Puis, ressaisi par un frisson d'angoisse, il songeait : « Me revoici donc dans ce chemin parcouru tant de fois avec délice, à la même saison, et à la même heure, l'an dernier ! Que vais-je y retrouver de triste ou de joyeux? Quelles surprises ou quels désenchantements m'y attendent ?... » Et son cœur se serrait. Il ralentissait le pas, comme s'il eût craint de voir sortir de l'ombre quelque funeste apparition.

Il avait atteint l'étroit sentier montant à travers les vignes bourgeonnantes. Il s'y engagea, puis s'arrêta de nouveau, frémissant et prêtant l'oreille. Dans les vergers prochains et, plus loin, à l'orée des bois, des rossignols chantaient, ainsi qu'au printemps de l'an passé, et il se rappela avec quelle joie enfantine Sylvie et lui, penchés à l'appui de la fenêtre, épiaient ces nocturnes chanteurs et se signalaient chaque nouvelle fusée de notes mélodieuses, à mesure qu'elle s'élançait dans la nuit muette. Ce ressouvenir lui remit un peu de confiance dans l'âme et y répandit une rosée de tendresse.

La nuit était toute pareille, et peut-être, à ce moment, Sylvie, à sa fenêtre, écoutait-elle l'hymne d'amour des rossignols?... Il n'avait plus que quelques pas à faire pour respirer le même air qu'elle ; il lui suffisait d'ouvrir la petite porte à claire-voie qui le séparait du verger, pour apercevoir peut-être la bien-aimée et, qui sait? pour la serrer dans ses bras, pour sentir ses doutes, ses suspicions se fondre au contact de ses lèvres !...

« Pourvu, pensait-il, que cette porte de verger ne soit point fermée à clef? Tremblant, il tâtonna dans l'obscurité, et la barrière qui n'était que poussée céda sous ses doigts.

Maintenant, il se faufilait à pas de velours dans le verger. Entre les cerisiers en fleurs, il apercevait déjà une lumière à la croisée de madame des Rônis. La jeune femme veillait encore, et sans doute, en agissant avec prudence, il pourrait appeler son attention et la faire venir à la fenêtre. Afin d'amortir le bruit de ses pas, il cheminait à travers la pelouse. Devant lui, la noire façade se dressait sur le ciel avec une tache lumineuse à cette unique baie du rez-de-chaussée. Il reconnaissait, dans l'obscurité, la porte du perron et son encadrement de clématite; se rapprochant davantage, séparé de la fenêtre éclairée par quelques mètres seulement, il pouvait distinguer à l'intérieur l'élégante silhouette de Sylvie. Elle était seule, et se tenait immobile entre la lampe et la cheminée. Il l'apercevait de profil, vêtue d'un peignoir blanc, avec ses blonds cheveux à demi dénoués et tombant en un chignon lâche sur la nuque. Accoudée à la tablette de la cheminée, elle penchait sa tête vers la pendule, dans l'attitude de quelqu'un qui attend. Un sursaut de joie poussa Chantal hors de la pelouse. Un irrésistible aimant l'attirait vers Sylvie. Coûte que coûte, il voulait lui parler, l'envelopper de ses caresses, ne fût-ce qu'une minute. Il franchit l'allée sablée, se haussa vers la fenêtre, et d'un doigt nerveux heurta à deux reprises contre la vitre. Il vit madame des Rônis tressaillir, puis se mouvoir dans la direction du vestibule, et, persuadé qu'elle accourait au-devant de lui, il gravit rapidement les marches du perron. La porte était déjà ouverte, une main saisit la sienne, et la chère voix de la bien-aimée murmura :

— C'est toi?

— Oui, moi ! chuchota-t-il, étourdi de bonheur, tandis qu'elle l'entraînait vers sa chambre.

Tout à coup, sous la lueur discrète de la lampe, la petite main de Sylvie lâcha la sienne. Les yeux agrandis, pâle avec une expression où il y avait plus d'effarement que de joie, Sylvie regardait Jacques et bégayait d'une voix à peine articulée :

— Vous !... Toi !...

— Moi-même, chérie ; ai-je l'air d'un spectre?... J'ai voulu te surprendre, mais je vois que tu m'avais deviné !... Tu savais donc déjà que j'étais ici?

Elle semblait l'entendre à peine, uniquement absorbée par une mystérieuse préoccupation intérieure. Pourtant, peu à peu, avec cette présence d'esprit et cette maîtrise de soi-même qui, chez les femmes, sont une grâce d'état, elle surmontait son émoi, et d'un ton plus calme :

— Oui, oui, répondit-elle, je l'ai su cette après-midi...

Dans sa première stupeur, elle avait laissé la porte ouverte derrière elle, Jacques voulut la fermer, mais, d'un geste effrayé, elle lui saisit la main :

— Inutile !... s'écria-t-elle précipitamment, tu ne peux pas rester... Il faut que tu t'en retournes !

— Méchante ! garde-moi quelques instant seulement, le temps de t'embrasser, de te dire quelle joie j'ai à te revoir, et de convenir avec toi du prochain rendez-vous...

En parlant, il l'entourait de ses bras et l'attirait à lui.

— Cher imprudent, reprenait-elle en essayant de se dégager, pourquoi ne pas me prévenir? Je t'aurais indiqué une heure où nous aurions été tranquilles... Ce soir, impossible !

— N'es-tu pas seule? insista-t-il.

— Impossible, répéta-t-elle avec un renaissant effroi ; il faut que tu partes tout de suite... Je t'en prie !

— Ta mère n'est-elle pas couchée? Est-ce elle que tu crains?

Un éclair passa dans les yeux épeurés de Sylvie, et, comme un naufragé qui s'accroche à une planche, elle s'empressa d'affirmer énergiquement :

— Oui, c'est ma mère... Elle est montée dans sa chambre pour y chercher son paroissien, mais elle peut redescendre d'une minute à l'autre... Vite, sauve-toi, mon pauvre ami !

— Pas avant, du moins, que nous ne nous soyons embrassés !

— Tiens, dit-elle hâtivement, en lui tendant ses lèvres et en l'amenant dans le vestibule... Maintenant, si tu m'aimes, je t'en supplie, ne m'expose pas à un danger certain... Je t'écrirai demain pour te fixer le jour où nous nous reverrons...

Elle lui prodiguait de suppliants baisers. Jacques, éperdu, amolli par ses caresses, cédait enfin et l'embrassait une dernière fois, en murmurant, navré :

— Alors, demain?

— Oui, oui, demain... Je t'écrirai... Adieu !

Elle l'avait conduit jusqu'au perron ; elle referma doucement la porte sur lui et disparut.

Lentement, il redescendait ces marches gravies tout à l'heure avec un si joyeux élan. Craignant d'être entendu par cette mère qui jouait fâcheusement le rôle de trouble-fête, il marchait de nouveau sur la pelouse et se dissimulait sous les arbres. Grisé par les baisers qui embaumaient encore sa bouche, furieux du contretemps qui l'arrachait à ces caresses un instant savourées, il avait peine à recouvrer son sang-froid. Les oreilles lui tintaient encore, et péniblement il se décidait à quitter le verger pour gagner la porte de sortie, quand le bruit d'un pas alerte attira son attention. Vivement, il se rencogna dans un massif de néfliers. Au même moment, la barrière tourna sur ses gonds, une silhouette masculine se dessina au-dessus des ceps de vigne, et un choc foudroyant secoua Jacques depuis les talons jusqu'à la nuque. A la tremblante clarté des étoiles, il avait reconnu Maurice Courtois.

Celui-ci se hâtait vers le verger, quand Chantal lui barra brusquement le passage :

— Toi... toi? grommela-t-il entre ses dents serrées.

Interdit, Maurice s'était instinctivement reculé :

— Jacques !

— Me diras-tu, poursuivit ce dernier, ce que tu viens faire ici, à pareille heure?

Par un violent effort de volonté, Courtois reprit suffisamment possession de lui-même pour répondre avec assurance :

— Mais, tu dois t'en douter, puisque tu m'as constitué ton mandataire... Nous ne savions plus rien de toi ; madame

Rônis, inquiète de ton silence, m'a écrit pour avoir des nouvelles... Et je venais lui apprendre que tu n'avais donné signe de vie à personne...

— Et tu ne craignais pas, en tombant ainsi chez elle à l'improviste, de la trouver en compagnie de sa mère? objecta Jacques, soupçonneux.

— Non, puisqu'elle m'avait elle-même fixé un rendez-vous pour ce soir... D'ailleurs, sa mère a quitté Juvigny depuis huit jours.

Cette réponse entra comme un coup de couteau dans le cœur de Jacques : une sinistre lumière, pareille à celle que projette un incendie, l'éclaira cruellement et il comprit tout : les terreurs de Sylvie, les mensonges inventés pour l'éloigner ; il se vit joué, trahi, poignardé par les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, et rugit de douleur :

— C'était toi qu'elle attendait et vous me trompiez tous deux !

— Jacques, tu es fou !

— Je ne suis pas fou et je ne suis pas aveugle... Je viens de chez *Elle*... les choses que j'ai vues et entendues m'ont ouvert les yeux... Tu es son amant !...

Maurice voulut ébaucher encore un geste de dénégation ; mais Jacques lui saisit violemment le bras et répéta avec une rage froide :

— Tu es son amant !,.. n'essaie pas de nier ta fourberie... Sortons d'abord d'ici, tu t'expliqueras ensuite, car tu me dois une explication, je la veux et tu vas me la donner... Après, tu retourneras chez elle, si tu en as le cœur !

Sans le lâcher, il l'entraînait hors du verger avec une telle véhémence que Maurice, jugeant toute discussion inutile, se décidait silencieusement à redescendre avec lui.

— Ah! grondait Jacques, en marchant, mes pressentiments ne m'abusaient pas!... Tandis que je lui envoyais mes plus chaudes tendresses, elle se lassait déjà de sa solitude et cherchait un consolateur... Toi... mon ami !... tu étais là à point, elle a jeté sur toi son dévolu et tu ne t'es pas fait prier... Comme vous deviez rire de moi en lisant mes lettres et en préparant de compagnie les perfides réponses qu'elle m'expédiait pour endormir mes soupçons !... Car elle a menti tout le temps ; tout à l'heure encore, quand je l'ai surprise, elle mentait... C'était toi qu'elle attendait et les baisers qu'elle me prodiguait pour me congédier en douceur, c'étaient ceux-là mêmes qui t'étaient réservés... Que ne puis-je les arracher de mes lèvres !...

Ils étaient arrivés sur la route obscure et déserte. Jacques, serrant de nouveau le bras de Courtois, reprenait sarcastiquement :

— Et maintenant parle ! Défends-toi, si tu peux... Explique-moi, si tu en as le courage, comment tu as oublié l'amitié qui nous liait, de quelle façon tu as trompé ma confiance, en te substituant à ma place, traîtreusement, presque dès le premier jour où vous vous êtes vus...

— Soit, répondit l'autre, avec une résignation ennuyée, j'ai été coupable envers toi... Mais rappelle-toi, du moins, que j'avais tout d'abord refusé ce dangereux rôle de confident et que je ne l'ai accepté que contraint, cédant à tes supplications et à tes menaces. Nous avons agi tous les deux avec l'imprudente témérité de gens qui n'ont aucune expérience. Fort de tout l'amour qu'on t'avait montré, tu te croyais assuré de la fidélité de celle que tu quittais ; et moi, ne prévoyant pas le danger, je me figurais pouvoir remplir loyalement la délicate mission que j'acceptais. Nous avions l'un et l'autre compté sans l'humaine faiblesse... Dès la première entrevue, ainsi que je te l'ai écrit, madame des Rônis s'est révélée à moi tout autre que je me l'imaginais ; en la quittant, je ne pouvais plus déjà me dissimuler ce qu'avait de périlleux un tête-à-tête entre un garçon de mon âge et une jeune femme jolie, attirante et, pour tout dire, un peu coquette... Je me sentais, non pas séduit encore, mais moins cuirassé contre la tentation...

— Il fallait m'avertir alors, interrompit amèrement Jacques, et me mettre en garde contre toi-même !

— Tu ne m'aurais pas écouté... Aveuglé par ta passion et convaincu de l'impeccabilité de celle que tu aimais, tu m'aurais accusé d'obéir à des préventions et de la calomnier... Je t'en avais dit assez cependant pour éveiller ton attention... Mais tu te leurrais, tu croyais qu'une femme qui a une fois goûté les joies de l'amour, est protégée par cet amour même contre toute défaillance. Erreur ; lorsqu'on a aimé, on veut aimer encore, et, à la première tentation, on faiblit.

Madame des Rônis et moi, nous en sommes les preuves. Un soir, nous avons succombé, presque inconscients, à une surprise des sens... A peine la faute a-t-elle été commise que nous en étions tous deux au désespoir, et pourtant, par la force des choses, nous sommes retombés dans notre péché...

Jacques écoutait, avec une stupeur indignée, Courtois déduire froidement les motifs de sa chute et, comme on démonte pièce à pièce un mécanisme, analyser les circonstances de sa trahison. Une colère bouillonnait en lui : il avait envie de sauter à la gorge de cet odieux raisonneur et de l'étrangler net.

— Quant à moi, acheva Maurice, j'étais déjà las de ma duplicité : après chaque nouvelle faute, le dégoût de moi-même et le remords me montaient aux lèvres, et je me promettais de ne plus recommencer... Ce soir, je te l'affirme, quand tu m'as rencontré, j'allais chez Sylvie avec le désir de provoquer une rupture... Voilà toute la vérité.

— Misérable ! s'écria Jacques exaspéré par ce dernier aveu, tais-toi !... Tu ne mérites pas d'avoir été aimé par une femme qui t'est cent fois supérieure... Au lieu de lui savoir gré de s'être abaissée jusqu'à toi, volontiers tu la traînerais dans la boue... Tu n'as même pas pour racheter ton crime l'excuse de la passion. Tu nous as sacrifiés tous deux à un caprice, à une surprise des sens, comme tu oses l'avouer... Ne me parle plus, tu me soulèves le cœur, je te hais !... Va-t'en, va retrouver celle que tu m'as volée et dis-lui ce que tu viens de me conter... Ce sera son châtiment !

Il s'éloignait avec horreur et marchait dans la direction du Pâquis.

— Jacques ! supplia Courtois en le rejoignant, ne te laisse pas emporter par ta colère... Pardonne-moi, songe à notre vieille amitié...

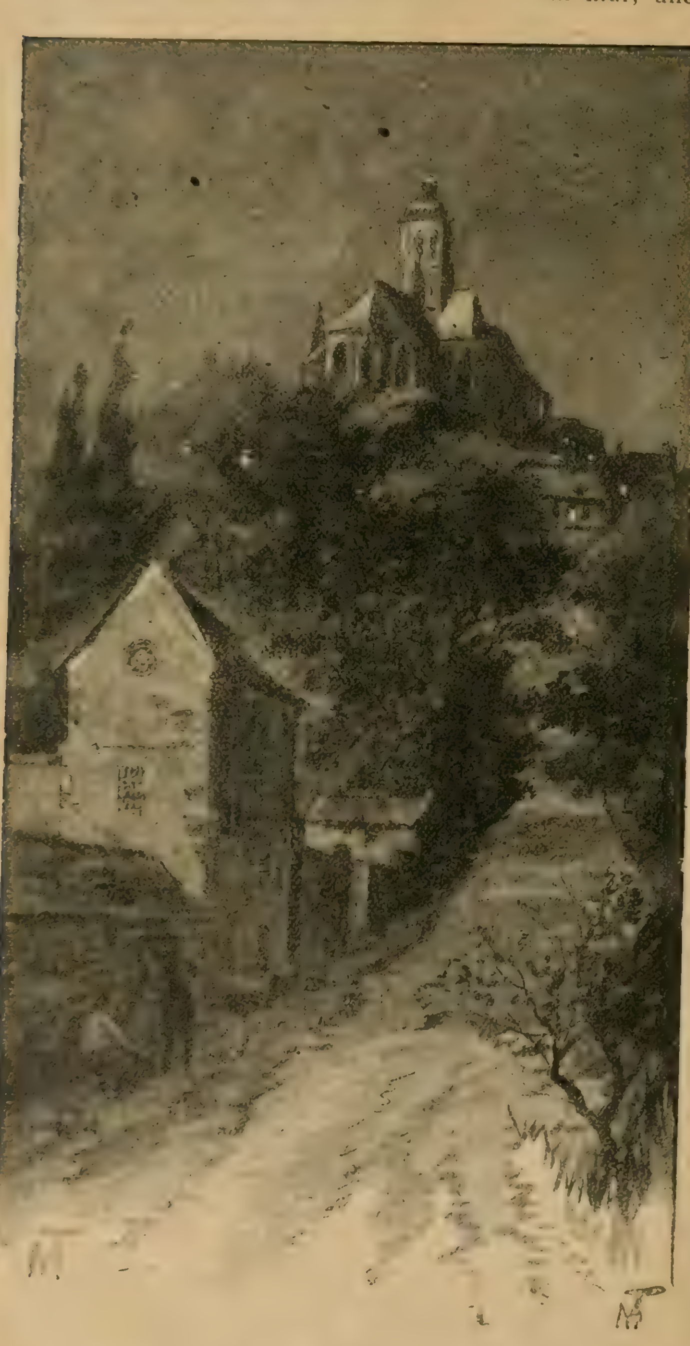
Chantal se retourna et le dévisageant dans l'obscurité :

— Il fallait toi-même y songer un peu plus tôt... Je n'ai plus de maîtresse, je n'ai plus d'ami... Tout est mort !...

Il tourna les talons, gravit rapidement la côte et disparut dans les ténèbres du chemin encaissé entre une haute muraille et le talus du Pâquis. Il goûtait une amère volupté à se plonger dans ce noir et à perdre la notion du monde extérieur. Marchant au hasard, sans rien voir, il cherchait à ne plus penser et, malgré tout, il était impitoyablement hanté par une image obsédante : dans la chambre de la rue du Tribel, sous la blonde lueur de la lampe, Sylvie pendue à son cou et l'ensorcelant avec des baisers dont il sentait encore la suave brûlure sur sa bouche. Du fond de l'obscurité épaisse, toujours cette fascinante vision venait à lui. Tout le temps, avec un martellement atroce, la même idée battait dans son cerveau : « Tu ne connaîtras plus les délices de ses baisers, ni la grâce enveloppante de son corps, ni l'enchantement de ses paroles... Tout est fini, tout est mort ! » Il ne pouvait comprendre comment, en moins d'une minute, ce funèbre écroulement s'était produit, comment l'amour qui réjouissait sa jeunesse était devenu instantanément un amas de ruines. Il ne voulait pas croire à ce désastre, ni se résigner à ne plus jamais revoir madame des Rônis. La vie sans elle lui paraissait inutile et insupportable. Sa colère s'apaisait ; des velléités d'indulgence et de pardon lui amollissaient le cœur. Plutôt que de se passer de Sylvie, il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'accepter l'irréparable, afin de savourer encore les blandices de ses lèvres... de ses lèvres si tendres, si câlines, grisantes comme une liqueur... Puis soudain, à la pensée de Maurice, un fougueux revirement s'opérait. Quoi ! ces lèvres menteuses, ces lèvres souillées où il retrouverait la trace des baisers de l'autre? Non, ce serait trop vil !... Ainsi qu'un vomissement, le dégoût lui remontait au gosier : il se révoltait contre sa lâche faiblesse et précipitait sa marche pour secouer cette honteuse défaillance.

Il allait droit devant lui, tantôt entre des murs et des haies de jardin, tantôt parmi de boueuses venelles, bordées de caves de tisserands. Peu lui importait la direction suivie à l'aventure, pourvu qu'il fatiguât son corps et son esprit. Un moment il s'arrêta devant une fenêtre éclairée et à la lueur projetée par le rayonnement d'une lampe fumeuse, il reconnut les misérables maisons du faubourg de Véel. Derrière les vitres d'un cabaret louche, des rouliers, des filles et des ouvriers buvaient des godets d'eau-de-vie de marc et chantaient avec des voix pâteuses. Cette gaieté avinée, rejetant brutalement Jac-

ques dans la réalité, lui causa une nouvelle souffrance. Il se réfugia dans la solitude des chemins qui grimpaient vers la ville haute et tout d'un coup entendit des sanglots dans l'ombre. Affalée au coin d'un mur, une femme pleurait, la tête dans ses mains. Ses pleurs étaient entremêlés d'exclamations à peine articulées. Jacques éprouva d'abord une égoïste sensation d'allègement en songeant que sous cette nuit bleue d'avril il y avait d'autres douleurs que la sienne. Puis, arraché à sa propre peine et apitoyé par ce bruyant désespoir, il s'inclina vers la pleureuse et l'interrogea doucement. Pressée de questions, elle finit par répondre « que son homme l'avait plantée là pour aller boire dans une mauvaise maison », et se répandit de nouveau en larmes et en lamentations. Il lui glissa de l'argent dans la main et, impuissant à la consoler, il s'éloigna. Le bruit de cette plainte obstinée le suivit obstinément dans sa course: « Cette femme est moins malheureuse que moi, songeait-il, elle peut pleurer. » Lui, le chagrin l'étouffait, les larmes oppressaient sa poitrine, étreignaient sa gorge, sans trouver une issue pour jaillir au dehors. Traînant son fardeau de détresse, il poursuivait sa marche dans le silence des rues sonores. Il erra ainsi longtemps, sans souci de l'heure, jusqu'à ce qu'une intolérable lassitude le ramenât à la porte



AFFALÉE AU COIN D'UN MUR, UNE FEMME PLEURAIT...

de son logis. Il pénétra chez lui avec l'effroi qu'on ressent, lorsque, au retour du cimetière où l'on a enterré un être aimé, on rentre dans la maison que la mort a vidée.

XXII

Jacques s'éveilla, les membres brisés, et souffrant au cœur d'une brisure morale plus douloureuse encore. La matinée était très avancée. Pendant son tardif sommeil, le premier courrier avait été déjà distribué, et tandis qu'il achevait péniblement sa toilette, avec les gestes maladroits d'un homme dont la fièvre rend les mains tremblantes, la domestique lui monta une lettre. La vue seule de la suscription et de l'enveloppe lui donna un coup violent et ressuscita sa rancœur... « Que lui voulait-elle, et quels nouveaux mensonges avait-elle inventés? » Après un moment d'hésitation, il fit sauter le cachet et lut le billet de Sylvie. Il était court et ne contenait que ces deux lignes :

« J'ai une confession à te faire, et je t'attendrai demain soir, à neuf heures.

» S. »

Jacques froissa l'enveloppe et le billet, puis les jeta avec colère sur la table.

— Une confession ! grommelait-il entre ses lèvres. Courtois l'aura avertie et elle veut essayer de me leurrer encore...

Il s'était assis dans un fauteuil et se demandait s'il répondrait à cette audacieuse lettre, quand sa mère entra, portant un gros bouquet de muguets dans un vase.

— Bonjour, Jacques, dit-elle ; voici des muguets ; je les ai achetés ce matin au marché... Ce sont les premiers de la saison.

En posant le vase sur la table, madame Chantal avait aperçu le billet froissé. Etonnée du silence de son fils, elle se retourna vers lui et remarqua ses traits tirés, son abattement et le cerne de ses yeux.

— Comme te voilà pâle ! s'exclama-t-elle ; es-tu malade?

— J'ai mal dormi, répondit Jacques en baissant la tête.

Madame Chantal regarda alternativement la lettre où couraient de fines pattes de mouche, et le visage bouleversé de Jacques :

— Mon pauvre enfant, reprit-elle, je commence à croire que tu as eu tort de revenir... Avoue que tu as revu cette méchante femme et qu'elle t'a fait de la peine?

Cette question formulée avec une inquiète tendresse fut la baguette de fée qui rouvrit la source des larmes. Les yeux de Jacques se remplirent d'eau, une soudaine explosion de chagrin crispa ses lèvres, et, accoudé sur la table, il sanglota :

— Oui, oui, je suis malheureux !...

Sa mère l'entoura de ses bras, l'attira contre son épaule et essaya de le consoler à sa façon. Mais jusque dans l'expression de l'affection maternelle, la prudence bourgeoise perçait :

— Ah ! mon *fi*, j'avais prévu ce qui arrive... Ces liaisons-là finissent toujours mal... Quand je t'ai vu arriver, j'ai deviné que tu venais pour cette créature... Ne pleure pas, mon Jacquot... Sais-tu quoi? Tu ne peux pas rester ici, l'air y est mauvais pour toi... Tu pâtirais trop, et je serais continuellement dans les transes. Nous irons dans les Vosges, chez nos parents d'Épinal, que tu n'as pas vus depuis longtemps... Je vais en causer avec ton père, et s'il consent, nous partirons demain... Qu'en dis-tu?...

Il fit un signe d'assentiment, embrassa sa mère en silence et la reconduisit jusqu'à la porte. Quand elle fut partie, il prit le billet de Sylvie, le relut et le brûla ; puis ôtant de son cou la mince chaîne et la croix qu'elle lui avait données « pour qu'il pensât toujours à elle », il les inséra dans un papier plié, sur lequel il écrivit :

« Ne m'attendez pas, vous n'avez rien à me dire que je ne sache déjà. Courtois m'a tout appris. Adieu ! »

Il mit le paquet sous enveloppe, le cacheta et l'envoya par une personne sûre à madame des Rônis.

Le lendemain, il partit pour Épinal avec sa mère. Pendant quinze jours, le milieu nouveau, les courses en montagne, le désir de montrer bon visage aux hôtes qui le recevaient, la nécessité de se mêler à leurs conversations et à leurs plaisirs, le contraignirent à sortir de lui-même. Quand il rentra à Juvigny pour prendre congé de son père et regagner la Touraine, il était non pas guéri, — sa blessure trop profonde saignait encore, — mais assagi et plus maître de lui-même.

Avant de s'en aller, il voulut dire adieu à quelques-uns des colons de Boisfleury. Il se rendit chez le Ténébreux, pour lequel il avait une particulière sympathie. Il y trouva le cénacle entier réuni, à l'exception de Maurice Courtois qui avait jugé à propos de s'absenter.

— Bonjour, Sylvain, dit Monneron. Nous désespérions de te voir et tu arrives à point... J'ai précisément convoqué les camarades pour une communication urgente... Messieurs, continua-t-il, tandis que Jacques distribuait des poignées de main à la ronde, mauvaises nouvelles !... Le parent qui nous avait abandonné généreusement la jouissance de Boisfleury, m'écrit à l'instant qu'il a vendu son bois à un agriculteur, un barbare qui se propose de le défricher et d'y faire croître la betterave... Ce philistin entrera en possession dans la quinzaine ; en sorte que nous voilà forcés de déguerpir.

— Triste ! soupira Tacite.

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés...

chanta sur un ton navré Claude Blouet.

Le docteur déclara, avec sa figure de pince-sans-rire :

— Mes amis, le judicieux Tacite avait jadis écrit sur le livre d'or de Boisfleury : « Le jour où une fille d'Ève mettra le pied dans la colonie, la colonie périra. » Eh bien ! nous subissons la peine de notre défaut de surveillance... Souvenez-vous de la voilette révélatrice que j'ai brûlée le soir de la réception de Cœur-Volant... Une femme avait été subrepticement introduite dans le domaine ; à partir de ce jour-là, la colonie a été vouée à une ruine certaine... et, ajouta-t-il, avec un narquois coup d'œil circulaire, ce sacrilège n'a porté chance à personne, pas même au coupable...

A la mine du docteur et aux airs poliment réservés de l'auditoire, Jacques comprit que son aventure et la trahison de Courtois étaient la fable du cénacle. Il se sentit mal à l'aise et se rembrunit. Le Ténébreux, qui compatissait à ses ennuis et déplorait l'intempérance de langue de Raillard, essaya de rompre les chiens:

— Messieurs, dit-il, avant de quitter le domaine d'où l'on nous chasse et en manière de protestation, je propose de nous réunir à Boisfleury en un solennel dîner final.

— Le dernier banquet des Girondins ! s'écria Claude Blouet ; en seras-tu, Jacques?

— Impossible, répondit ce dernier en se levant, je pars demain et je venais vous faire mes adieux...

On échangea assez mélancoliquement de nouvelles poignées de main, puis Jacques prit congé de ses amis. Les ironiques insinuations du docteur avaient irrité sa blessure et réveillé ses rancœurs assoupies. Le séjour de Juvigny lui était odieux; dans les regards de chaque passant il croyait lire une raillerie ou une mortifiante pitié, et, fuyant le contact pénible de ses compatriotes, il se dirigea vers la *chalaide* de Véel, afin de faire une suprême visite à Boisfleury.

Le domaine était dans toute sa gloire printanière. Les taillis revêtaient leur neuve robe verte ; les lilas, les pommiers et les cytises y étalaient la profusion joyeuse de leur floraison ; les oiseaux l'emplissaient de leur musique de fête. Jacques, en foulant tristement les gazons étoilés de stellaires, songeait que la cognée et la serpe des défricheurs allaient anéantir le bois cher à sa jeunesse, juste à l'heure où il fleuronnait et verdoyait en pleine sève. N'avait-il pas été ainsi lui-même frappé dans son bonheur au moment du complet épanouissement? Il puisait une égoïste consolation dans la pensée que ces arbres, témoins de l'éclosion de son amour, tomberaient en même temps que lui. Du moins, d'autres couples n'y abriteraient pas leurs brèves tendresses ; les acacias et les cytises ne prodigueraient pas à d'autres leurs fleurs et leurs chansons !...

Il s'était assis sous le charme et regardait, à travers les arceaux moussus, les bouleaux balancer au vent leurs flexibles branches frissonnantes, les sapins étirer leurs jeunes bourgeons pareils à des doigts verdoyants, les coquelicots ouvrir leurs rouges corolles au soleil. Il s'émerveillait de l'heureuse indifférence de ces âmes de plantes qui, à la veille de disparaître, n'en continuaient pas moins la fête de leurs noces de mai. Que n'en était-il de même pour les âmes des hommes? Cette souriante insouciance de la nature le pénétrait peu à peu et infusait goutte à goutte dans son cœur une calme résigna-

tion aux mécomptes, aux erreurs et aux désillusions de la destinée humaine. « Après tout, se disait-il, nous ne sommes ni plus clairvoyants, ni doués de plus de prévision que les fleurs et les arbres. L'éblouissement de la vie, le tumulte de la passion nous aveuglent et nous enivrent comme une montée de sève. » Il se ressouvenait qu'à cette même place où il était assis, Sylvie des Rônis avait étalé sa gerbe de fleurs sauvages ; il revoyait la grâce de son attitude, l'attirante beauté de son blanc visage. Comme il croyait alors à la force et à la durée de son amour !... Et pourtant, s'il eût été moins troublé par la sensualité qui fermentait en lui, s'il eût su mieux voir et mieux réfléchir, il aurait compris que cette tendresse qu'ils juraient tous deux de faire durer toujours, était dès ce moment condamnée à mourir. Maintenant que le charme de l'illusion s'était évanoui, il apercevait clairement le germe mortel qui avait hâté la décomposition de ce fruit de volupté. Sylvie, passionnée et tendre, était née pour l'amour et ne pouvait se passer d'aimer. C'était ce besoin de chérir et de se donner qui l'avait si facilement amenée à accueillir la jeune et fervente passion de Jacques, dans sa réclusion étroite au fond de la petite maison de la rue des Tanneurs, et c'étaient encore ce même effroi de la solitude, ce même désir de tendresse, qui, après le départ de Chantal, l'avaient jetée dans les bras de Maurice. Jacques maudissait sa trahison et sa chute, mais n'avait-il pas stupidement préparé le désastre, en troublant Sylvie avec les brûlantes épîtres dont il l'accablait, à l'heure même où elle souffrait le plus de son isolement? Il l'accusait de perfidie et, à vrai dire, elle avait été avec lui aussi franche que la situation le permettait. Au lieu de se laisser aveugler par sa juvénile présomption, s'il eût su mieux lire les lettres de madame des Rônis, il aurait compris les confidences voilées qu'elles contenaient, il aurait pu constater jour à jour la faiblesse de ce cœur auquel « le souvenir et le rêve ne suffisaient pas », et qui se donnait matériellement à Maurice, tout en gardant à l'absent une repentante affection, une rétrospective tendresse.

Sous l'ombre pacifiante de Boisfleury, il voyait tout cela peu à peu, avec une mélancolique lucidité, et, à mesure, sa colère se transformait en une indulgente pitié. Autour de lui, les fleurons des pommiers sauvages et les écailles des bourgeons s'envolaient à la moindre brise, tournoyaient et tombaient parmi les fourrés, comme de frêles symboles de la caducité de nos joies ; leur éparpillement continu, pareil à l'écoulement du sable dans le sablier, pleuvait à petit bruit dans le taillis et semblait marquer la fuite des secondes.

On eût dit l'âme murmurante de Boisfleury, et Jacques entendait au dedans de lui une voix menue qui chuchotait : « Pourquoi demandais-tu au plaisir une durée qu'il ne comporte pas? Tu t'es passionné pour le charme des créatures, pour la grâce des formes, la magie des couleurs ; toutes ces choses sont fragmentaires et transitoires ; une invisible beauté les crée, les harmonise et leur survit, et c'est celle-là qu'il fallait aimer et poursuivre. Tu t'es abandonné à la fougue de tes désirs et tu as cru que la vie consistait à les satisfaire l'un après l'autre, comme on cueille les fleurs aux branches ; mais ces fleurs arrachées se sont fanées dans ta main, et si tu regardes derrière toi, tu verras les sentiers jonchés de leurs débris. Jusqu'à présent, sur son passage, ta jeunesse n'a semé que des déceptions et des tristesses. Tu t'es épris de Claudette et tu n'as réussi qu'à faire connaître à ce cœur de dix-huit ans les fragilités et les mensonges de l'amour. Tu as adoré Sylvie des Rônis, et les fruits de votre sensuelle tendresse vous ont laissé à tous deux la bouche pleine de cendre. De tes propres mains tu as renversé ton idole et, dans sa chute, elle a blessé à mort une vieille amitié de vingt années... Ne serait-il pas à propos que cette jeunesse dont tu étais si fier, se tournât maintenant vers l'activité généreuse et féconde, qui produit seule la pure beauté et le véritable amour?... »

Il se leva, secoué par les reproches de cette voix intérieure. Tandis qu'il quittait le chaume, il se souvint d'un fragment de Gœthe, le grand poète de la Beauté et de la Vie, et il entendit chanter dans sa mémoire ces vers du chœur funèbre de *Mignon* : « Enfants, retournez à la vie d'action. Le souffle léger qui s'éveille à la surface des ruisseaux limpides boira vos larmes... » Dans un long regard il embrassa la verdure lustrée et les ramures épanouies de ce bois, paré de la poésie

des choses qui vont disparaître : dans une commune pensée d'adieu il enveloppa les fantômes de sa première jeunesse : Claudette aux yeux de printemps, le cénacle de Boisfleury, et Sylvie la tant aimée, Sylvie au charme troublant comme l'odeur des magnolias en été ; puis il poussa la barrière et sortit du bois. A sa droite, le soleil se couchait au fond des jeunes blés de la plaine qu'il baignait d'une lumière d'or. Devant lui, entre la double rangée des collines, des fumées bleuâtres et flottantes s'étendaient comme pour cacher la vue de Juvigny. Dans le silence, un long coup de sifflet déchira l'air fraîchissant et on entendit au creux de la vallée le roulement sourd d'un train qui fuyait vers Paris.

Jacques boutonna nerveusement sa jaquette avec le geste d'un voyageur qui se ceint les reins. De nouveau, les vers de Gœthe lui revinrent aux lèvres : « Et maintenant, en avant sur le chemin de la vie !... »

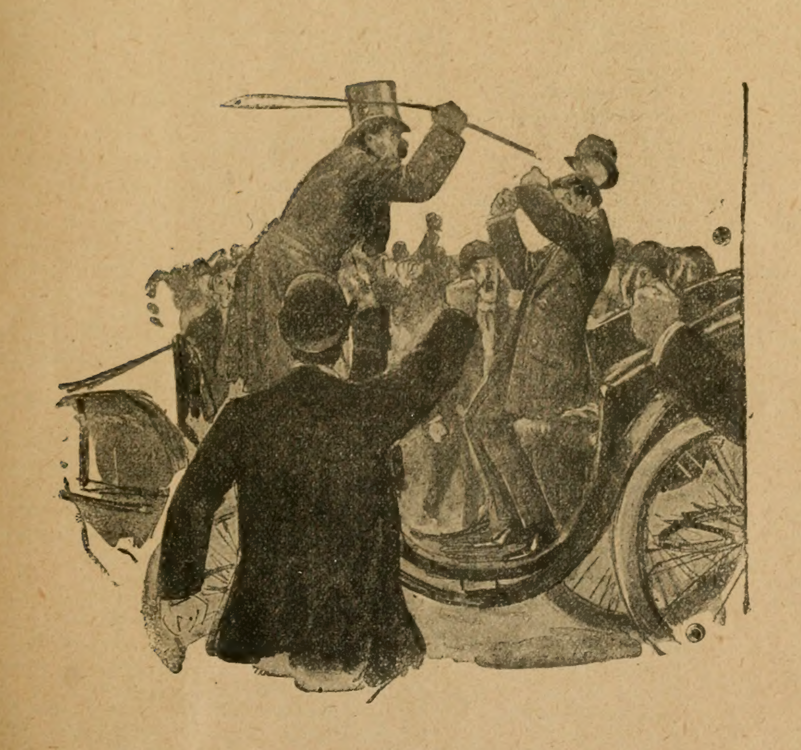


NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE
CALMANN-LÉVY

LES
Grands Bourgeois

PAR

ABEL HERMANT



Illustrations de CHARLES ROUSSEL

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE
CALMANN-LÉVY

1. PIERRE LOTI .... Pêcheur d'Islande.
2. ANATOLE FRANCE .... Le Crime de Sylvestre Bonnard.
3. LUDOVIC HALÉVY .... La Famille Cardinal.
4. FRANÇOIS COPPÉE .... Le Coupable.
5. JULES RENARD .... Poil de Carotte.
6. RENÉ BAZIN .... Donatienne.
7. A. DUMAS FILS .... La Dame aux Camélias.
8. GEORGES COURTELINE .... Boubouroche.
9. PIERRE VEBER ET WILLY ..... Une Passade.
10. JULES LEMAITRE .... Les Rois.
11. ANDRÉ THEURIET .... L'Oncle Scipion.
12. ALPHONSE DAUDET .... L'Immortel.
13. PROSPER MÉRIMÉE .... Diane de Turgis.
14. GYP .... Le Mariage de Chiffon.
15. FRANÇOIS COPPÉE .... Toute une Jeunesse.
16. ABEL HERMANT .... Les Grands Bourgeois.
17. HENRI DE RÉGNIER .... Les Vacances d'un jeune homme sage.
18. GEORGES COURTELINE .... Messieurs les Ronds-de-Cuir.
19. OCTAVE FEUILLET .... Le Roman d'un jeune homme pauvre.
20. MARCELLE TINAYRE .... Avant l'Amour.
21. RENÉ BOYLESVE .... Le Parfum des Iles Borromées.
22. ANDRÉ THEURIET .... Amour d'Automne.
23. EDMOND DE GONCOURT .... La Fille Elisa.
24. LÉON FRAPIÉ .... Marcelin Gayard.
25. RENÉ BAZIN .... De toute son âme.
26. ALPHONSE DAUDET .... La Petite Paroisse.
27. ABEL HERMANT .... Confession d'un Enfant d'hier.
28. GEORGE SAND .... Elle et Lui.
29. MARCELLE TINAYRE .... Hellé.
30. GYP .... Joies d'Amour.
31. HENRY MURGER .... Scènes de la Vie de Bohême.
32. GUSTAVE GEFFROY .... L'Apprentie.
33. A. DUMAS FILS .... Affaire Clemenceau.
34. GEORGES COURTELINE .... Le Train de 8 h. 47.
35. ÉMILE ZOLA .... Thérèse Raquin.
36. HENRY MURGER .... Le Pays Latin.
37. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM .. Contes Cruels.
38. ALFRED CAPUS .... Faux Départ.
39. GEORGE SAND .... Indiana.
40. RENÉ BOYLESVE .... La Becquée.
41. ABEL HERMANT .... Confession d'un homme d'aujourd'hui.
42. JEAN RICHEPIN .... Miarka, la fille à l'Ourse.
43. ANDRÉ THEURIET .... Charme dangereux.
44. FRANÇOIS COPPÉE .... Henriette.
45. TRISTAN BERNARD .... Amants et voleurs.
46. LÉON FRAPIÉ .... La Maternelle.
47. GEORGES D'ESPARBÈS .... Les Demi-solde.
48. ALPHONSE DAUDET .... Fromont jeune et Risler aîné.
49. FRANÇOIS COPPÉE .... Les vrais Riches.
50. PIERRE LOTI .... Le Roman d'un spahi.
51. JULES CLARETIE .... Le Prince Zilah.
52. ALPHONSE KARR .... Sous les Tilleuls.
53. GYP .... Le Bonheur de Ginette.
54. ÉMILE ZOLA .... Naïs Micoulin.
55. ABEL HERMANT .... Les Confidences d'une biche.
56. ANATOLE FRANCE .... Histoire comique.
57. RUDYARD KIPLING .... La Lumière qui s'éteint.
58. HENRI LAVEDAN .... Le Vieux Marcheur.
59. RENÉ BAZIN .... Le Blé qui lève.
60. EDMOND DE GONCOURT .... La Faustin.
61. HENRI DE RÉGNIER .... Le Passé vivant.
62. ANDRÉ THEURIET .... Boisfleury.
63. J.-H. ROSNY .... La Fauve.
64. OCTAVE FEUILLET .... Histoire d'une Parisienne.
65. HENRI LAVEDAN .... Leur Cœur.
66. ÉMILE ZOLA .... La Conquête de Plassans.
67. PIERRE VEBER .... Les Rentrées.
68. GYP .... Une Passionnette.
69. ALPHONSE ALLAIS .... L'Affaire Blaireau.
70. ANDRÉ THEURIET .... Villa Tranquille.
71. H.-G. WELLS .... L'Homme invisible.
72. J.-K. HUYSMANS .... Les Sœurs Vatard.
73. HENRI DE RÉGNIER .... La Peur de l'Amour.
74. GEORGE SAND .... Valentine.
75. LOUIS DE ROBERT .... L'Envers d'une Courtisane.
76. ABEL HERMANT .... La Biche relancée.
77. GABRIELE D'ANNUNZIO ..... Episcopo et Cie.
78. GYP .... Tante Joujou.
79. JULES CLARETIE .... Brichanteau Comédien.
80. HENRI LAVEDAN .... Les Beaux Dimanches.
81. ANDRÉ THEURIET .... Cœurs Meurtris.
82. H.-G. WELLS .... Les Premiers Hommes dans la Lune.
83. ALFRED DE VIGNY .... Servitude et Grandeur militaires.
84. ALFRED DE VIGNY .... Cinq-Mars.
85. MARCELLE TINAYRE .... L'Oiseau d'Orage.
86. FRANÇOIS COPPÉE .... Vingt Contes Nouveaux.
87. PIERRE LOTI .... Matelot.
88. ANDRÉ THEURIET .... Chanteraine.
89. JULES CLARETIE .... Brichanteau Célèbre.
90. GEORGE SAND .... Le Dernier Amour.
91. H. DE BALZAC .... Les Chouans.
92. FRANÇOIS COPPÉE .... Contes en Prose.
93. ABEL HERMANT .... La Fameuse Comédienne.
94. HENRI LAVEDAN .... Leur Beau Physique.
95. OCTAVE FEUILLET .... La Morte.
96. H.-G. WELLS .... La Guerre des Mondes.
97. HENRI DE RÉGNIER .... La Flambée.
98. LOUIS DE ROBERT .... Le Roman du Malade.
99. RUDYARD KIPLING .... Simples Contes des Collines.
100. FRANÇOIS COPPÉE .... Longues et Brèves.
101. GYP .... Le Cœur d'Ariane.
102. HENRI DE RÉGNIER .... Les Rencontres de M. de Bréot.
103. ANDRÉ THEURIET .... Le Refuge.
104. GYP .... Miquette.
105. PIERRE VEBER .... Les Couches profondes.
106. PAUL REBOUX .... La Maison de Danses.
107. ALPHONSE DAUDET .... Femmes d'Artistes.
108. RENÉ BOYLESVE .... Sainte-Marie-des-Fleurs.
109. ANDRÉ THEURIET .... Colette.
110. ABEL HERMANT .... La Petite Femme.
111. PIERRE MILLE .... Le Monarque.
112. RENÉ BAZIN .... Ma Tante Giron.

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 358-21.

